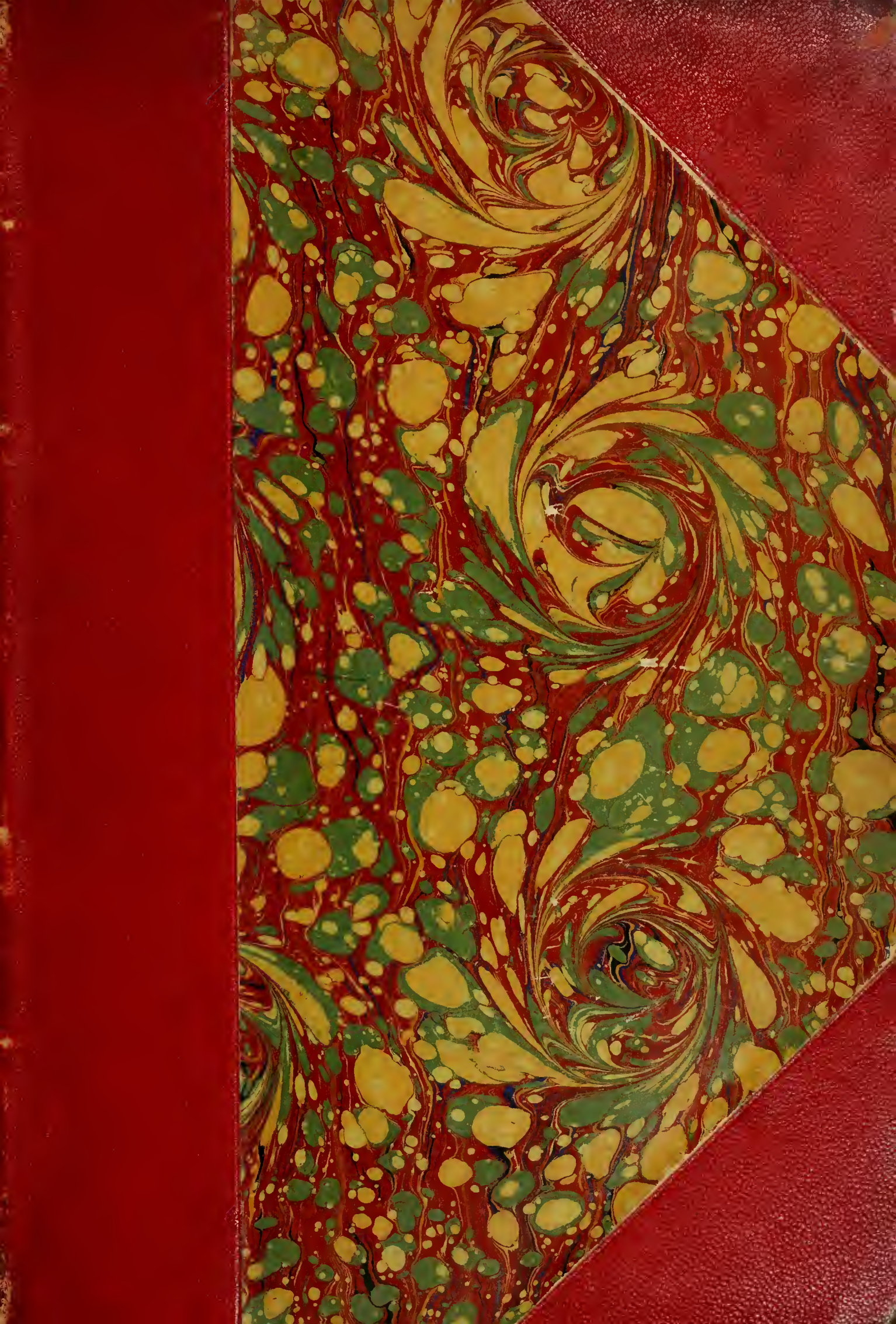


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/leluxefrancaisle00bouc

Le Luxe Français.

L'EMPIRE

par

Henri BOUCHOT.

PARIS.

à la Librairie illustrée.

8, rue Saint-Joseph.

LE LUXE FRANÇAIS

L'EMPIRE

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ

A MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

N° 519

Helio. Du ardin

Eudes & Chassepot Imp

Madame Visconti dans un parc
d'après le tableau de Gérard

LE LUXE FRANÇAIS

L'EMPIRE

PAR

HENRI BOUCHOT

ILLUSTRATION DOCUMENTAIRE

D'APRÈS LES ORIGINAUX DE L'ÉPOQUE

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

A Madame PASTEUR

Hommage de profonde
et bien respectueuse gratitude.

AVANT TOUT

Dire de son propre ouvrage le bien qu'on en voudrait penser, en expliquer les tendances est la besogne la plus malaisée qui soit. On paraît s'y ériger en novateur, en découvreur d'idées, très persuadé de produire le définitif sur un point. Pourtant je souhaiterais modestement que ce livre sur l'Empire ne prêtât point aux confusions, et ne semblât point la redite amoindrie d'autres ouvrages. Il est l'application d'un moyen peu courant d'écrire l'histoire, en cherchant la philosophie d'un temps à travers les documents écrits ou graphiques, abstraction faite des épopées guerrières ou de la politique; il veut dire la société dirigeante, ses besoins ou ses goûts, sans rien d'autre. Si l'on va bien au fond de ce qu'il tente, peut-être s'avisera-t-on que les événements extérieurs ont en lui, sous la légèreté apparente du croquis, une explication plausible, et que par plus d'un endroit il touche à la chronique générale. Strictement les faits découlent des hommes, de leurs passions et de leur psychologie particulière; le sentiment d'expansion et de suprématie a pour cause d'autres mobiles que l'amour de guerroyer tout simple et brutal.

Il est aujourd'hui difficile de démêler la part de Napoléon et celle de son entourage immédiat dans la succession rapide et enfiévrée des choses; ce qui est acquis, c'est au début l'influence autocratique du maître, du grand chef, laquelle petit à petit diminuée et amollie par une envahissante force d'inertie ou les prétentions rivales fut tantôt ruinée et anéantie du

tout au tout. Plus qu'on en ose convenir, la femme se découvre à travers les faiblesses de la fin, elle qu'on veut imaginer seulement jolie, occupée de brimborions et de toilettes, rouée à une admiration sans bornes. La vérité est que le luxe subit, irrésistible, monté trop vite à son diapason aigu, mit une tiédeur paresseuse sur les volontés et les courages. Ecrire de ce luxe n'est donc pas une fantaisie de pure esthétique non plus que d'imagination décorative. Sous les splendeurs et les folies du règime on a tout loisir de pénétrer les décadences, l'envie puissante de repos de ces officiers élevés en hâte, l'invincible instinct de ces bourgeoises titrées, dotées et fêtées pour la jouissance définitive. Le luxe français, qu'on est allé quérir inconsidérément un peu, qu'on a soigné à la façon d'une plante rare, devient par fortune un arbre immense aux branches touffues, lequel prend sur la vie commune et « éteint les soleils ».

Et si nous avons choisi l'Empire pour le premier ouvrage de la longue série dont nous projetons la publication, ce n'est pas en intention de l'établir au meilleur rang. La gloire militaire dont il rayonne n'a cause de nous enthousiasmer; c'est affaire aux rares spécialistes, lesquels, imagineriez-vous? ne se mettent point facilement d'accord. Les coups de canon ne prouvent guère, et il en est des batailles comme des duels où l'innocent reçoit le plus communément la balle vengeresse. En bonne conscience, tant au point de vue des intérêts sociaux que des relations internationales, les sciences, les industries ou les arts priment. Ni Austerlitz ni Wagram ne valent la découverte modeste du très modeste Parmentier, et volontiers placerions-nous Oberkampf au-dessus du premier maréchal de l'Empire. L'injustice serait, à l'heure actuelle, de ne se rappeler que les victoires depuis inutilisées, et d'oublier la féconde poussée intérieure du règne, longtemps continuée et restée splendide même lorsque Iéna était passé à l'état de légende. On a dit très justement Napoléon successeur heureux de la Révolution, mais on n'a point avoué que la Restauration, la monarchie de Juillet, et quelquefois nous-mêmes encore, avons bénéficié de l'Empire et partant de la Révolution. Sans aucunement prétendre à la doctrine, le présent livre tentera de restituer au régime sa physionomie probable, et le coloris intense dans lequel évoluent les agents principaux de sa grandeur.

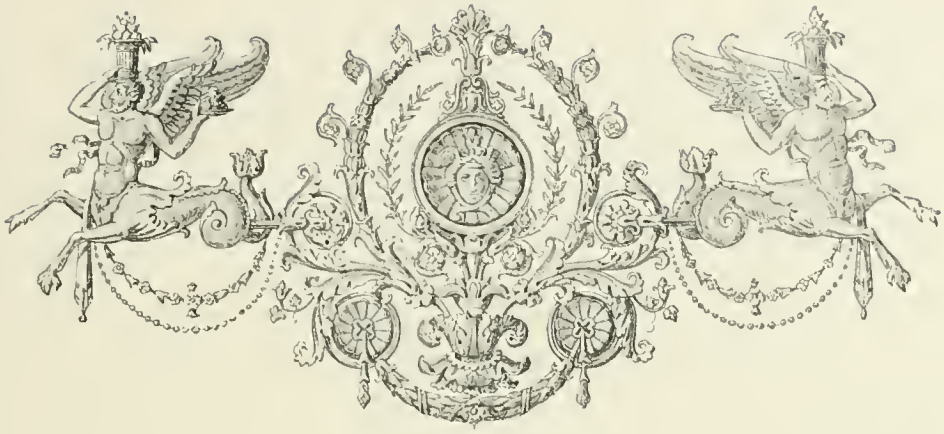
En moins de quinze années, il se vit en France autant d'hommes extraordinaires, autant de génies presque pour le vrai autant de magnificences que durant le très long règne du roi Louis XIV. On éprouve cette impression particulière de rencontrer une écriture toute neuve écrite sur un beau papier blanc, ensuite de compilations parmi les parchemins jaunis et très recroquevillés de l'ancienne monarchie. Une vie étrange s'en dégage, aïeule à peine de la nôtre, marquée sans ratures en mille endroits, et que nos tempéraments modernes peuvent mieux comprendre. Nous en avons essayé une esquisse, un « crayon », pour dire le joli mot de Labruyère, en nous bornant aux heureux, aux puissants et aux oisifs. « Ce n'est point, écri-« vait autrefois le malin Brantôme, ce n'est point des personnes viles, ni « des champs ni des villes dont je parle, mais des grandes pour lesquelles « ma plume vole. »

Notre plume a si parfaitement volé, qu'elle ne s'est souciée guère des chronologies; elle a laissé courir les dates la bride sur le cou et a mêlé les années entre elles.

Et puis, incroyante par malheur et d'ailleurs gauche comme un pinceau d'enfant, elle a bien dû s'amuser — je n'ose croire — à mettre des pâtés d'encre sur de belles lignes sculpturales et d'art trop libre; qu'on lui pardonne en faveur de l'intention, elle a souvent caché par ce moyen des choses dont on eût pu rougir, et ce livre veut s'adresser à tout le monde.

CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES DE L'EMPEREUR



CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES DE L'EMPEREUR

Il y eut en France un ci-devant que la Révolution fut impuissante à faire mourir. Elle le cloua au pilori d'infamie, proscrivit ses tenants et le déclara hors la loi. Il demeura quand même, gardé non par les aristocrates ni par les riches, mais au contraire chez les petites gens, le monde nombreux des artistes, des artisans spécialistes, sauvé par eux, relevé par leurs soins, et, à la première accalmie, on le retrouva bien en vie. De suite il fut aussi fêté, aussi indispensable qu'auparavant ; on le vit s'imposer, prendre la bonne place, tenir le pas et gouverner bientôt la société nouvellement constituée. On ne le nommait plus le Luxe, comme jadis, mais qu'importait en somme ? Il avait la vie solide, grâce aux intérêts qu'il représentait, aux existences qu'il assurait. Il plaisait aux enrichis et aux parvenus par son allure musquée ; aux autres, il rappelait le passé : on l'acclama.

Dépaysé sans doute au début, et bien étonné, il le faut dire. Etonné de cet art nouveau qu'on lui donnait comme le critérium du goût, effrayé de la saute prodigieuse dans les idées. Il restait peu de chose de

ce qu'il avait adoré jadis. Quelques artistes dictaient des ordres dont il s'accommoda faute de mieux, jusqu'à s'en approprier les termes, à les transformer, à leur appliquer des gloses particulières. Pour dire vrai, toute cette antiquité dont il prétendait se nourrir ne lui était pas si inconnue ; le luxe l'avait vue poindre aux derniers temps du précédent règne ; il l'avait même un peu raillée. Mais le luxe est égoïste, il veut vivre et bien vivre, sauf à passer condamnation sur le mauvais goût. Il se mit donc sans trop protester aux ordres de l'art officiel ; il en vint à le flatter, à l'imiter, à le dépasser même aussi. Si bien que, par les mille moyens dont il disposait, il répandit en tous lieux la bonne parole, et oublia en la compagnie de David les perruques et les paniers pour les accoutrements à la Brutus, les gentillesses d'Eisen pour les raideurs de Phidias, et finit par s'intéresser tellement à ce jeu qu'il perdit absolument le souvenir d'autrefois.

Quels gens s'offrirent à lui dès l'abord ? Une majorité amalgamée d'éléments imprévus, société composée de personnages enrichis dans les spéculations cyniques, ci-devant plébéiens, devenus les plus exigents, les plus difficiles sur le fait de représentation et de faste. Il fallut, du jour au lendemain, fournir à ces maîtres une pâture congruante à leurs appétits, maisons pompéiennes, bains étrusques, mobiliers grecs, chars ninivites, costumes pseudo-romains, objets d'Herculanum. Alors ce fut parmi ce monde un peu mêlé à qui surpasserait son voisin et saurait le mieux faire. En ce temps les artisans ânonnent encore ; la formule définitive ne se dégage point nettement des théories esthétiques. Malgré que David y veillât, les produits de l'art et de l'industrie marquaient une spéciale faute d'esprit et de goût, mais les excentricités s'en arrangeaient au mieux. Le luxe est à l'unisson. Il se note par les manifestations niaises des malotrus, le sans-gêne brutal des toilettes, l'impudence des équipages, la chamarrure des laquais. Une chose manque totalement : la tradition, le lien séculaire rattachant une société à sa devancière. Il y a des banquets où les mets inédits se prodiguent en l'absence de toute ordonnance, des réunions intimes dégénérées en orgies, des promenades de belles

Heliog. Dujardin

Letitia depuis Mise Pepoli — *Napoléon Louis fils aîné d'Hortense* — *Napoleon III sur les genoux* — *Louise Murat depuis Csse Rasponi* — *Napoléon Achille Murat* — *Napoléon Lucien Murat*

Eudes & Chassepot, Imp

Napoléon et ses neveux sur la terrasse de St Cloud,
d'après une peinture de Ducis

filles vêtues à l'antique, la jambe nue. Pensez que les Romaines allaient plus indécentes encore aux fêtes de Vénus, et que le luxe faisait une singulière concession aux vieux usages pour ne pas autoriser la ceinture de feuilles des bacchantes.

Sans doute tout n'est point de pareille mesure dans le monde du Directoire ; il reste des sages, mais ceux-là non plus ne se sentent guère sûrs d'eux-mêmes. Ils ont des palais, ils reçoivent ; s'ils font moins de bruit, leur luxe n'en est pas moins étrange. L'exemple les entraîne inconsciemment Des femmes honnêtes, dûment épousées, bonnes mères, ont pris modèle de salon sur celui de la citoyenne Dervieux, une décriée. L'Anglais Swinburne assiste en 1797 à des soirées et à des dîners d'où la politesse française paraît avoir été quelque peu bannie. Un soir chez Formalague, Rœderer et Lagrange en viennent aux mots, et le premier, à bout d'arguments, place un pistolet à côté de son assiette. Neilson offre un repas à la suite duquel le vieux La Harpe doit parler sur Mérope ; La Harpe a par malheur mis trop de chambertin dans son eau, et la société le constate. Mme Tallien se montre à des bals, rue Richelieu, à peine voilée d'une gaze transparente sous laquelle se trahissent ses formes de personne plantureuse. Mais si le ton de ces gens déconcerte Swinburne, il n'est pas moins stupéfait de la subite résurrection du luxe français, de ses fantaisies inattendues. Il note ces hôtels, ces tables, ces mobiliers, ces fêtes où s'engloutissent des sommes effrayantes, où Garat chante des romances cotées deux livres la syllabe, où passent par milliers des citoyennes chargées de perles et de diamants énormes. Le luxe en haut, et la misère en bas, la misère inavouée ; il a vu les directeurs donner leurs audiences publiques en grand habit brodé d'or, avec auprès d'eux de minables et piteux secrétaires et des gardes malpropres. Au Palais-Royal, où la vie parisienne paraît s'être concentrée, les femmes riches, couvertes de clinquant, de bijoux, de précieuses étoffes, mais dégingandées et volontairement impudentes d'allure, coudoient le vice bas en oripeaux et en guenilles. Swinburne a recueilli les caricatures de Vernet sur les *Merveilleuses*, il assure que rien n'est exagéré dans la peinture, loin de là.

Le luxe est venu, il ne manque au bout du compte que de régulateur. Beaucoup d'émigrés sont rentrés à la faveur des apaisements, que Swinburne a connus et qu'il nomme. Mme de Laborde a fait reprendre la livrée à ses valets ; Mme de Damas a rouvert ses *ruelles* où paraissent les Noailles, la princesse de Foix et M. Portalis ; chaque mois, Mme d'Hautefort convie le faubourg Saint-Germain à des concerts merveilleux ; Mme de Montesson, veuve morganatique du duc d'Orléans, plus éclectique, ouvre ses salons au général Hoche, au général Bonaparte, à Mme Tallien. Par ces femmes du monde, le luxe se calme et se rassoit, les costumes s'harmonisent, les relations se règlent sur de traditionnelles données. Des voitures possibles se montrent qui reposent des sots véhicules rencontrés jusqu'alors. Les banquiers de la Chaussée-d'Antin ont sous les yeux des modèles à suivre, et ils émoussent leurs extravagances au contact des aristocrates qu'ils admirent d'instinct, comme font de leurs professeurs les élèves dociles. Malheureusement, les émigrés se confinent chez eux par coquetterie, et se refusent à l'accointance journalière ; ils affectent un insolent dédain, fiers de savoir composer un salon, gouverner une table, impertinents avec les héros du jour qu'ils tiennent à distance. Les hommes ont à grand'peine quitté la perruque poudrée ; quant aux femmes, elles cherchent à imprimer aux modes nouvelles une grâce patricienne qu'elles aiment à proclamer impossible chez les autres.

Au temps du consulat, deux sociétés s'élèvent en antagonisme l'une de l'autre ; celle des soldats victorieux à qui nous pardonnons tout en France, même les gros mots et les manières rudes ; celle des ci-devant, raides, compassés et moqueurs, enclos dans leurs vieux hôtels comme en des cloîtres, et lançant les anathèmes. Le luxe oscille entre ces fractions diverses de tendances, plus volontiers orienté dans le sens de la première, en dépit de ses éléments de déconsidération, à cause de la fortune qu'elle détient et dont elle abuse un peu en véritable enrichie. Les femmes surtout n'ont point su s'affiner encore. Rassemblées entre elles au nombre de deux à trois cents, groupées empiriquement non par leurs goûts, mais par la situation de leurs maris, générales, financières,

présidentes se critiquent à l'envi, se portent ombrage et forment des coteries. Mme Campan en écrit une lettre fort suggestive à la future maréchale Davout, et reproche à ces dames leur amour du caquet, des

Les Émigrés revenus. D'après Moreau le Jeune.
(Homme en costume du xviiie siècle. Femme en grand habit de l'Empire.)

malencontreux potins autrefois réservés aux provinciales et aux petites bourgeoises. Dans le nombre, quelques physionomies grotesques, telle cette dame Privas, tombée un matin chez Mme de Genlis pour lui offrir de tenir sa maison moyennant traitement convenable, et qui s'en retourna si étonnée et si froissée d'un refus, suivie de son négrillon coiffé à l'orientale et répondant au nom d'Othello.

Lorsque Bonaparte, dans ses primitives naïvetés d'officier de fortune, épousa la veuve de M. de Beauharnais, plus âgée que lui, mère de deux enfants, c'est qu'il l'avait crue bonnement issue de la grande noblesse française. Les nuances lui échappaient et la particule n'avait point à ses yeux de sens très précis. Ce qu'il souhaitait, somme toute, c'était la fusion entre les deux clans rivaux, et l'alliance avec Joséphine lui semblait devoir forcer les mauvais vouloirs de l'aristocratie. Il imaginait rencontrer auprès d'elle quelques idées sur la tenue d'une maison, sur le ton, le bon genre (suivant le mot qui commençait à prendre faveur dans le jargon à la mode). Avec son intuition pénétrante et infiniment dédaigneuse des hommes, il avait compris que cette société renaissante, une fois riche et glorieuse, irait d'instinct à celui qui lui fournirait les moyens d'user de sa fortune. Par elle-même Joséphine ne le sut pas aider ; il y eut dans les premières réceptions consulaires aux Tuileries des bousculades telles qu'on dut ouvrir les portes de l'appartement privé ; pourtant si gracieuse et si délicieusement costumée que la maîtresse du logis fût apparue à ses invités, conduite par M. de Talleyrand, elle n'eut point à rendre la révérence aux femmes de l'aristocratie.

Ces fêtes sentaient trop encore du méchant goût, de l'absence d'étiquette, soit que les premiers magistrats de la République arrivassent au château en fiacre (les numéros cachés par du papier), fagotés à l'antique ; soit que les femmes ignorassent les usages et se missent en troupeau dans les salons. Chez Alexandre Berthier, le 22 mars 1801, lors d'un gala militaire, d'un spectacle « en l'honneur de Bellone » offert dans les jardins du ministère de la guerre, rue de Grenelle, les dames avaient eu la représentation d'un camp, bivouac, cantines, tentes, départ d'un ballon. Là encore la profusion régnait, en l'absence du ton et du luxe vrai, faute de savoir ; Berthier en était à la période des prodigalités. Quelque chose de populaire, de *très fédération*, se dégageait de cette assemblée bariolée, infiniment parée et cossue, de ces personnes accommodées à la mode du lendemain, et qui couraient en troupe lâchée à travers les allées du parc. On devinait trop que ces mêmes

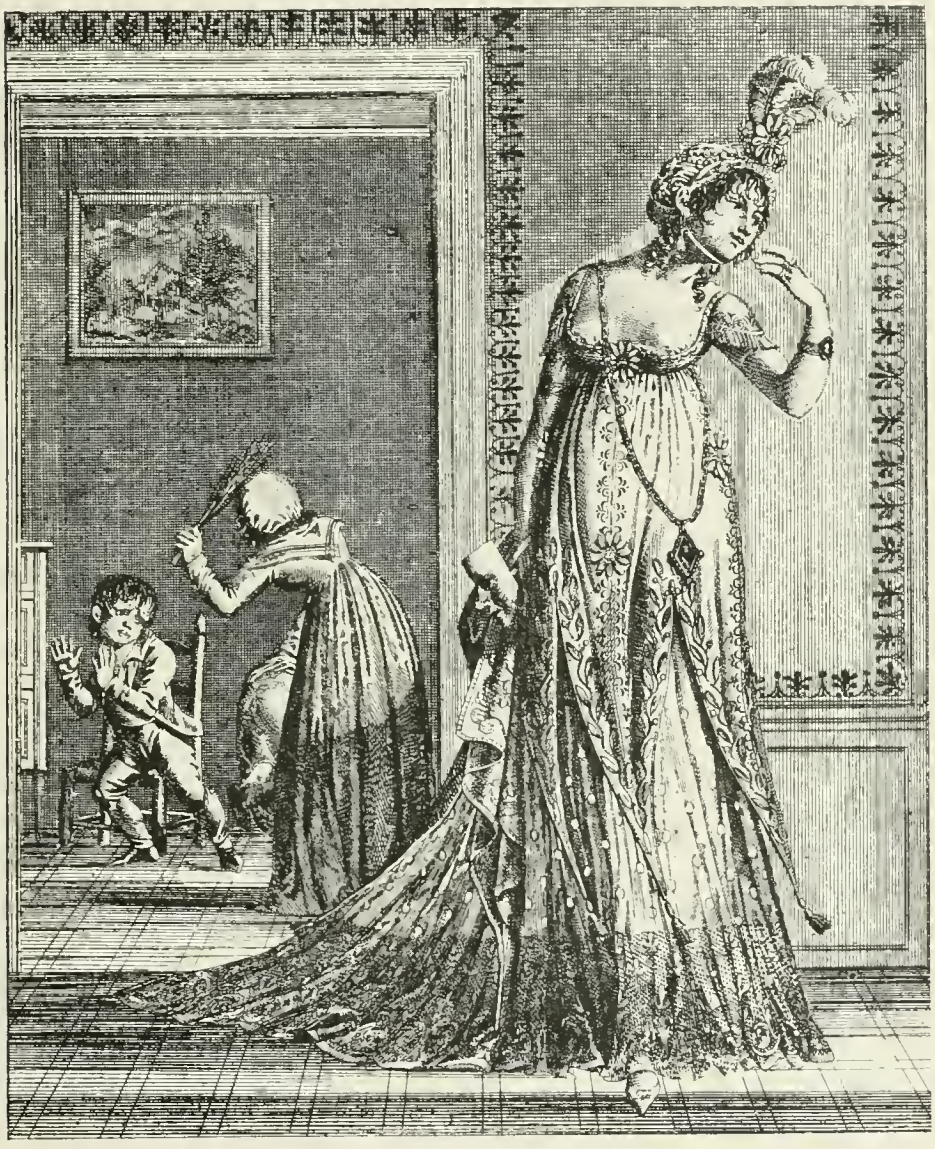
merveilleuses ne craindraient pas, le soir venu, quelque excursion complémentaire à Tivoli, à Frascati, ou chez la Montansier. Et c'était la joie des

Fête donnée par Berthier en 1801. D'après l'eau-forte de Piranesi (Fragment).

émigrés du faubourg que ces équipées ; il semblait bien d'ores et déjà que tout rapprochement fût impossible entre les deux mondes rivaux.

Au nombre des gens de l'ancien régime rentrés en France vivait cette Mme de Montesson dont nous avons parlé, que son mariage avec le duc d'Orléans éloignait un peu des émigrés intransigeants. Mme de Montesson s'était prise d'une belle passion pour la gloire de Bonaparte, elle le témoignait habilement, ayant peut-être de son flair exquis entrevu et deviné les épopées finales. Elle tenait de l'ancienne cour certains principes raffinés qui étaient pour l'instant la matière précieuse ; Bonaparte saisit l'occasion, heureux de ce terme moyen qui lui permettait de fraterniser avec l'aristocratie sans s'inféoder aux aristocrates de sang. Mme Junot a beaucoup exagéré l'influence de la vieille dame sur la société en formation ; le premier consul avait trop de finesse italienne pour se livrer. S'il ne s'avisa point, comme on juge, de mettre Mme de Montesson sur un trône de sybille impeccable, il lui plut que Joséphine lui fît bonne chère, s'imprégnât de ses opinions sur le luxe, sur la politesse et le ton du monde. Elle, fort adroite, et qui sentait de ce côté une situation à reconquérir faute de l'autre, se prêta de belle grâce aux avances. Quand Hortense de Beauharnais épousa le futur roi Louis, en 1802, Mme de Montesson ouvrit son hôtel à plus de 800 personnes, et, pour la première fois depuis douze ans, le peuple de Paris eut l'impression d'une restauration inattendue. Toute sa vie, Napoléon garda de cette fête un souvenir profond. Il avait pu comparer aux maladresses communes la splendide ordonnance de chaque chose, la belle tenue des laquais poudrés à la vieille mode, solennels dans la livrée bleue des d'Orléans avec chiffres sur les boutons et boucles dorées aux chaussures ; les valets de chambre en habit, la bourse au col; et la rapidité des services, la distinction royale de la dame du logis, la profusion des argenteries, des lustres, des fleurs, sans rien qui sentît l'encombrement ou le maniéré des autres. Dans l'absence de tous préjugés de caste, il ne coûtait pas au premier consul de reconnaître en Mme de Montesson l'Altesse Royale d'autrefois, d'autant qu'il la sentait moins liée aux tenants de la royauté déchue. Il mit sa diplomatie à la louer de cette leçon, d'elle à lui, et souhaita plus que jamais de voir Joséphine assister aux déjeu-

ners de la princesse. A ses compliments il joignit un don plus aprpéciable aux yeux d'une femme un peu gènée par les événements, avec

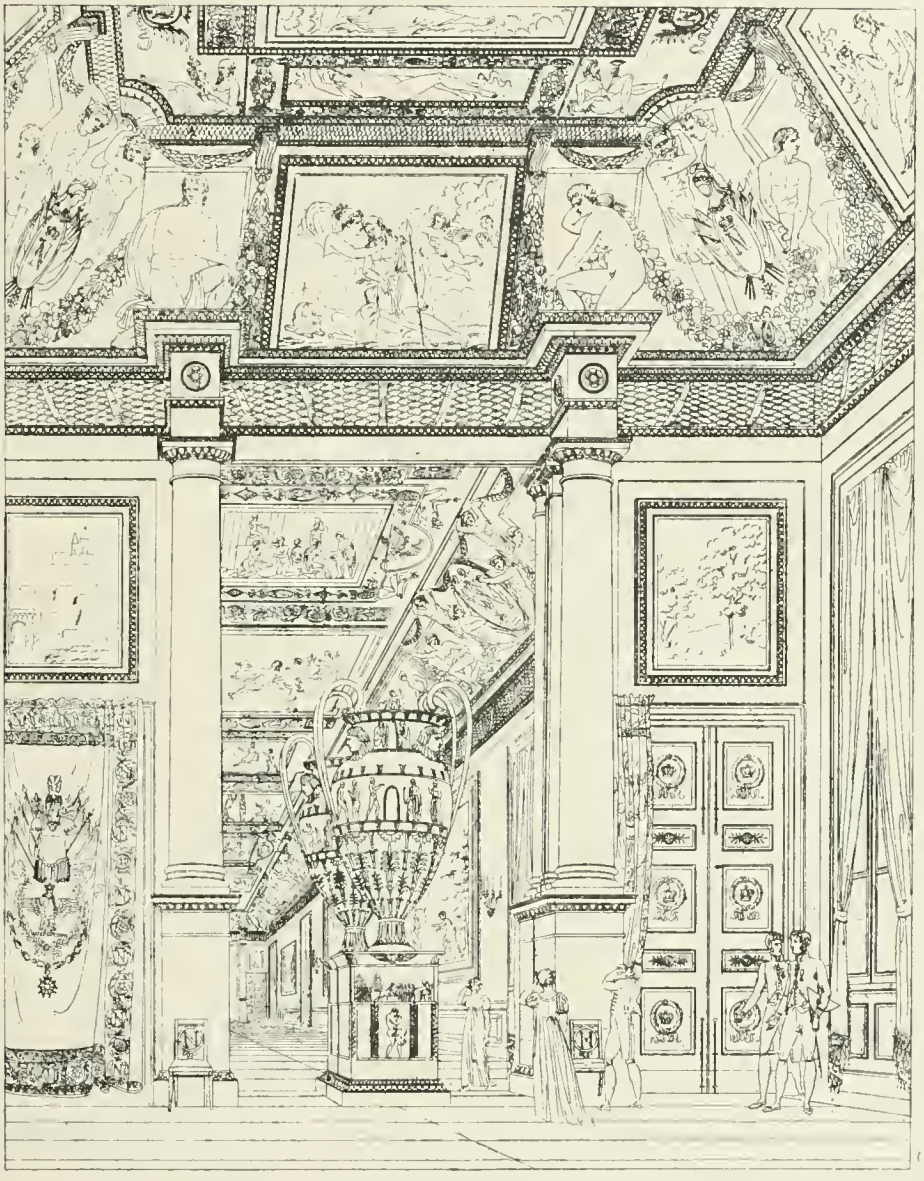


L'élégante du Consulat allant au bal. Gravure anonyme.

déjà la galanterie d'un souverain ; le gré qu'on lui en sut se témoigna, suivant l'usage ordinaire aux personnes nées, sans rien de banal ni de médiocre dans la gratitude, mais par un appui moral dont il avait le plus pressant besoin à cette heure.

A ce contact, Napoléon s'assimila vite les luxes antérieurs, même il les voulut dépasser, et, fort de ce qu'il venait d'apprendre, il broda d'imagination en vue d'éclipser ses prédécesseurs. A peine sacré Empereur, il rêva de surpasser Louis XIV dont les chroniques lues et relues chantaient les magnifiques apothéoses. Si les guerres lui en eussent laissé le loisir, il se fût construit un Versailles à lui, plus majestueux, plus immense que l'autre ; il dut se contenter d'aménagements, mais il les ordonna somptueux. Des architectes comme Percier et Fontaine reprirent les Tuileries bouleversées au 10 août et restées pantelantes. Ceux-ci avaient déjà restauré Saint-Cloud, transformé la Malmaison, décoré Fontainebleau et Compiègne. Pour la Malmaison, la première en date, Bonaparte avait exigé des tours de force inouïs, la définitive appropriation d'un cabinet de travail en moins de deux semaines, une bibliothèque, un salon, une salle à manger. Saint-Cloud lui plaisait moins, il en critiquait les colifichets et le manque de majesté ; il se jugeait trop grand pour ces restitutions pompéiennes. Quant aux Tuileries, elles furent remuées de fond en comble. On y avait installé un grand escalier d'honneur, une chapelle, une salle de spectacle, une salle des Gardes, une salle des Maréchaux. La galerie de Diane reçut une décoration nouvelle au goût du jour. Les stucs, les ors, les trophées, les tapisseries semées d'N couronnés avaient remplacé les anciens emblèmes grattés et salis à la Révolution. La chambre à coucher du maître, aménagée dans les appartements du premier étage, fut enrichie d'ornements dorés, de lambris d'appui et de tentures en brocard lyonnais. Les compartiments égaux du plafond renfermaient des peintures allégoriques figurant dans le style romain la Majesté, le Courage, la Sagesse et le Génie, avec au centre les armes de l'Empereur et les emblèmes de son nom. Vis-à-vis des fenêtres, le lit, entouré d'une balustrade, élevé sur une estrade de velours, drapé somptueusement, surmonté d'un cimier de plumes ; à l'entour les chaises, les fauteuils, les vases de Sèvres, la cheminée chargée de pièces rares dues au ciseleur Thomire. En avant de ces appartements s'ouvrait une galerie terminée par une glace énorme, devant laquelle on avait placé un vase

de Sèvres haut de trois mètres, tandis qu'à droite et à gauche les portes à double battant disparaissaient derrière des tapisseries aux armes

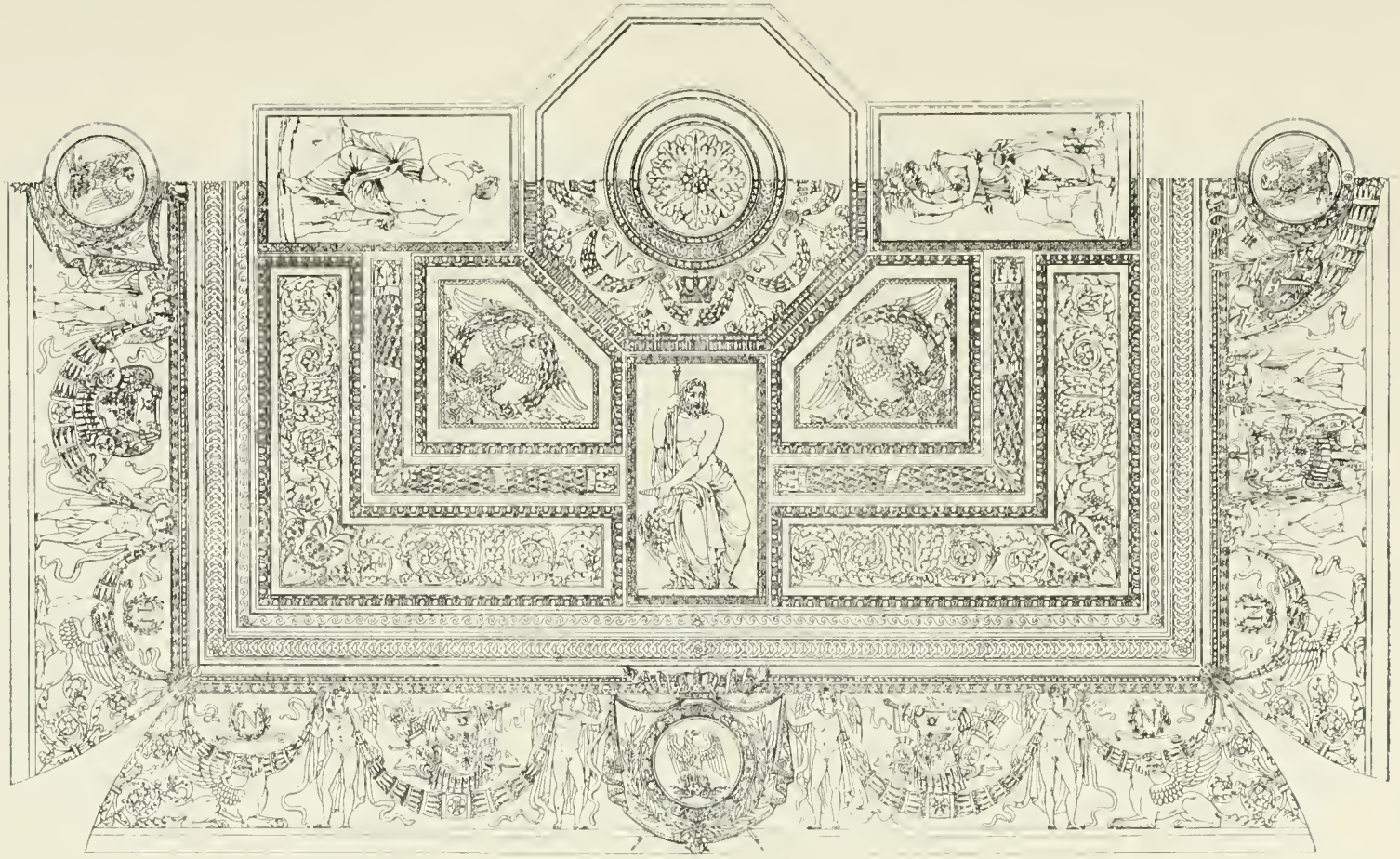


La grande salle des appartements aux Tuileries. D'après Percier et Fontaine.

mpériales, mobiles sur des tringles. La salle à manger, la salle des concerts, les appartements de l'Impératrice étaient au rez-de-chaussée. La première, mal éclairée d'une seule baie, voyait sa lumière multi-

pliée par les glaces, par les stucs clairs et les dorures. Et, grâce à un raffinement d'importation récente, il fallait que du haut en bas de l'édifice la tiédeur d'été régnât, l'hiver même ; des « poêles de chaleur » promenaient une température égale partout, sans préjudice des cheminées, conservées pour l'œil et pour la fantaisie, qui égayaient de leur foyer le coloris des tapis ou des meubles.

Dans cette magnificence du cadre, nul disparate, rien qui rappelât les luxes mesquins des parvenus. Tout en creusant très nette la ligne de démarcation qui séparait la tendance nouvelle du ton d'auparavant, les artistes de l'Empereur gardaient du luxe antérieur les amples et majestueuses données. Les objets meublant les palais n'avaient en aucun cas cette note chargée et souvent caricaturale des « meubles de goût » que nous a conservés La Mésangère. Il faut les revoir à cette heure à Fontainebleau, à Compiègne, à Trianon, partout où la manie ultérieure des changements les a laissés ; ils sont d'un autre monde, ils paraissent d'une fabrication très lointaine, mais ils ont leur grâce et la perfection infinie du détail ; rien ne choque en eux, même pour nous. Tables soutenues par des chimères taillées en plein bois, frises de déesses enroulées aux plinthes, cariatides, flambeaux, bonheur-du-jour, billards, lits, tous sont conçus dans une pareille intention décorative, issus de l'art antique par une série de modifications. Des peintres en ont donné les premiers croquis, des architectes en ont fourni les profils, des modeleurs ont donné corps aux figures que des fondeurs ont parfaites, que des ébénistes ont appliquées. Percier et Fontaine eurent le secret de ces pièces rares, combinées dans leurs lignes pour les coquetteries ambiantes, fouillées, ciselées, raides pourtant et pareilles à des temples athéniens. Ils mariaient curieusement entre elles les grâces romaines et grecques, même parfois, sans oser l'avouer, les délicats rinceaux des gens de la Renaissance italienne aux arabesques plus récentes des Français du XVIIe siècle. D'autres artistes allèrent plus loin encore dans la fantaisie, tel Prudhon, mal inféodé au maître David, et qui, chargé par la ville de Paris d'une toilette pour Marie-Louise, y égrena les amours et les roses, toute la phrase alors condamnée et

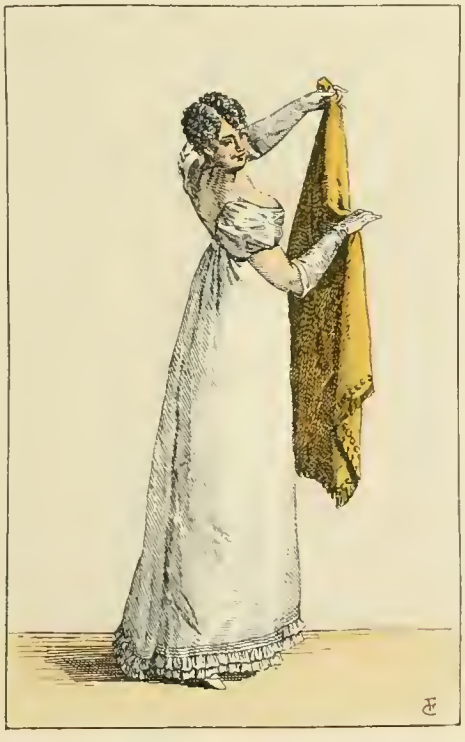


Le plafond de la chambre de l'Empereur aux Tuileries. D'après Percier et Fontaine.

méprisée des jolies romances d'auparavant. Ce fut le règne, le triomphe du bronze d'art, de la fonte savante des ciseleurs, l'éclatante apothéose du bois travaillé dans ses nuances foncées ou claires. Ravrio et Thomire fournissaient les figurines très précieusement patinées que Simon ou Jacob enchâssaient dans le bois rare. Certains artisans se spécialisaient dans la fabrication d'un seul genre, et le traitaient en chef-d'œuvre. Sur les fauteuils ou les chaises, les fabricants de soieries tendaient leurs étoffes fabriquées exprès et capables de résister pendant un siècle. Tout cela bien changé des gentillesses de Meissonnier, de Slodtz ou de Pineau, mais notant le luxe impérial dans ses volontés, formant des modèles imités depuis, parodiés, répétés jusqu'en des boutiques, en des cafés, et par malheur détournés de leur grâce originelle.

Rarement Napoléon se repose sur autrui du soin d'approuver ou de critiquer les projets fournis par les architectes. Lorsqu'on réclame en 1805 quelques tableaux du Musée impérial pour orner les appartements de l'Impératrice à Fontainebleau, lui-même en autorise l'envoi [1]. Il ordonne aux Gobelins la fabrication d'un Sacre d'après le tableau de David (1808). En 1811, sur les neuf tableaux commandés à la Manufacture par les soins de Denon, il biffe nettement plusieurs articles destinés à son cabinet des Tuileries. De près ou de loin il surveille, se fait communiquer les plans et les projets, les annote, les transforme, change et bouleverse sans rémission. Tant de chroniques se sont égayées de son ignorance artistique qu'il serait injuste de lui dénier l'honneur des chefs-d'œuvre exécutés d'après ses ordres en parfaite connaissance de cause. S'il s'entoure de gens compétents, c'est qu'il ne se reconnaît point la science infuse en toutes choses ; parfois injuste dans ses préventions contre les personnes, comme avec Percier qu'il fut longtemps à admettre, il ne pousse jamais à l'extrême ses répugnances. Plus facile à influencer qu'on n'imagine ordinairement, amoureux de ce qui frappe

[1] Bibliothèque Nationale, ms. fr. 6586, fol. 70. Ces tableaux étaient : *Adam et Ève du Dominiquin ; la Force et la Paix ; la Corbeille de fleurs et les fruits de Desportes ; un tableau de Castiglione.*



Manières élégantes des dames de l'Empire : Les gants; le cachemire; la witchoura.
D'après La Mésangère.

et étonne, il part souvent sur une idée au point de tout pardonner à celui qui l'a eue, et rien n'aide à le convaincre comme d'avoir raison.

Ses goûts ne seraient plus les nôtres ; il affectionnait particulièrement les mosaïques romaines, et lorsque le « bon pape » lui envoya une cheminée de mosaïque avec pendule figurant un Temple de la Victoire, il retourna séance tenante au pontife une table du même genre estimée le double du cadeau[1]. Passion chez lui que ces travaux de patience ! Il en meublait les palais impériaux, il en admirait la fabrication ingénieuse, amusé de ces trompe-l'œil dont les modèles antiques avaient peut-être intéressé Jules César.

Son génie qui prévoyait tout, qui descendait aux plus infimes détails de la vie, ne s'égarait point cependant sur de banales idées de grandeur à la portée restreinte. Le luxe était à son sens très perçant autre chose qu'une frivolité passagère et mesquine. Il l'établissait comme un moyen de gouvernement et un dogme de puissance. Le moyen de l'installer était de prêcher d'exemple et de le transmettre de proche en proche jusqu'aux derniers échelons de la bourgeoisie. Par le luxe, l'industrie prospère et les arts progressent ; il est la véritable poule-au-pot dont parlait un peu théoriquement le roi Henri IV. L'Empereur le voulut alors réglementer, définir avec la précision dont il disposait ses armées sur un champ de bataille.

Alors il commanda que les acteurs destinés à évoluer parmi les somptuosités des palais impériaux se fissent dignes du cadre. Il s'attacha au luxe extérieur des habits, des bijoux, des équipages, dans le double but d'étonner et de favoriser les arts et les métiers. Il affubla les grands dignitaires de la couronne, les officiers civils de sa maison d'un costume un peu bariolé, emprunté par moitié aux cours d'autrefois, et par moitié aux inventions du peintre David. La toque à plumes blanches imposée par les ordonnances ressemblait au célèbre bonnet des grands Electeurs du Saint Empire, comme la tunique longue et le manteau parodiaient l'uniforme des anciens dignitaires des ordres royaux. Sur

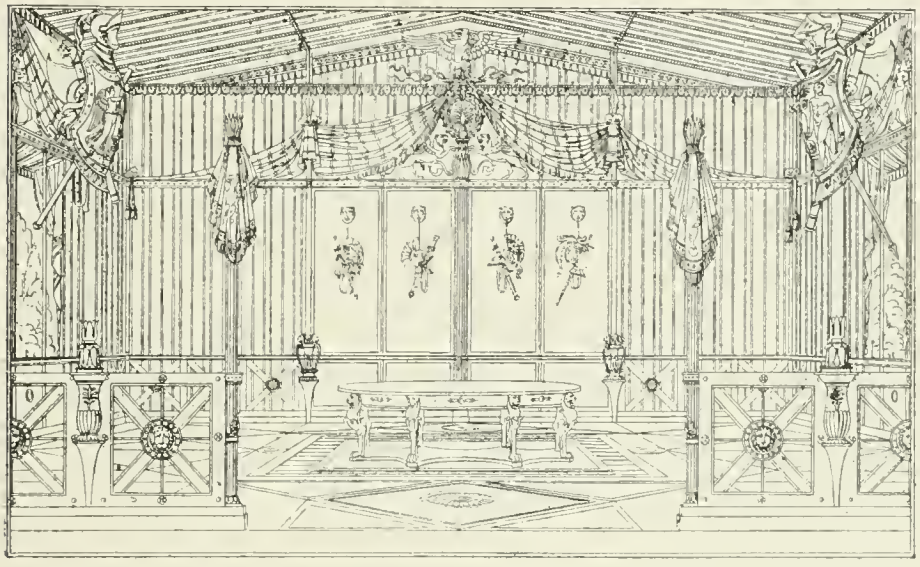
[1] Bibl. Nat. ms. fr. 6586, fol. 32 verso.

ces choses, l'imagination naïve de David avait brodé ses reconstitutions puériles, ses adaptations antiques comprises comme au théâtre. Seule la livrée impériale se rattachait simplement au régime déchu faute de mieux, et la tenue militaire rappelait celle des gardes françaises.

Pour les femmes, la grande parure de cour fut soumise à une réglementation que le caprice fut impuissant à tourner. La coiffure exceptée, — et encore ! — la femme d'un grand dignitaire apparaissait aux réceptions, la jupe longue, le manteau à queue, dans la plus grande profusion de perles ou de diamants qu'on imagine. Sa voiture même était prévue : calèche ou coupé de ville, élevée sur ressorts en C, attelée à quatre, conduite à grandes guides par un cocher doré sur toutes les coutures, avec laquais sur le plancher et armoiries peintes aux portières. Souvent, avec cette brusquerie dont on lui faisait reproche en haut lieu, l'Empereur passait la revue de ce bataillon de jolies personnes, l'œil sévère, cherchant une infraction aux ukases, et prêt à un esclandre. Un soir — on l'en accuse formellement à diverses reprises — il s'avisa que madame de La Valette l'avait voulu braver, et il mit le pied sur sa traîne qu'il déchira toute. C'était, après ses guerres, ce qui lui tenait le plus au cœur que cette renaissance du luxe vrai, du ton français, surtout dans son entourage, dans cette aristocratie de fraîche date, « un peu bâclée » suivant le mot d'un malicieux, où, faute de tradition, le ridicule guettait aux portes entre-bâillées. « Je veux que vous receviez, disait-il en 1807 aux maréchales, aux princesses, aux duchesses encore bien gauches, soyez grandes et point mesquines dans vos dépenses pour vos habits, votre maison, votre ameublement ! » Il redoutait chez ces bourgeoises d'origine un peu de l'économie sévère dont Madame Létitia, sa mère, ne se savait débarrasser encore. Sa sœur Pauline, en épousant un Borghèse, avait mis un vrai prince dans la famille. Il comptait beaucoup sur cet appoint et s'enorgueillissait de cette alliance par devers soi.

La maison impériale n'avait rien à envier à celle des rois de France ; elle en était le calque singulièrement élargi et augmenté. Les officiers en copiaient les solennités obséquieuses, et la livrée soutenait le

parallèle. Toutes les cérémonies étaient marquées à ce signe un peu puéril, mais si bien approprié au goût français, de raffinements dans le lever des souverains, dans le service des tables, dans l'étiquette des réceptions, des chasses ou des voyages. Joséphine étonnée au début, et mal préparée à ces splendeurs, s'était soumise à leurs exigences avec la sereine assurance des femmes sur le luxe et la coquetterie. Peut-être même l'étiquette imposée lui sembla-t-elle bientôt le plus indispensable



Le cabinet de la Malmaison, construit en deux semaines. D'après Percier et Fontaine.

besoin? Les comptes de sa toilette nous révèlent une spéciale prodigalité en la matière. En fait, elle outrepassait volontiers les ordres de son seigneur. Ce qu'elle ne soupçonna jamais toutefois, ce qu'on n'avoua point à la cour, mais qui se démêle implicitement dans les mémoires, ce fut son bourgeoisisme latent, ses médiocres qualités de souveraine; les idées de divorce prirent occasion plutôt de ce manque d'autorité, de son impuissance à rallier définitivement la société du faubourg, que non pas de sa stérilité reconnue.

Longtemps Napoléon la traita comme une jolie poupée qu'il accommodait à sa guise, soucieux des menus détails, empressé à la faire belle et aimée. Aucune reine ne fut jamais à ce point entourée, mise sur un

autel, adorée et servie. Joséphine avait pour les bijoux la curiosité instinctive des créoles, venue de la passion des femmes de là-bas pour les verroteries et le clinquant. L'armoire aux diamants de Marie-Antoinette, encore aujourd'hui au Petit-Trianon, fut trop petite à contenir les joyaux de l'Impératrice. Chaque année voyait le trésor s'augmenter de parures chères, diadèmes, peignes de brillants, boucles d'oreilles, bracelets, rivières à double ou triple rang, guirlandes d'hortensias ou colliers de perles. En 1808, les dames du palais suggèrent à Joséphine une malencontreuse idée. Le cabinet des Antiques de la Bibliothèque impériale renferme de précieux camées antiques, que personne ne voit, et qui fourniraient à Nitot, à Biennais ou à Marguerite l'occasion de quelque chef-d'œuvre. L'Empereur résista un temps pour la forme : « C'est une insigne folie, disait-il, mais il en faut passer par ce que veulent les femmes. » Alors pour se faire pardonner plusieurs histoires, il se résigna ; 24 camées du Trésor quittèrent les vitrines et s'enchâssèrent dans un diadème, dans un collier, un peigne, des bracelets, une plaque de ceinture, au milieu de 2,275 petites perles fines. On les trouva lourds, et on ne les porta guère ; mais en 1815, Louis XVIII, obligé de fuir aux Cent-Jours, emporta le tout dans sa cassette ; les camées passèrent en Angleterre et n'en revinrent plus.

Lui aussi, le maître souverain, jouissait de ce luxe insensé des pierres ; volontiers eût-il comme Mazarin rempli des coffres pour les manier et les faire étinceler. Consul, il avait placé le Régent à la place d'honneur sur la garde de son épée, et c'était, remarque Germain Bapst, la première fois que le fameux diamant quittait la parure d'une femme pour l'arme d'un soldat (1803). Lui, si simple d'ordinaire, si bien à l'aise dans sa veste de grenadier, ne se contenait plus dans les représentations. Marguerite, le joaillier, le couvrait littéralement de bijoux rares, soit au chapeau de cérémonie où l'on attachait une boucle de 362,000 francs, soit sur la poitrine où les insignes de la Légion d'honneur représentaient une somme énorme. « Au sacre, dit un sergent écrivain, effarouché de tant de dorures et d'étincelles, l'Empereur ressemblait à une glace qui marche. » Qu'était-ce encore au prix de José-

Heliog. Dujardin

Eudes & Chassepot, Imp

L'Imperatrice Josephine en grande parure.
d après le tableau de Gérard

phine qui, dans son grand habit, ruisselait à la façon d'une fleur chargée de rosée, qui, dans son petit habit, lançait de son diadème des milliers d'éclairs ? Le luxe toujours, le luxe souverain, dominateur, qui passait en maître, qui s'imposait et qui, peut-être bien, dans les acclamations de la foule, avait la première place.

Combien changé et combien affiné d'ailleurs, combien débarrassé déjà des pacotilles lourdes du début ! Le luxe est redevenu celui de la cour de Versailles. Il s'écrit en tous endroits, en toutes cérémonies ; il n'est plus ni gauche, ni maladroit, ni hésitant. La volonté d'un homme lui a rendu ses qualités anciennes de morgue et d'autorité. Il s'est fait le compagnon inséparable du bon ton, il a remis en place chaque chose. De cette cour mêlée, étourdie, il a vu former toute une aristocratie nouvelle, qui ne se sera point inutilement frottée à lui. De-ci de-là les leçons viennent, qui se groupent et constituent une règle d'étiquette à laquelle se soumettent de bonne volonté les plus indisciplinés. Mesdames les maréchales n'ont point seulement des diadèmes, elles savent pour l'instant marcher en cérémonie, esquisser une révérence, parader en cortège, et s'asseoir au grand couvert. En honneur de cette résurrection imprévue, après Austerlitz, après les irrévocables consécrations, le faubourg Saint-Germain a daigné entr'ouvrir ses portes et risquer un regard. Aux pieds de Joséphine des femmes viennent même s'asseoir qui eussent jadis imaginé faire quelque honneur à Marie-Antoinette en siégeant à ses réunions ; des Montmorency, des Mortemart, des Chevreuse, des Luçay, des Colbert. Certaines tenant de moitié à l'aristocratie et au nouvel état, comme Mme Junot ou Mme de Rémusat ; d'autres franchement plébéiennes, qui n'étaient par hasard ni les moins jolies ni les moins éduquées. On vit alors, en dépit des coteries qui se formèrent dans cette société, des femmes élégantes, admirablement gracieuses, en place des mascarades grecques ou romaines d'avant, et des personnes sottement fagotées et naïvement triviales du Directoire.

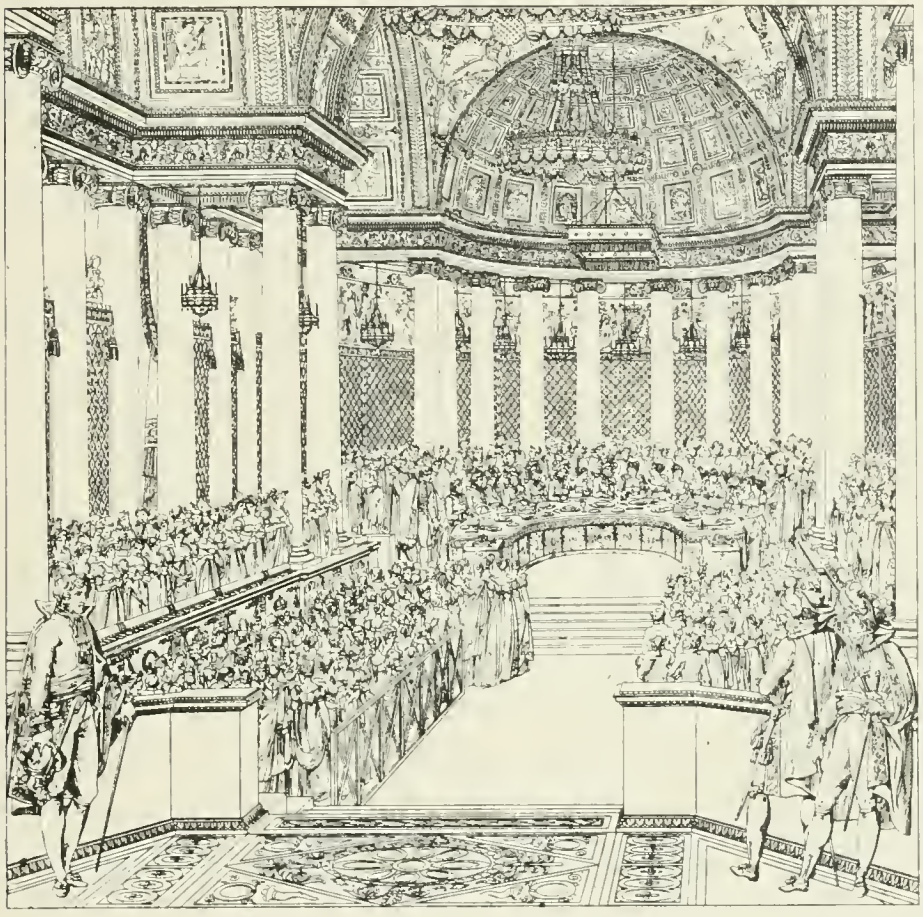
Croyez que Louis XIV revenu n'aurait aucune gêne de s'asseoir au grand couvert de l'Empereur. Il se trouverait à une table en fer à cheval, tantôt dressée dans un salon, tantôt dans la partie haute de la salle

de spectacle, mêlé aux rois ou aux princes invités par le grand maître des cérémonies. Au centre, deux fauteuils seulement : l'un à droite pour l'Empereur, l'autre à gauche pour l'Impératrice. La table somptueusement couverte de nappes brodées, d'argenterie aux armes, chamarrée de surtouts, de cristaux, servie à la française de plats montés, chargée de fleurs, étincelle aux feux de milliers de bougies. Alors, sur un ordre, le grand maréchal prend une serviette dans la nef de vermeil et l'offre au souverain, le premier chambellan de l'Impératrice agit de même pour elle. Un temps de silence. Le grand aumônier, debout, bénit les plats et se retire. Le repas commence aussitôt servi par les pages, tandis que derrière les souverains se tiennent le colonel général de service, le grand chambellan et le grand écuyer. A droite de la table le grand maréchal du Palais ; à gauche le grand maître des cérémonies. Et c'est de mains en mains que passent les plats de l'office à la table, sans que ni les officiers ni les pages fassent autre chose que de se tourner légèrement à droite pour recevoir de leur voisin le nouvel envoi. Le grand couvert est comme un pontifical, où tout est d'extérieur pour la majesté impériale. Le souverain ne mange guère, à peine s'il trempe ses lèvres dans la coupe de vermeil que lui présente le grand maréchal ; son café même ne lui vient que versé par le grand chambellan et mis sur un plateau d'or tenu par un page.

Et pendant ces inclinaisons de tête, ces saluts, ces rapides et oiseuses courses de mets, une foule se tient à respectueuse distance, qui admire en silence, qui bourdonne à peine ses réflexions ; femmes charmantes, habillées de robes de cour, soldats ou fonctionnaires ayant arboré la tenue de cérémonie, assistance telle que Versailles n'en vit guère de plus riche ni de plus prosternée devant le maître. En haut dans les balcons, en bas sur le parquet du théâtre, laissant un passage pour la sortie de Leurs Majestés, enivrées de ce luxe, de cette magnificence, toutes ces jolies païennes se pressent, se dévisagent, affectant un maintien religieux, debout toutes, leurs traînes relevées, cherchant à bien voir.

Chaque gala comporte un pareil déploiement de luxe et de somp-

tuosité, mais grâce à Duroc, grand maréchal du Palais, jamais la table impériale, tout incomparable qu'elle fût dans le détail, n'absorba de ces sommes immenses et difficilement contrôlées que les rois inscri-



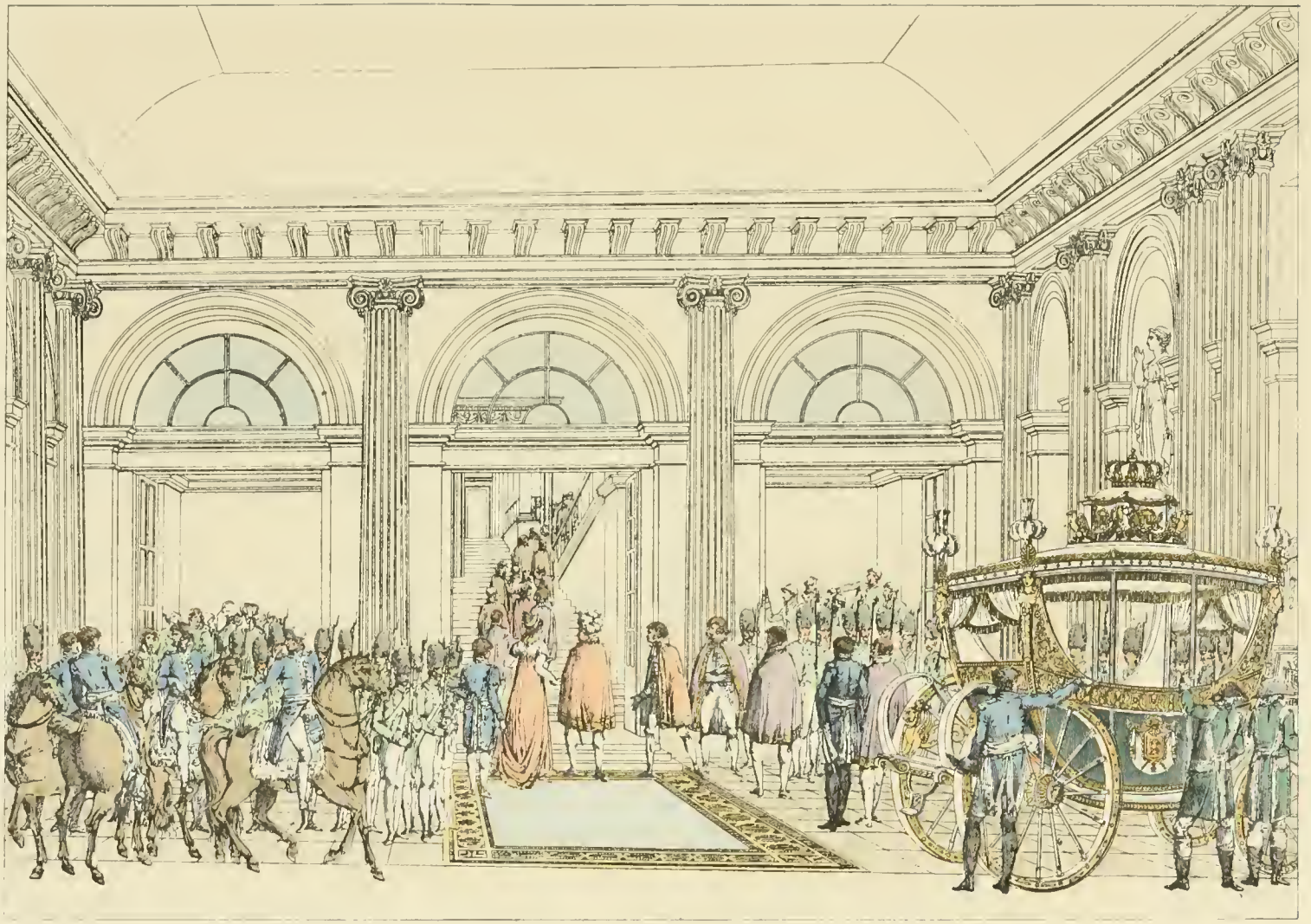
Le grand couvert dans la salle de spectacle des Tuileries. D'après Percier et Fontaine.

vaient au chapitre de leur maison[1]. Aux jours de réception soit aux Tuileries, soit à l'Élysée-Napoléon, les soupers étaient servis avec une prodigalité inconnue ; Laguipière, Riquette ou Carême surveillaient les cuisines, ordonnaient les vingt-cinq ou trente tables dressées en des salons différents et qui se trouvaient ensemble couvertes et servies,

[1] La cuisine impériale coûtait 360,000 francs; l'office 150,000; la cave 120,000; l'entretien de l'argenterie 20,000; de la porcelaine 20,000; des cristaux 10,000.

sans confusion, chacune d'elles ayant ses maîtres d'hôtel demandant les plats à l'office et les livrant aux valets de chambre. Seules les dames s'asseyaient à ces soupers ; les cavaliers se rendaient à des buffets tenus royalement, où sur la disposition en amphithéâtre des nappes brodées au chiffre impérial s'élevaient des palmiers, des trophées de nourritures choisies, des casques romains en pâtisserie, des gelées de fruits combinées en figures diverses. Les socles d'en bas, mieux décorés encore, portaient les dindes en daube, les rôtis, les faisans dans leur robe éclatante. Devant ces buffets s'alignaient des guéridons chargés de vaisselle, d'argenterie et de cristaux où plus de 300 cavaliers trouvaient les ustensiles nécessaires, et les valets de pied renouvelaient incessamment les couverts, offraient les vins, passaient aux convives les viandes choisies par eux. Le bon ton voulait que les hommes mangeassent du bout des doigts, le chapeau sous le bras, debout et par groupes. Les plus galants se tenaient à la disposition des dames, feignaient de s'oublier pour elles, et se transformaient en écuyers tranchants, le sourire aux lèvres, heureux d'un regard ou d'un merci jeté à la dérobée.

Mais ce luxe officiel, imposé par des règlements sévères, ne se confine point dans la vie intérieure du Palais ; il s'étend aux moindres actes, aux levers des souverains, à leurs déplacements, à leurs promenades, à leurs chasses. L'Impératrice, à peine éveillée, subit la contrainte des honneurs rendus à Sa Majesté. Peut-être ne grelotte-t-elle pas en attendant le bon vouloir de ses dames d'atours qui se disputent, comme jadis celles de Marie-Antoinette, le privilège de lui passer la chemise, mais croyez fermement que l'Empereur souhaiterait qu'elle grelottât pour le prestige. Mme Campan a ressuscité auprès d'elle les errements de la cour royale ; si elle s'y soustrait souvent, c'est que Napoléon est en campagne ou occupé ailleurs. En son absence et durant les matinées de Saint-Cloud, elle cherchait à s'affranchir un peu de l'étiquette, elle se levait à 8 heures, lisait des journaux et recevait ses fournisseurs, à 11 heures elle descendait au salon et y rencontrait les dames de service et ceux qui devaient déjeuner à sa table. Peut-être rêvait-elle en ces heures à la feue reine, la reine martyre, costumée en bergère et cou-



L'Empereur rentrant aux Tuileries après la cérémonie du mariage. D'après Percier et Fontaine.

rant en robe de lin sur les pelouses de Trianon? Il lui restait au cœur un peu des lectures de Jean-Jacques, et malgré que son mari en pût avoir, elle aimait par instant à revenir à la nature, tout en prenant très au sérieux son rôle au dehors, sa majesté, et en prohibant sévèrement les économies.

Sur le fait de modes, elle ne cédait le pas à personne. Leroy, le grand couturier, nombre d'autres fournisseurs mettaient chaque jour à ses pieds leurs plus jolies trouvailles, composaient à son intention de rares parures dont elle se savait à merveille accommoder. Lorsqu'elle avait accompagné Bonaparte en Italie, elle avait été cause d'une révolution complète dans les ajustements féminins de là-bas. Elle avait amené le succès de ces cachemires soyeux, aux couleurs claires, que ses contemporaines apprirent d'elle à porter coquettement et nonchalamment, en les abandonnant en arrière. C'était parfois un amusant spectacle que Napoléon, par hasard venu chez sa femme aux heures de la toilette, palpant les étoffes, critiquant les nuances, prohibant ou conseillant une parure pour la journée. Il tenait à son insu du roi François Ier l'amour de l'harmonie en toutes choses, et, de même que son prédécesseur, il recherchait dans l'habillement des femmes une corrélation de teintes avec les décorations intérieures de ses palais. Ce sont là bien minimes causes d'intérêt chez un homme fatigué de tant d'autres histoires ; mais pour lui rien n'était négligeable dans une cour, dans la première cour de l'Europe. Il fallait qu'elle s'imposât au monde, tout aussi bien par la coquetterie savante et calculée des luxes, que par l'impeccable tenue de ses armées. De là quelques-unes de ces dotations princières dont il gratifiait ses pairs, les larges revenus dont il comblait les maris des plus fêtées parmi les duchesses. Toujours à la façon du roi François qu'il ignorait probablement, il aimait à partager au dehors les cadeaux princiers dont le chargeaient ses alliés. Un jour Asher-Khan, ambassadeur de Perse, fit hommage à Joséphine d'une quantité de châles précieux ; l'Empereur n'en réserva que ceux dont les colorations lui semblaient les meilleures, il distribua les autres. Il répartit de même quantité de plumes, de colifichets, de mousselines brodées d'or et de

perles également envoyées d'Orient, et qu'il avait disposés sur une table de Saint-Cloud, d'où il les prenait pour les jeter à la ronde. Mlle Avrillon, qui lui servait de secrétaire pour inscrire les noms des donataires, conte très gentiment l'histoire : elle ne lui a d'ailleurs point pardonné son oubli, car elle seule n'eut rien.

Au fond, chacun de ses actes, même des plus futiles en apparence, tendait à la grandeur de sa dynastie, sinon de la France. Il lui déplaisait que Joséphine portât les présents fabriqués au dehors, et il les préférait disperser très vite. Il ne tolérait chez les femmes que des cachemires de manufactures françaises, et très souvent, au milieu d'un bal, alors que toutes les têtes s'inclinaient, que les minois se couvraient de pourpre à son approche, il prenait le châle d'une des femmes, le soupesait en connaisseur, et esquissait un sourire ou faisait une moue, suivant l'occurrence. Il savait les tentations de ses maréchaux guerroyant au loin, et qui avaient toutes facilités de prendre les produits étrangers pour leurs femmes. Il réagissait alors de tous moyens, soit par l'intimidation, soit en prêchant d'exemple. A chaque premier de l'an, un usage s'était établi que l'Empereur offrît des cadeaux aux personnes de sa maison. Il en faisait profiter Sèvres dont les débouchés s'étaient restreints d'année en année, et c'était parmi les meilleures choses qu'il choisissait, et que par devers lui il établissait une liste avec en regard l'objet destiné. Un compte[1] nous est resté de ces dons de nouvel an, inédit jusqu'à aujourd'hui, et qui montre, même aux plus tristes moments de son règne, en janvier 1814, quelle place d'honneur le faste tenait encore. Au hasard des mentions, Mme de Bassano, la belle Mme de Bassano, recevait un déjeuner de 10 pièces de 1.355 francs, la reine d'Espagne un pareil service de 5 pièces avec portraits de guerriers et de législateurs, estimé 4.875 francs ; la princesse Aldobrandini, un déjeuner aussi de 5 pièces orné de portraits de peintres français, coté 2.720 francs ; et successivement, pour de pareils cadeaux, il inscrivait les noms de la grande duchesse de Toscane, de Mme de Montes-

[1] Ce compte est à la Bibliothèque nationale ms. fr. nouvelles acquisitions. n° 6585. fol. 223.

quiou, de Pauline Borghèse, de la comtesse Bertrand, de la reine Hortense (celle-ci spécialement gratifiée de 5 pièces sur fond bleu avec sujets anacréontiques de Parent [1]), de l'impératrice Marie-Louise. A la

L'Impératrice Joséphine. Gravure de Monsaldi d'après la miniature d'Isabey.

duchesse de Bellune il destinait des vases dits fuseaux ; à la reine de Westphalie de même, deux vases fond beau bleu avec portraits de l'Empereur et de l'Impératrice d'après Gérard et Constantin, payés 4,000 francs ; à Mme de Montebello également deux vases, dits Médicis,

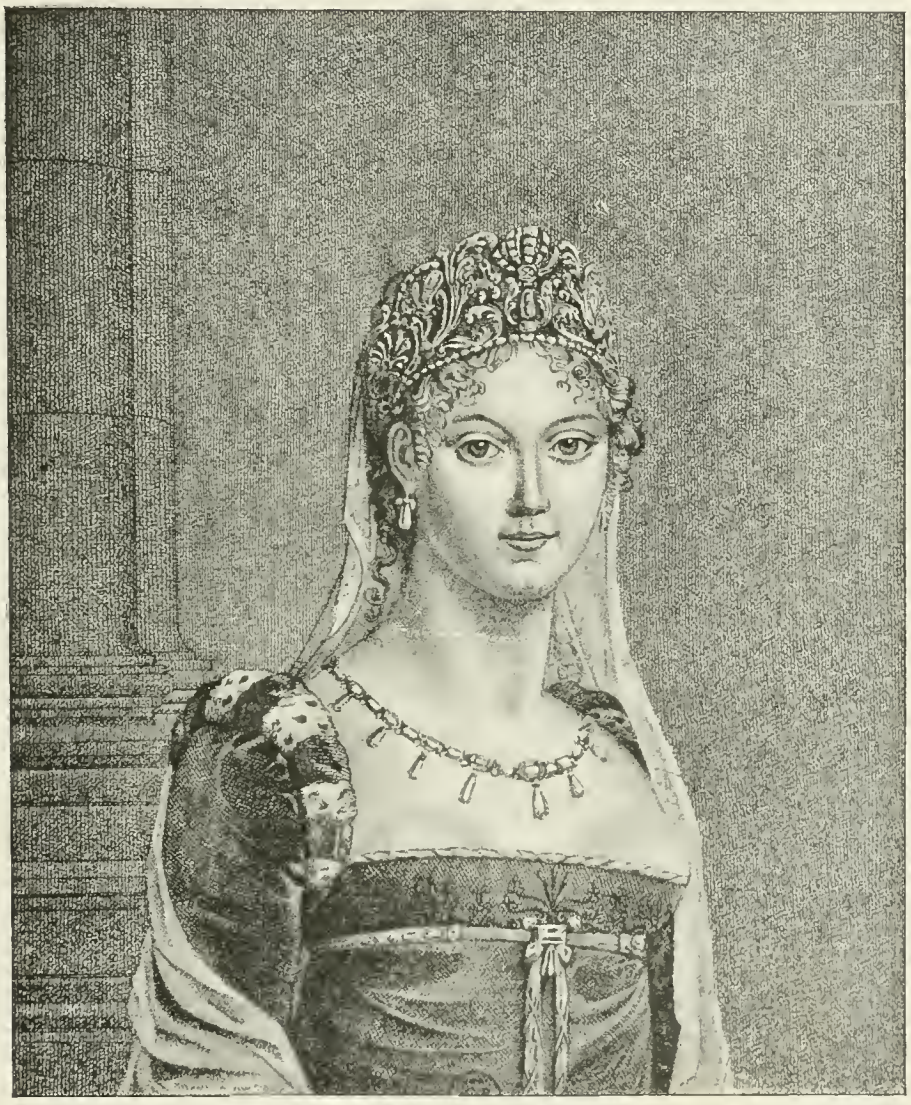
[1] Et Constant qui prétend que l'Empereur ne donna jamais rien, à sa connaissance, ni à Hortense, ni à Eugène. Ce don était estimé 5,675 francs. C'est le plus cher après celui de l'Impératrice.

sans parler de la duchesse d'Alberg, de la princesse de la Moskowa, de l'Impératrice encore, et de plusieurs autres dont l'énumération paraîtrait fastidieuse à cette place.

Le second mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise marqua d'ailleurs le signal d'une nouvelle reprise dans le luxe et le ton de la maison impériale. Les femmes de l'aristocratie qui n'attendaient guère que ce prétexte pour quitter leur bouderie s'étaient en plus grand nombre ralliées. A peu près seule, Mme de Polignac, ancienne dame d'honneur de Marie-Antoinette, déclina l'offre de rentrer aux Tuileries. Elle avait tout perdu, assurait-elle, même le souvenir, même l'envie de reparaître en scène. Alors il y eut cette curiosité : un maître de ballets, Rousseau, fut appelé à l'aide pour que rien ne clochât dans le cérémonial, et que les dames apprissent de lui le secret de la marche, de la danse et de la révérence d'autrefois. Il fallait à l'instant que rien ne trahît le parvenu, et que la fille des Césars, comme on aimait à dire, ne s'aperçût pas de la discontinuité ni de la solution brutale entre sa famille et celle de son mari.

On sait quelles infinies précautions Napoléon dut prendre à l'encontre de cet état d'esprit si présumable chez une princesse de dix-huit ans. Tout aguerri qu'il fût et maître de lui, il en ressentait des craintes puériles, traduites par un empressement bien extraordinaire et bien inattendu. La corbeille qu'il avait expédiée à la frontière passait pour une merveille de goût et de splendeur. On l'avait, sur ses ordres, disposée à la hâte dans une petite chambre de ville à un relais de poste, entre l'Autriche et la Bavière. Les vêtements étaient du célèbre Leroy, le linge brodé venait de Paris, et avait été confectionné sur les modèles envoyés de Vienne. Une médiocre estampe coloriée nous a conservé le *sultan*, la corbeille elle-même, en forme de vase antique, faite de carton et de soie, et décorée de cygnes en relief aux anses. Tout de suite la princesse avait dû recevoir le présent, et, à peine remise de sa course, revêtir une robe très lourde en brocard d'or broché de fleurs, et se suspendre au cou le portrait de l'Empereur garni de seize énormes solitaires

La féerie commençait au milieu de laquelle la très insignifiante personne devait vivre un peu plus de trois ans ; apothéose aux côtés



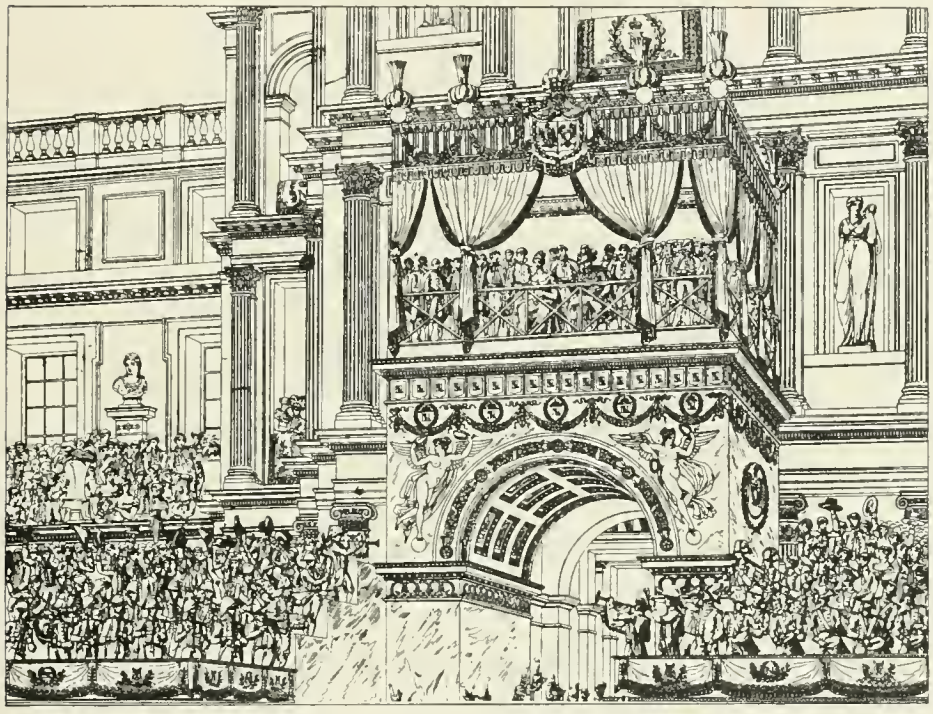
L'Impératrice Marie-Louise en parure de cour portant le diadème exécuté en 1810.
D'après Prot.

d'un héros de cette Révolution qui avait fait mourir sa tante, dans un palais terrible d'où les souveraines ne sortaient pas toujours pour les fêtes, au milieu d'un peuple qu'elle avait appris à redouter de mille manières. Et, le pied à peine jeté dans la capitale, Marie-Louise s'était

endormie aux bruits des vivats saluant son arrivée, dans le contentement secret de n'avoir osé prévoir tant de puissance et de majesté. Elle fut tout aussitôt enveloppée de ce luxe français, emportée par lui, conduite de merveilles en merveilles jusqu'à s'en étourdir. Ces femmes qui la servaient n'étaient plus celles qu'on lui avait dites, elles l'eussent plutôt gênée de leur imposante allure et de leur politesse raffinée. Révérence de personnes gardée, elle semble un peu Elisabeth d'Autriche tombée à la cour des Valois, et qui se méprenait sur tant de choses.

Sa chambre à coucher, que Fontaine nous a conservée dans une gravure au trait, tendue de soieries, décorée de tapis et de dorures, renfermait les meubles nouveaux achetés par l'Empereur, un lit richissime surmonté d'un ciel à cimier de plumes rares, un *somno* ingénieusement incrusté et ciselé, des lampadaires immenses, des tapis soyeux. Dans le cabinet, on avait disposé les magnifiques pièces d'une toilette due à la collaboration de Prudhon, de Roguet, de Thomire et d'Odiot, dont nous avons ci-devant parlé. Tout en était d'argent massif et de lapis, depuis la grande et belle psyché, mobile sur un pivot, jusqu'à la toilette elle-même, le coffret à bijoux, le lavabo, le fauteuil, le tabouret et le candélabre. Prudhon s'était ingénié à faire revivre dans ses compositions allégoriques quelque peu des grâces du XVIIIe siècle ; sur la glace de la toilette, Flore recevait les hommages de génies voletant autour d'elle. En couronnement de la psyché, Mars et Minerve étaient réunis par l'Hymen. Et puis, aux alentours, des profusions de fleurs, de guirlandes ajustées au goût du jour, mais empruntées au luxe d'autrefois, à l'art déchu des vignettistes, avec en plus les idées bien personnelles du charmant peintre de Daphnis et Chloé. La ville de Paris, en offrant ce trésor à l'Impératrice, avait comme à cœur de lui faire oublier les précédentes aventures. Marie-Louise en eut une sincère joie, d'autant que chaque nouvelle surprise tendait à dissiper ses craintes, soit qu'on l'acclamât durant ses sorties, soit qu'on embrasât dans une véritable fête romaine, et pour elle seule, les palais, les églises, les monuments divers de sa capitale, et qu'on lui marquât la spéciale déférence due à la fille des Césars.

Elle avait assisté au grand couvert servi dans la vaisselle de vermeil offerte à l'occasion de son mariage, et l'étiquette s'y était montrée plus sévère. Les cours de descendance séculaire n'eussent pu rivaliser avec celle de l'Empereur, son époux. Elle comprenait mieux le prestige de cet homme, depuis l'éclatante démonstration de sa puissance et de sa



L'Empereur et Marie-Louise au balcon des Tuileries. D'après Percier et Fontaine.

popularité. Même, je l'ai dit, cette société dont on médisait sans doute à Vienne, qu'on se plaisait à proclamer banale et mal au point, lui fournissait matière à réflexions consolantes. Des dames de la plus haute aristocratie française étaient à ses ordres ; les autres de plus fraîche lignée ne se démêlaient pas, tant elles s'étaient facilement pliées aux règles polies.

L'histoire procède par à-coups, et sa marche singulière déroute celui qui cherche à en démêler les causes. De cette victoire de l'Empereur, une des dernières — l'alliance avec la princesse autrichienne — de ces idées prodigieuses de faste, de grandeur et de puissance, de tout

cet étalage magnifique et prodigue, que restera-t-il dans cinq ans ? On dit quelque bien dans la jurisprudence, quelques nobles de plus, des palais et des meubles rares, et, par bizarrerie, la tradition d'une maison impériale passée à des successeurs, qui, tout convaincus qu'ils soient de détenir les anciennes lois du ton et de l'étiquette, s'en accommoderont faute d'être restés à l'unisson des autres. Il y aura, de par le monde, une dame redevenue simple archiduchesse, qui oubliera en un lieu de Toscane l'empereur Napoléon pour un officier borgne ; un prince français élevé à l'allemande, et dont le berceau conservé servira à un autre. Rien ne sera plus, plus ne sera rien, pas même la toilette dessinée par Prudhon et ciselée par Thomire, que des vandales mettront au pilon, sous prétexte de philanthropie, parce que, dit un contemporain, « ces objets avaient le tort de rappeler au palais de Parme, et d'autres lieux, et d'autres temps, et d'autres personnes ».

CHAPITRE II

DU TON DE LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE II

DU TON DE LA SOCIÉTÉ

Le ton d'une société tient à d'imperceptibles et subtiles nuances, d'un intérêt éminemment fugitif et difficile à fixer, futilités et riens pesant rudement sur la vie, sur le langage, sur le costume, sur les arts et la littérature, sur l'amour même. M. de Ségur dit que le ton est un tyran dont il est malaisé de se défendre ; il est par malheur choyé, et ceux qui en souffrent le plus l'en paraissent aimer et rechercher davantage. Le ton commande qu'à de certaines heures les femmes aient le front haut, le nez rond, les cheveux couleur de chanvre, toutes les dames ont alors ces avantages. Il a régné despotiquement en France dès l'origine, un peu compagnon du luxe ; il a voulu les figures bourgeoises et poupines des françaises d'Anne de Bretagne, les toisons moutonnées de la Saint-Barthélemy, les déesses replètes du siècle de Louis XIV, les nez mutins de la Régence. Le ton n'est pas la mode, il est un phénomène plus aiguisé, infiniment plus discret dans son essence, mais qui s'impose de mille façons, qui délimite brutalement ses frontières, qui prime le génie même.

Sous l'Empire, il est de ton d'être brune, mais toutes les brunes ne sont pas de bon ton ; il faut joindre à ce don certaines distinctions de chair, de matité, de marche et de maintien. Les célèbres sont d'une

exquise souplesse, d'une flexibilité de roseau, d'une langueur tendre. Elles ont, pour être du « meilleur genre », la figure intéressante, voilée de morbidezza italienne, les yeux très grands et indécis. Une demi-santé est de bon ton ; un manque de tact serait alors de complimenter une dame sur sa belle mine. Aux bourgeoises les faces roses et les joues rondes.

Ce fut après Iéna que la Française du monde régla le ton ; pour le marquer, elle a la tenue gracile des plantes rapidement poussées, les humeurs de l'être incompris, si mal à propos descendu sur la terre. Un peu faussée par les lectures, la femme de la société, qui joint un soupçon de coquetterie au bon ton, doit paraître cacher un secret fatal, et mal dissimuler la trace de ses peines. On les voit assez nombreuses à la cour : Mme Regnault, Mme Récamier, toutes jolies, toutes adorables ; Mme de Bassano, Mme de Rovigo, Mme Duchâtel, Mme de la Valette, Mme de Castellane, seulement belles : Mme de Luçay, Mme Waleska, Pauline Borghèse, on disait « ensorcelantes », nous dirions romanesques, névrosées, capiteuses. Chacune de celles-là — et d'autres encore — sont en possession du secret ; elles ont « le bel air », je voudrais oser écrire le *chic*. Elles mettent une divinité en chaque chose ; elles ont une grâce spéciale étudiée et volontaire pour chacun de leurs mouvements. Elles ont inscrit dans leur code de l'élégance mille pratiques qui, venues d'elles, prennent force de loi ; elles s'assoient gentiment, se lèvent en roseau courbé, remettent leurs gants en arrière d'elles-mêmes par un tour mutin et galant. Elles savent à propos, et même hors de propos, faire saillir le buste ou prendre une pose résignée et contrite d'enfants gâtées. Dans les promenades, les bras ballent, ils sont de bonne volonté incertains et gauches ; assises sur le tertre d'un parc, la tête inclinée ou rêveuse, mesdames les grandes semblent des nymphes ; elles rappellent Anne Radcliffe lorsque, vêtues de sombre, déjà très romantiques d'allure et parlant la langue des trouvères, elles laissent aller au vent les plis de leurs jupes ou les boucles foncées de leurs cheveux.

Napoléon, qui n'aimait guère les femmes d'esprit, avait été servi un peu au delà de ses désirs. Le ton des conversations ne dépassait guère,

dans la moyenne, le jargon de médiocre intérêt dont les personnes de la société savent jouer comme d'un instrument usuel et banal. Entre les femmes — la plupart des femmes — c'était encore l'insupportable et malicieux caquet dont Mme Campan détestait l'intrusion récente. Mettons

L'Éducation maternelle. D'après la gravure de Bovinet.

hors de jeu Mme de Rémusat peut-être, Mme Junot assurément, quelques émigrées entrées à la cour, les critiques ou les intrigues faisaient les frais. On disait de Joséphine qu'elle avait bien par jour un quart d'heure d'esprit; son entourage lui laissait encore de l'avance. En face de l'Empereur, cette réunion de beautés changeait tout à coup; on eût dit autant de petites filles au catéchisme attendant qu'on les interrogeât. Autrefois le privilège des dames était de pouvoir adresser la parole aux

princes, le ton n'y perdait rien en grâce, en politesse, en intérêt ; pour l'instant il était de mauvais goût, en dehors même de l'étiquette, de prendre la parole sans y être invitée. Bien rarement quelque spirituelle fusée s'éclatait de ce groupe de jolies poupées, et encore venait-elle de personnes de l'autre époque, comme lorsque Mme de Chevreuse, raillée un peu lourdement par l'Empereur sur la nuance de ses cheveux, lui décocha cette pointe : « Je suis rousse, Sire, cela est vrai, mais vous êtes le premier homme qui me l'ait bien voulu dire. »

Transporté hors de la cour, le ton des femmes n'est plus le même ; il va dans le sens du plus au moins, c'est-à-dire qu'il sert de modèle et qu'on le démarque. Mesdames de la Chaussée-d'Antin proscrites du cénacle cherchent à découvrir le terme vrai dans la conversation, ou les relations fugitives avec les grandes. Mais chez celles-ci, le ton sérieux se traduit, comme d'ordinaire dans les sociétés raffinées et dignes de durée, par une spéciale simplicité, un équilibre très défini en toutes choses. Pas plus sous l'Empire qu'à cette heure la femme du monde ne vise à l'excentricité et à la folie. Dans le nombre des « futilités » qui lui sont soumises, elle choisit la pièce rare, chère, mais de belle simplicité. Elle a des voitures riches, sans clinquant, des laquais de bon style, mais elle abandonne aux Madame Privas le nègre Othello et le jockey parlant anglais.

Le triomphe de la grande dame, c'est de ne se jamais confondre avec les banquières, ou ce que l'on nommait alors les petites-maîtresses, par antiphrase. Elle a le verbe avenant, la facile courtoisie ; ses ordres à ses gens se donnent doucement. Pareille éducation signale le cavalier de bon ton. Il abandonne aux muscadins la prononciation niaise conservée du Directoire, les mots sans *r* encore à la mode chez les jeunes « aimables » faisant la fête. Il évite ces superlatifs agaçants dont la langue moderne se pare comme d'une esthétique obligée. Voiture close, portières baissées, en l'absence d'armoiries ou de livrées criardes, les gens de la société se devinent par la distinction des détails, la bonne tenue de l'équipage, tant des harnais, des chevaux, que du cocher mis avec une recherche tranquille, que des laquais du marchepied très solennels dans leur pose respectueuse.

Le monde riche, celui des grands industriels ou des banquiers, de tous les parvenus de la Révolution grands ou petits, n'a point le ton. Son

Une grande dame chez elle. D'après le tableau de Mlle Gérard (1813).

train bariolé, ses valets empanachés, ses calèches dorées, même pour les sorties matinales ou les promenades au bois, accusent un manque de tenue inimaginable. Le laisser-aller du Directoire persiste chez ses gens, faute par eux de se savoir restreindre dans leur luxe. Les femmes inoc-

cupées, pressées de jouir de leur fortune, fières d'en montrer aux autres l'étalage fou, courent les bals, rentrent au jour levé, dorment jusqu'au soir et ne songent que des coquetteries inédites, des prodigalités, seulement empressées de primer leurs rivales et d'éclipser les princesses. Nulle part ailleurs de plus singuliers romans ne se nouent que dans cette bourgeoisie, tout imprégnée de la supériorité de l'or, de la prééminence morale du riche sur le pauvre. On y voit quelques femmes d'âge certain, presque grand'mères, intéressées par les extravagances de jeunes beaux exquisement dépravés, fauteurs d'orgies dans les cabarets à la mode, mignons inattendus parmi les autres, les soldats, les utiles, colonels ou généraux de l'armée impériale.

C'est de ce dernier monde, factice, peu intéressant, mal éduqué et curieusement malsain que les romanciers bâtissent leurs nouvelles falotes, menteuses de tous points ; rarement ceux-ci s'attaquent-ils à la société vraie. Déduit de leurs récits, le monde de l'Empire n'est point à son terme sincère. Que fait Mme de Rémusat à l'heure précise où la femme du traitant rentre lassée à son hôtel ? Elle se lève et prie Dieu. — Eh oui ! le ton est de prier Dieu. — elle prie Dieu, prend un bain et lit. Lecture sévère, vous jugez, et digne de la petite fille morale de Mme de Sévigné : Bourdaloue ou Lucien, un prône ou les *Dialogues des morts*. A dix heures c'est le déjeuner en tête à tête avec sa mère et son fils ; puis à midi, la leçon de l'enfant commence qui se termine à trois heures. La jeune femme écrit alors sa correspondance, se remet au latin, dîne, et quelquefois se rend à la Comédie où sa présence est réclamée, car en l'absence de son mari, elle est un peu la surintendante des théâtres. Je nomme ici l'une des plus fêtées, mais c'est chez les autres grandes dames une toute semblable simplicité, parce que chez elles rien ne vient du caprice et qu'elles ont charge de maison et de cour. Peut-être d'ailleurs tiennent-elles de leur office un moindre besoin d'étonner, et se savent-elles suffisamment assurées du succès, sans le rechercher avec l'insistance que les bourgeoises riches mettent à le poursuivre par tous moyens bons ou mauvais.

Volontiers la plupart des grandes dames s'en sont retournées à la

Heliog. Dujardin

Pauline Bonaparte, princesse Borghese en negligé,
d après le tableau de Robert Le Fèvre

religion, parce que cela est de ton depuis le Concordat, depuis la venue du pape, ensuite de tant de déclarations péremptoires de l'Empereur. D'ailleurs — et il le faut avouer — si mal préparée qu'on ait été dans les temps de jeunesse, la religion a des consolations touchantes au milieu de puérilités. La coquetterie et le genre font risquer le premier pas. On veut n'être point distinguée de l'aristocratie du faubourg, on a de la piété, comme il est séant d'en avoir, sans pruderie ni prosélytisme, par raison seulement, pour être avec tout le monde. « Le monde », en pareille matière, se limite à très peu de personnes, celles qui comptent dans la société, le reste importe peu. Lorsque Mme de Rémusat écrit à son mari de revenir vite, sans quoi il la trouvera confessée et munie de tous les sacrements, elle n'a guère idée de l'effrayer, elle lui veut simplement montrer quels progrès les femmes ont fait dans le *cant*, dans la coquetterie à la mode. Ce sont les gens du commun qui croquent du prêtre pour le quart d'heure.

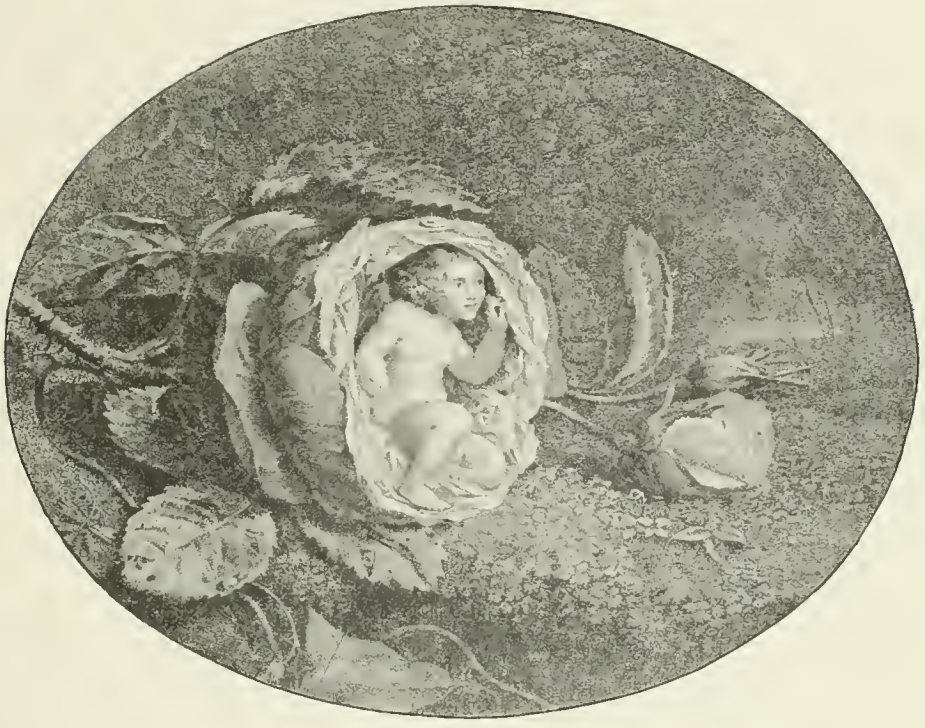
Quelqu'un a écrit au sujet des croisades du vieux temps héroïque, qu'elles avaient été la plus belle époque des entreprises d'amour, parce que les chevaliers, guerroyant au loin, abandonnaient en leurs châteaux des femmes jeunes, médiocrement joyeuses de ce délaissement et qui s'en vengeaient en la compagnie des trouvères et des pages. On démêle parfois de pareilles histoires sous les réticences habiles des chroniqueurs de l'Empire, sans les pouvoir malheureusement contrôler, faute de preuves, faute de lettres, et peut-être aussi faute de troubadours pour les chanter. Il est indiscutable à qui sait lire entre les sous-entendus que nombre de romans s'ébauchèrent à la cour même, dont l'oisiveté de certains s'amusaient. Le ton vivait de traditions et de souvenirs, mis en commun dans les conversations et qui montraient les belles en paniers du précédent siècle, libérales d'amourettes pour répéter le mot pimpant d'alors, vivant à leur guise à l'ombre des théories de Jean-Jacques. Chateaubriand était venu bouleverser les esprits de son *René* où la passion revêtait une forme si neuve et si inattendue, je pourrais dire si *high-life*. Chez les désœuvrées, les délaissées — et il y en avait nombre, — cette lecture apportait un trouble rendu plus dangereux par

la séparation brutale des guerres. Aux yeux de celles-ci l'amour ainsi chanté et idéalisé participait de ces modulations complexes et enivrantes des airs d'opéra qui font les femmes si faibles et si abandonnées en face de l'aventure.

Un peu jalousement, il faut croire, mais hantée par les raffinements de *René*, la chronique s'était donné carrière, même sur la sœur de l'Empereur, la plus jolie, la plus fantasque, nous dirons la plus névrosée de toute la famille. C'est à Versailles que revit aujourd'hui dans une délicieuse peinture de Robert Le Fèvre la ravissante et troublante Pauline Borghèse, toute en visage, si adorablement perverse dans chacune de ses beautés, sa taille, sa main ; en droite ligne venue de l'autre siècle, descendante Mme de Polignac, des princesses, et que son mari ne sut guère mieux fixer que ne fit M. de Monnier de la sémillante Sophie. En plus de ce que les pamphlétaires consentirent seuls à écrire, elle eut, disent les moins perfides, nombre de fugitives liaisons, parmi lesquelles la plus osée, celle de Canouville, installé ouvertement chez elle, Canouville que le dentiste Bousquet prit un jour si ingénuement pour le prince Borghèse, le « mari vrai » et qu'il vanta partout comme un modèle de tendresse. Mesdames de la cour en rirent aux larmes, ce fut même par cette gaîté que le pauvre Bousquet devina sa méprise, dont il fut bien sot. Mais en ces particularités le monde change peu. Où il y a cour, il y a intrigue, dit Machiavel ; l'essentiel pour les princes est de rester princes. Aux caquets des soirées, sous le couvert des potins intimes, on se révélait les derniers scandales, cachés le plus ordinairement à cause du maître souverain qui ne tolérait guère que ses propres aventures. Caulaincourt, pris au piège d'une femme d'âge mûr, dont il s'était gaussé une année durant, et qui oublia près d'elle Mme de Canisy ; Berthier, rivé à Mme Visconti, la plantureuse dame peinte par Gérard dans le parc de Grosbois, et qui feignait si bien des scrupules religieux pour qu'elle ne divorçât point ; forcé par l'Empereur d'épouser une princesse de Bavière, pour faire une fin, Berthier avait mis les deux rivales en présence, en avait fait deux inséparables compagnes, et n'avait guère changé à sa vie que le luxe, arrêté tout net au jour de

ses noces, parce qu'il voulait au moins tirer ce profit d'une union obligée.

Tant de mariages arrangés suivant les désirs du souverain, résolus tout à coup sur un caprice ou une raison d'État, ne valurent



Allégorie sur les enfants et les fleurs. Gravure de Barthélemy Roger.

guère. On vit la pauvre Mlle de Tascher, ayant au cœur une passion d'enfance, contrainte à l'alliance du prince d'Arenberg, un galant homme cependant, promener longtemps sa tristesse douloureuse et inconsolée dans l'hôtel magnifique meublé pour elle, nid d'amour que sa peine voilait de noir. L'Empereur ne savait pas mieux que les rois de France éviter ces mécomptes. Tout n'était pas de roses toujours au sein même de la famille impériale, sans parler d'Hortense ni de Pauline, Joséphine ne savait que trop démêler le vrai sous les phrases ambiguës, vaguement teintées de tendresses, que Napoléon lui mandait entre deux caprices. Pour le contraste — mais un contraste détesté en haut lieu —

Lucien, marié selon son cœur, apportait parmi ces gênes comme un parfum de bonheur tranquille. Insensible aux menaces, aux promesses, — par orgueil, on prétend — il refusait même un trône au prix de son divorce avec la veuve de Jouberthon : « Sire, vous m'offririez la France, que je n'en serais point tenté ! » Homme singulier, et qui vraiment, s'il eût dit vrai, tranchait trop crûment sur les autres, lui le retiré du monde, le dédaigneux de la puissance, amoureux de sa femme et qui, plus heureux que son frère, possédait des enfants pour lui sourire et lui faire fête !

Voyez l'étrangeté que je vais dire : En aucun temps, nulle part au monde la vie de famille ne prit d'expression plus gracieuse ni plus marquée. Mme de Rémusat, encore que bien pédante et fort entachée d'écriture prétentieuse, a de jolis éclairs d'affection dans ses lettres à son mari courant la poste sous la neige des Alpes : « Demain je serai cahotée toute la journée... quand est-ce que je ne voyagerai plus ! » Elle oppose à son amour les manifestations extérieures du couple Regnault de Saint-Jean-d'Angely qui cherche à tromper la galerie sur la qualité de sa tendresse. Si elle est allée entendre Raynouard à l'Académie, ce n'est pas qu'elle ait souci de Raynouard, on imagine, mais il est du Midi, il en a conservé le petit accent sautillant qui rappelle celui d'un autre... Elle dit avec Descartes : « Je t'aime, donc je vis. Je vis, donc je t'aime ! » Ce qui note l'exagération d'un sentiment vrai, en vue du ton, du bon genre, parce qu'il est très select et très choisi de se montrer érudite, religieuse et aimante.

Claire de Vergennes, mariée à M. de Rémusat, est encore une ci-devant, elle a gardé quelque tradition ; Aimée Leclerc, femme de Davout, n'est guère qu'une bourgeoise anoblie, « apothéosée », dont les élans de cœur s'écrivent plus naïvement, mais non sans charme. Entre elle et son mari une longue correspondance s'établit qui note par le menu chacune des phases de la carrière, de la fortune et de la grandeur. C'est au jour le jour la surprise de la marche en avant, depuis les origines modestes jusqu'à la quasi-royauté de Pologne, entremêlée de soucis d'argent, de chagrins affreux (la mort de plusieurs enfants), de

Une dame et ses enfants à la campagne. Gravure de Jazet.

déboires et de sautes inouïes en avant ou en arrière. Mme Davout s'éternise à Savigny-sur-Orge, dans un château semi-féodal où la coquetterie du couple engloutit le plus clair des économies. Lui, blâme sa femme de cette réclusion, il l'engage à voir l'Impératrice, et réclame son portrait « pour se mettre à l'abri des tentations ». Lorsqu'il a reçu cette gentille effigie, il se croit dément, il ne la quitte plus, il lui parle et l'embrasse sur les yeux, la seule chose vraiment ressemblante à son gré ! Et plus tard, quelle délicieuse et lamentable idylle que celle-ci : Davout, maréchal d'Empire, au faîte des honneurs, courant dans le parc de Savigny en compagnie de ses deux filles et de son fils. « Tiens, lui dit sa femme, en lui tendant une rose et trois boutons sur la même tige, voilà ta femme, tes deux filles et notre Napoléon ! » Ce Napoléon qu'à peine âgé de quelques mois on songe à donner aux armes, qui devra épeler ses lettres dans le manuel du soldat. Davout prend les fleurs et les passe à sa boutonnière ; il continue à folâtrer, à jouer, si bien qu'après un long temps d'attente, la cloche ayant sonné le souper, lui ne revenant pas, on s'inquiéta. Sa femme le trouva agité, nerveux, fouillant des yeux les herbes de la pelouse ; il avait perdu le troisième bouton de rose, celui du petit garçon, et jamais le symbole de *leur* Napoléon ne put être découvert. Ah ! les superstitions paternelles si obsédantes, si incroyablement accrochées à nos pensées, trop souvent justifiées par malheur ! Six semaines plus tard, l'enfant était allé rejoindre la fleur.

Le ton permet, on le voit, autre chose que la raideur stupide ou la philosophie autoritaire des courtisans de race. La bourgeoisie a semé dans le monde plusieurs de ses qualités tranquilles, le besoin de foyer que les grands d'auparavant tenaient pour une médiocrité et presque une petitesse, la passion d'intérêt, dédaigné jadis, en un mot tout ce qui se rencontre à l'aurore des sociétés en formation comme une nécessité pour les enrichis de bâtir, puis d'asseoir irrévocablement leurs maisons. En ce qui touche à l'éducation des enfants, les gens de l'Empire ont transposé le ton. Mme de Rémusat instruit son fils aux lettres, Mme Davout se condamne à une séparation presque continuelle d'avec la société pour l'amour de ses enfants. D'autres mères, dans leur prévoyance lointaine

de ce qui pourrait un jour succéder au présent état de choses, comptent, pour une fusion plus complète des éléments sociaux, sur les fêtes enfantines, où se confondent tous ces bambins insouciants de politique et d'étiquette, seulement amusés d'être ensemble, et capables d'esquisser de solides amitiés dans l'avenir. Ah! que les filles — et Mme Campan en conjure sa jeune amie la générale Davout — que les filles surtout n'apprennent point les manières et l'usage par un maître de danse, banal et grotesque. Les mères seules doivent veiller à l'éducation, à la politesse, au bon ton. Les femmes de l'ancienne cour jouaient aux personnes émancipées, prenaient une leçon *d'allure* chez Despréaux, et une fois dehors paraissaient des écuyères du cirque. A dire le vrai, le terme moyen de l'instruction des filles se doit tenir entre la bourgeoisie prude et l'anglomanie un peu décolletée, celle-ci laissant les filles trop libres, celle-là les soumettant à des scrupules excessifs, cause de tant de maladresses. La future femme du monde ne sera ni une folle, ni une sotte ; elle ne courra point les forêts seule en compagnie de cavaliers, pour la bravade, non plus qu'elle n'ira par naïveté se vanter de choses incongrues comme Mlle d'Andlau à la table d'un évêque.

De préférence, la jeune fille est dirigée du côté des beaux-arts, le piano, la harpe, la guitare ou le chant ; le dessin et la peinture priment, qui, revenus tout à coup en grande faveur, forment le complément indispensable de l'éducation. Mieux encore qu'un délassement, l'art est un sujet de conversation entre femmes, beaucoup moins poncif qu'on ne voudrait penser. Hortense Beauharnais en dépit de son entourage et des tendances générales, tient pour le sujet de genre, au rebours de Mme d'Abrantès enthousiaste des œuvres italiennes. N'est-ce point là constatation bien inattendue? Mme de Mortemart, toute ci-devant qu'elle est et présumée rétrograde en ses idées, s'amuse à piquer au jeu Mme Junot et donne le pas à David, à Prudhon et à Canova, sur Raphaël ou sur Phidias. Quant à Joséphine, elle donne la préférence à Granet, un nouveau venu, presque un révolutionnaire en peinture, et Montlivault, grâce à de savants virements de fonds, parvient à satisfaire la passion de la pauvre Impératrice divorcée.

JEUNE FILLE AU CLAVECIN ET SA MÈRE (Mme Morel de Vindé et sa fille).
D'après Gérard.

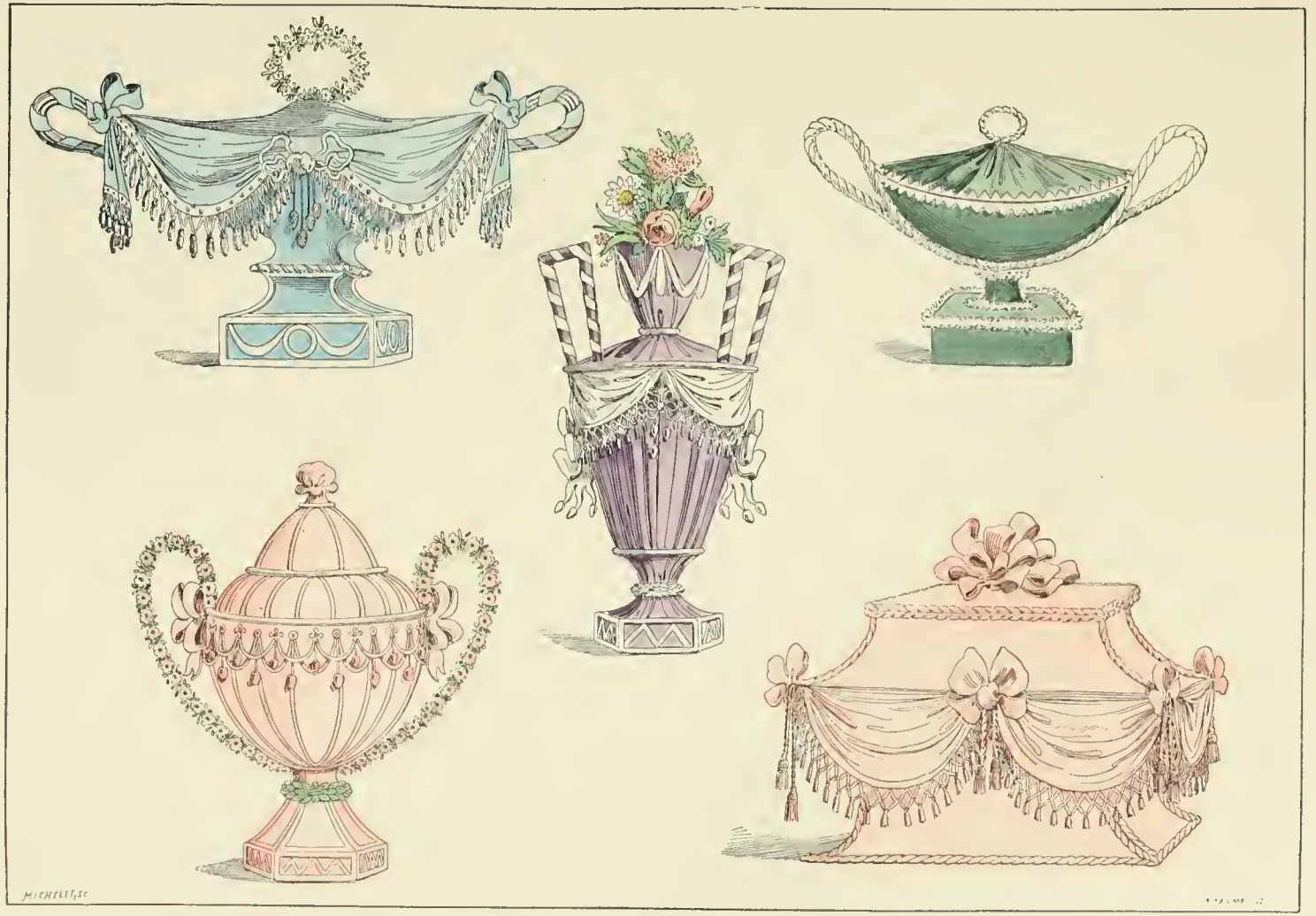
Dans son château de Saint-Leu, la reine Hortense s'était créé un atelier, et ses dames dessinaient, pour lui plaire, des fleurs, des oiseaux

et des portraits. Au premier de l'an, des albums longuement préparés dans le mystère sortaient de leur cachette, reliés aux armes de la princesse ; on les lui offrait en cérémonie. Mme Mollien, Mlle Cochelet, Mme de Boucheporne, sans se rien dire, avaient eu la même pensée en 1810. Mme Mollien remporta le prix, non pour la valeur de ses esquisses, mais pour la touchante volonté qui les avait conseillées. Longtemps malade, elle avait reçu à son lit de peine la bonne reine vêtue d'une robe de percale et coiffée d'un chapeau de paille d'Italie. C'était la scène représentée par elle dans l'album avec ces deux vers si attendris dans leur prosodie naïve :

Madame approche de mon lit
Et loin de moi la mort s'enfuit.

Quelquefois on voyait arriver au château Roustan, le célèbre mameluck de l'Empereur, mandé par la reine pour lui servir de modèle. Si l'on en croit Roustan lui-même, qui le consigne dans ses *Mémoires*, Hortense avait pour l'amadouer et obtenir de lui une pose correcte mille prévenances gentilles : « Roustan, ne dormez pas, je vais *te* chanter de « jolis couplets. » Les couplets de la romance dans le genre troubadour composée par elle et qui avait fait une rapide fortune. Hélas ! Roustan n'en sommeillait que mieux, le rustre ; même le don d'une tabatière enluminée par la princesse ne parvenait pas toujours à lui tenir les yeux ouverts.

Sauf pour de rares convaincues, l'art ne prenait guère qu'une valeur de coquetterie, l'expression d'un sport réservé à la société mondaine, et lorsque Davout achète en Allemagne, pour son château de Savigny la galerie d'un amateur de Mannheim, il sacrifie 30,000 francs au ton du jour. Tout se modelait de moitié sur l'exemple du souverain ou sur la tradition aristocratique du noble faubourg. La société vivait de ce dualisme, tant dans ses façons d'agir, dans ses relations, la tenue d'une maison, que dans les ordinaires et quotidiennes pratiques du luxe. Le genre exigeait qu'une femme bien élevée écrivît sur un papier vélin de Susse, gauffré aux marges, qu'elle formulât ses invitations sur des



Corbeille de mariage et sultans. D'après La Mésangère.

poulets oblongs, qu'elle eût aussi des cartes de visite sur papier satiné ; toute infraction à ces règles notait un mauvais goût ; vouloir mieux marquait l'infatuation des parvenus. Le ton imposait aux moins coquettes un nombre d'habits de cour et de ville, en avoir plus était de la prodigalité et de l'embarras. A peu de chose près, une élégante comptait à son

La reine Hortense. Gravure de Monsaldi d'après Isabey.

tailleur une centaine de louis par mois. Le trousseau d'une fiancée coûtait 5.000 francs et comportait une douzaine de robes, deux redingotes, deux peignoirs de Valenciennes, des casaques, un spencer et un corsage (Livre de Leroy. *Trousseau de Mlle Otto*). La corbeille aussi se réglait sur les usages, la moindre valait deux cents napoléons et se disposait dans un sultan de satin ou de soie à la forme de vase antique, acheté chez Leroy ou chez Teissier.

Au premier de l'an, les élégants se savent une lourde charge ; ils

doivent aux dames chez lesquelles ils fréquentent des brimborions de choix, vases de Dagoty, albâtres de Susse, corbeilles de parfums, sachets enluminés, service de Sèvres ou bronzes de Thomire. Une carte accompagne l'envoi qu'un jockey en livrée est chargé de remettre. Les parrainages ont tout ainsi leurs règles fixes pour la plupart empruntées à l'ancienne cour et qu'on a ressuscitées dans leur despotisme poli. Corbeille, gants, bijoux, éventails à la marraine ; veilleuse de vermeil, jatte de porcelaine à l'accouchée ; châle de mérinos à la nourrice ; hochet de chez Dubief à l'enfant ; et pour tout le monde des boîtes de bonbons de Berthelemot, riches, peintes, bouclées de faveurs bleues ou roses.

En résumé, lorsque Napoléon se donna la tâche de relever l'industrie française, de faire revivre le luxe, il n'en soupçonna point le résultat probable. Nous voici loin des hésitations du début et des craintes. Le ton de la société française, en s'élevant, draina très curieusement à son profit les forces vives ; il restaura non seulement les lois de la politesse et du bon goût, il servit encore à hausser le niveau des arts, à déterminer la formule au delà de laquelle tout est de méchant aloi, en deçà de laquelle tout est de pacotille. Nous nous sommes, par malheur, habitués dans les livres à regarder, comme la caractéristique de ces temps, une foule de récits ampliliés ou détournés de leur sens, une quantité de représentations caricaturales et malséantes. Alors l'Empire nous apparaît comme le règne insolent du soldat, où il était de loisir aux maréchaux d'être rustres, aux maréchales de parodier les cantinières. Pensez, disait une minaudière de la Restauration, pensez, je vous prie, que ces gens se mouchaient dans leurs doigts ! Et nous avons gardé de ces insinuations multiples et faussées un regret sincère d'artiste pour des erreurs de politesse qu'en allant plus au fond des choses nous reconnaissons controuvées. Ce fut en dix ans un siècle entier, un siècle assez marquant pour avoir forcé l'imitation et la copie, et, ce sont ces à peu près qui servent à le juger. A le bien voir et sans parti pris, il reste de l'Empire une grande œuvre artistique et sociale, même au regard de ceux que ni les batailles ni les conquêtes ne peuvent

retenir. La Restauration qui vint tout bonnement chausser ses sandales, faute de mieux, lui porta le plus rude coup. Ce devint une coquetterie

Petite fille et sa poupée. D'après Mécou.

que de médire de la cour impériale, tout en l'imitant, un ton d'en rire, de la critiquer, d'en railler les luxes, les femmes, les tendances. Nous n'avons pu nous débarrasser encore de cette impression ; mais par

fortune les causes de ces critiques portent presque toujours une date postérieure à la rentrée des Bourbons en France ; on prend simplement la copie pour l'original.

CHAPITRE III

LE CHEZ SOI

CHAPITRE III

LE CHEZ SOI

Le chez soi, c'est la maison, l'intérieur avec ses colifichets luxueux, son aisance, son confortable, sorte de chapelle où les gens du monde pontifient, qu'ils accommodent à leurs besoins et arrangent en reposoir. On les juge sur ce temple, on pénètre leurs pensées et leurs goûts du premier coup d'œil, comme on sait la ferveur d'un prêtre en visitant son église. L'élégance peut ne se deviner pas dans la toilette ; elle n'est franchement accusée que dans la demeure ; elle se marque par une ingénieuse habileté dans le choix des mobiliers ; dans leur décoration et leur groupement, par une recherche à la fois de richesse et de simplicité. Dès l'antichambre, sobrement tenue, point encombrée de choses disparates, tout au plus fleurie d'arbustes rares, le ton d'un chez soi se pressent. Le visiteur y apprend d'avance que rien dans les salons ne contrariera l'ordonnance jolie du début. C'est à la façon dont l'abordent les valets, dont ils prennent son carrick et l'introduisent, une certitude rassurante d'être reçu en bon lieu, chez des personnes du meilleur rang, dédaigneuses des exagérations banales et fades chères aux parvenus.

De toute la société de l'Empire surprise du jour au lendemain par les ordres du maître, obligée à la résidence, forcée de se choisir un

hôtel très vite, les uns courent aux maisons abandonnées d'avant la Révolution, aux coquettes et pimpantes résidences de la Chaussée d'Antin, encore fraîches dans leurs décors passés de mode, entourées de jardins, construites suivant les dernières idées du précédent règne. Les autres, modestement, se contentent d'appartements rapprochés des Tuileries, en des fonds de cour, où parfois se conservent des pavillons séparés, restes de princières installations. En moins de quinze ans, Paris s'est transformé sur ce point ; les boutiques envahissantes ont imposé leur démocratie aux façades, des appentis se sont soudés aux palais, de malencontreuses échoppes comblent les vides, et sur les boulevards, primitivement bordés d'arbres, une ligne ininterrompue de magasins forme comme une chaîne disgracieuse et irrégulière, où la petite bourgeoisie s'est implantée à tout jamais.

L'impression de ces contrastes nous est fournie par une grande dame étrangère, la princesse Hélène de Ligne, devenue comtesse Potocka, rentrée chez nous après vingt années d'absence, et qui au débotté, sans vouloir rien attendre, s'est amusée en 1808 à courir à pied toute la ville. Elle l'écrit naïvement, peut-être en se regardant elle-même dans sa psyché : les cheveux blonds du vieux temps ont éperdument blanchi ; les palais portent à présent des pancartes navrantes : « Maison ci-devant Conti » ; « Maison ci-devant Bourbon ». Les saints ont cédé le pas aux patriotes dans la nomenclature des rues. Même les voitures de place sont des carrosses confisqués aux nobles, voitures de gala ou de fête, effondrées sur leurs ressorts fatignés, leurs coussins blancs salis de promiscuités vilaines. Aux devantures des antiquaires tous les livres précieux d'autrefois paraissent, encore reliés aux armes de leurs propriétaires, ou les portraits de famille, maintenant anonymes, et dont les modèles originaux avaient perdu la tête sur l'échafaud. Et dans l'intérieur des maisons, combien de bouleversements pires ! Hélène Potocka omet de les dire, faute de les connaître tous ; et c'est dans une de ces demeures abandonnées, passées en des mains profanes, qu'elle et son mari s'installent en pleine rue Caumartin, à la hauteur de l'Eden-Théâtre de nos jours.

Garniture de cheminee appartenant a M Paul Marmottan

Ce quartier, à son tour dévasté, uniformisé, envahi depuis par les marchands, encombré pour l'instant de maisons de rapport, de quel prestige ne jouit-il pas sous l'Empire ! Il est pour les riches d'alors une façon de Parc-Monceau, tout entier bâti d'hôtels surélevés, de constructions coquettes pour lesquelles Ledoux, Bellanger et autres architectes ont timidement inauguré le règne du Pompéien. En quelque endroit la citoyenne Dervieux a édifié sous de grands arbres un bijou de maison que Talma et, après lui, Bonaparte habiteront, loge à comédiens, diront un jour les langues perverses. Plus loin, Thélusson a construit une sorte de temple grec, en arrière d'une arcade immense, d'où Murat partira pour occuper un royaume. Acteurs, traitants, anciens agioteurs du Perron se mêlent en cette place aux législateurs, aux généraux de la République nouvellement devenus célèbres. Par les portes ouvertes à deux battants, de brillantes calèches s'élancent, voitures de princesses ou de demi-mondaines, dissemblables seulement par la qualité de leur luxe et de leur équipage. Seul un avocat philosophe, Pierre Jouhaud, sorte de Jérémie inattendu, pronostiquait la ruine de la Chaussée-d'Antin dans ses phrases à l'antique : « Ici, dira le voyageur — le voyageur « venu sur les décombres de Paris comme Chateaubriand sur ceux de « Sparte, — ici fut la Chaussée-d'Antin. Ce fut là que la beauté fit « adorer ses caprices, ce fut là que la puissance reçut ses adulations. « Ces masures furent des palais ! Ainsi lorsque entraîné par l'amour « des arts, le voyageur parcourt les champs déserts où jadis s'élevait « la cité de Minerve, il sent son cœur ému d'un respect religieux. »

La société d'alors se cherche de préférence un gîte en ce joli coin de lumière et d'arbres, pour le besoin qu'elle a d'air et de ciel, aussi pour son éloignement instinctif du faubourg Saint-Germain, encore et pour longtemps fermé aux voisinages. Dans sa raillerie un peu contrainte, le monde nouveau assurait ne mériter point encore les Invalides, et ce n'avait point été sans un peu d'ennui que les ministères avaient de ce côté de la Seine cherché leur aménagement. Il y avait Maret, enfermé très loin, en haut de la rue du Bac, dans l'hôtel Gallifet, en pleine Thébaïde aristocratique, où les réceptions de la duchesse de

Bassano mettaient des bruits insolites de voitures et des vacarmes de valetaille au milieu du silence profond et mystérieux des rues. D'autres quartiers étaient pareillement dédaignés pour des raisons d'ordre différent : le Marais, tout ci-devant qu'il fût resté et pourvu de maisons immenses, à cause de sa situation lointaine et du monde encore plus vieillot et plus concentré qui l'habitait. Là se tenaient blottis beaucoup d'émigrés revenus depuis peu, très vieux, très éprouvés, des familles où la guillotine avait fait rage, et qui derrière leurs portes closes vivaient « à l'épouvante » ; conspirateurs en perruque, dont le rêve combinait la chute du tyran corse entre un loto et une discussion sur la bulle *Unigenitus*.

Les amoureux de leurs aises, ceux qui tenaient à ne s'éloigner pas des Tuileries allaient donc à la Chaussée ; ils y allaient surtout pour y rencontrer des visages amis, plus au goût du jour, et aussi des intérieurs tout préparés qu'un architecte habile troussait à la mode en quelques journées. Car dans l'origine, il le faut dire, l'appareil des maisons anciennes, leur aménagement par les décorateurs de Louis XVI, juraient aux yeux des élégants modernes, comme le ferait pour nous une résidence accommodée au temps de Louis-Philippe. Les belles disaient que cela était *gothique*, terme de mépris passé dans le jargon courant, et qui par avance condamnait toute velléité de se loger dans ses vieilleries, loin du luxe et des plaisirs, et, comme on disait, « à l'autre bout de l'Europe ». Le Marais et le faubourg Saint-Germain étaient peut-être encore en Europe, mais en France, non pas.

Chacun des régimes que nous avons subis a exalté un coin de Paris au détriment des autres ; une loi de ces fantaisies, c'est que l'endroit choisi et sélect est toujours le plus enveloppé d'arbres, de verdures ou de fleurs, le plus facilement découpé en jardins ou en parcs. Sous l'Empire, l'architecture s'était avec les autres arts attelée à la traduction littérale et un peu niaise de l'antiquité, on n'en saurait donner de raison meilleure que celle de ne point heurter le souverain pontife de l'art officiel. Tout ce que Percier et Fontaine écrivent sur le mauvais goût de leurs prédécesseurs n'explique rien. Les Renaissances, d'où qu'elles procèdent, sont

falotes et misérables et ne constatent que l'impuissance des imitateurs. Le vrai, c'est que ni Pompéi, ni Herculanum ne convenaient à nos besoins, et que les villas de là-bas transplantées à Paris paraissaient de minuscules et mal plaisantes besognes. A faute de pins en parasol, on se contenta d'érables ou de sycomores, comme, au lieu de gynécées à ciel ouvert, on dut capitonner les intérieurs et les garder contre la neige et les froids; on se condamna à ces misères, à bien d'autres mécomptes

Coupe d'une maison bourgeoise. D'après Krafft.

encore, parce que, dans le principe, cela fut le genre, la note aimable, et qu'il était seyant de posséder chez soi un atrium, un tepidarium, un triclinium à la façon des héros de Pline.

Percier et Fontaine eurent le pas, mais il n'est point niable que leur science les servit ultérieurement de plus heureuses rencontres. Ils entrevirent l'antiquité, faute d'en démêler les principes, à travers les ornements fouillés et précieux de la Renaissance florentine, et ils amalgamèrent le tout sous le patronage des Romains et des Grecs. La plupart de leurs œuvres décoratives procèdent de ce mariage inattendu de notes très diverses et très peu concordantes. Ils y ajoutèrent du leur un art inspiré d'antiquailles à la manière théâtrale dont le maître David comprenait le costume, par l'adjonction de modernités aux motifs romains ou étrusques. Ne le fallait-il pas, quand l'imitation et la résurrection s'embarrassaient de mille choses inconnues des anciens, qui s'imposaient à la traduction contemporaine, comme autant de

périphrases utiles ? Certains critiques arrêtés par le détail s'avisèrent de leur reprocher l'aigle comme un non-sens ; ils répondirent victorieusement en citant l'aigle de Ganymède. Sans doute l'aigle de Jupiter, mais dans les fresques de Pompéi l'aigle n'avait point sur le corps un blason bleu, non plus qu'à l'entour de lui des N couronnés et des croix d'honneur. Convenons donc que la parodie prétendue inexorable des décorations antiques se trouvait faussée. Encore eut-elle une apparence dans les œuvres de Fontaine ou de Percier ; mais, un beau jour, tombée dans l'industrie et le métier, elle s'énerva, s'abîma en exagérations triviales, qui appelèrent la brutale réaction du romantisme, et, s'il le faut avouer, de pis encore.

En vérité, ce fut une bizarre et incompréhensible faute de goût que ces chez soi fatalement incomplets dans leurs restitutions, et qui toujours par un endroit manquaient de logique. C'était, à l'intérieur surtout, un pénible chaos de décors et d'objets jurant entre eux, niant la prétendue recherche d'exactitude, comme ces bustes de Napoléon III aux moustaches cirées, cette bibliothèque moderne, ces fauteuils d'Aubusson disposés de notre temps par le prince Jérôme dans sa maison pompéienne. En des villas étrusques bâties à grands frais, calquées morceau par morceau sur des modèles vrais, pourvues de mosaïques, de stues, de vasques, de bains, imaginées en vue de la fraîcheur seule des jours d'été, on plaçait des cheminées, des calorifères, des tentures chaudes, mille pièces assujeties, il est vrai, à la conception antique, mais d'un frappant contraste avec les tendances ambiantes. Bonnes pour les journées d'août, toutes ces marbreries glaciales, hygrométriques, mais en hiver il les fallait combattre en ennemies et sécher de force ! L'exaltation sur ce fait ne dura guère ; un tassement rapide se fit, un moyen terme s'établit chez les gens du bon ton, qui s'imposa aux architectes, et ramena le luxe français des tapis sous les pieds et des draperies aux murailles. Les meubles payèrent pour le reste ; on les voulut égyptiens, romains, grecs ou étrusques indiscutablement, depuis les escabeaux ou les tables, jusqu'aux lits, jusqu'aux pendules même dont ni Athènes ni Rome n'avaient eu idée, comme on pense.

Héliog. Dujardin

Eudes et Chassepot, Imp.

Le jour de l'an (Cabinet de travail de 1807)

d'après une estampe de Debucourt

Des comptes nous ont appris ce que coûtait aux bourses moyennement riches la fantaisie d'un hôtel à soi, bâti dans le quartier cher, et traité en bonbonnière latine. Quelques cents mètres de terre, juste pour la maison le parterre et les communs, un peu plus de dix mille écus. Les plans, les constructions, les décorations, quatre cent mille francs ronds, moyennant quoi, les clefs aux portes, les chambres attendant le tapissier, le nouveau maître possédait sur rue et jardin deux antichambres à colonnes, un salon de compagnie, un boudoir petit, une chambre de parade, une autre moindre, une arrière-pièce, un cabinet de toilette, une salle de bains et une pièce à armoires pour la garde-robe. Au-dessus ou au-dessous, suivant la disposition, des appartements pour les enfants et leurs gouvernantes. Au même étage que le salon, donnant sur l'antichambre de gauche, la salle à manger, l'office, le cabinet de travail, puis la chambre à coucher d'homme, et l'escalier de dégagement. Enfin dans les sous-sols, les cuisines. Les écuries, les remises, les logements des cochers, des palefreniers, de la femme de charge dans les communs.

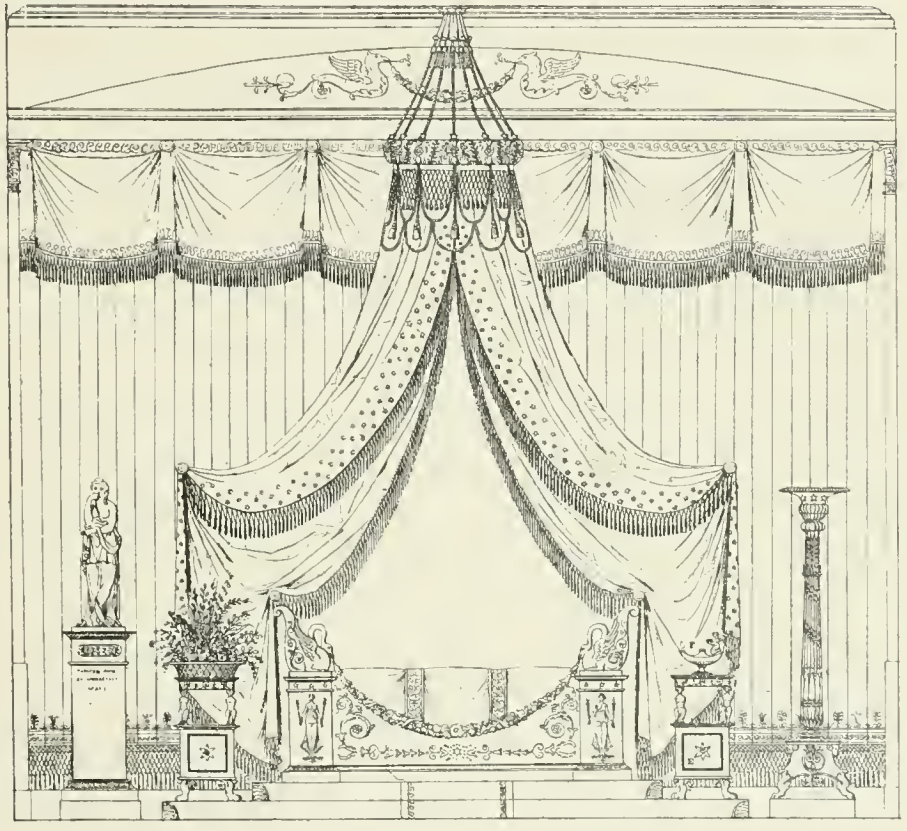
Les sages évitent ces caprices, et pour de moindres sommes se trouvent de plus somptueuses résidences, abandonnées à la Terreur, vendues révolutionnairement, plus grandioses d'extérieur, autrement disposées. Mme de Rémusat habite un rez-de-chaussée boulevard de la Madeleine où pour un loyer de 7 000 francs elle a su rencontrer mieux — vous pouvez croire — que la chambre et le fauteuil dont elle prétend savoir se contenter, « à l'exemple des vieux ». N'est-on point sot de jeter tant d'argent à ces superfluités? Mme de Rémusat le déplore, mais elle a un chez soi décoré par Falempin, et Mme de Rémusat en est très fière. Tant de personnages logent en de princières demeures où Falempin n'a point daigné mettre la main! C'est d'ailleurs à la période décroissante de l'Empire une émulation chez les femmes arrivées de paraître chez elles autre chose que des puissances nouvellement écloses, et ce ne sont alors ni les locaux très neufs, ni les meubles derniers inventés dont elles font le plus de coquetterie. Rien ne change dans les prétentions.

Nombre de maisons aux armoiries emplumées, à la noblesse toute fraîche, gardaient — on disait par respect — les lambris et les dessus de

portes venus de l'aristocratie défunte. Peut-être même, sans se l'avouer, au fur et à mesure des cohabitations, les comtes ou les ducs finissaient-ils par se persuader que leurs ancêtres étaient ces vieux seigneurs poudrés, par hasard échappés aux pillages, et qui s'étaient désespérément accrochés aux murailles. Nous voici loin de ce qu'ont voulu écrire les chroniqueurs de la fureur iconoclaste des grands dignitaires de l'Empire, ou de leurs contemporains immédiats. Crawfurd, un ami de Talleyrand, a acquis l'hôtel de Monaco où Mme de Rémusat — elle toujours — promène une après-dînée ses curiosités de mondaine. Etrange ce chez soi pour le temps ! Tout y est resté des hautes lisses, des porcelaines, des meubles pompadour, et c'est à travers les salles une armée de gens célèbres rangés dans leurs cadres, depuis Henri II, jusqu'aux belles de la cour de Louis XIV, Mme de Montespan, Mme de La Vallière, et le roi lui-même peint par Mignard. Les L*** ont également des pastels poudrés à frimas, qu'on sait provenir d'un brocanteur, mais que leurs propriétaires laissent sommeiller dans une origine douteuse. Et la duchesse d'Abrantès a beau rire de ces manies, et tourner en ridicule une amie qu'elle ne nomme pas, dont la chambre ressemble à une resserre de bric-à-brac, elle n'empêchera point la dame de satisfaire sa passion, parce que le bibelot est pour l'instant de genre, et qu'il est infiniment plus glorieux de posséder les débris d'anciennes choses que des nouveautés battant neuves, bonnes pour les banquiers ou les rustres.

C'est donc sous le Consulat, et même en arrière sous le Directoire, bien plutôt que sous l'Empire, qu'il faut chercher la vraie fureur de l'antiquité envahissante, le besoin de refondre tout, de jeter au creuset les bergerades d'avant pour en tirer des choses olympiennes, raides, solennelles dans leur magistrale emphase. On se meuble alors, comme on parle, en gens de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. La haine de l'ancien régime n'a point eu le loisir encore de s'émousser, elle en est, suivant la loi des cycles, à sa période d'incubation tyrannique et croyante. Avec l'Empire, beaucoup de ce fiel s'édulcora par des transfusions lentes et insoupçonnées, par les réactions inévitables venues de la promiscuité entre la société nouvelle et les ci-devant. Supposez la chambre « divine » décorée

en 1798 pour Mme Récamier mise sous les yeux des femmes élégantes et des snobs de 1810, on s'en fût extrêmement gaussé ; on en eût raillé les intentions épiques, démodées, déjà ridicules — ridicules en douze ans à peine. Pourtant à la pendaison de leur crémaillère, les Récamier



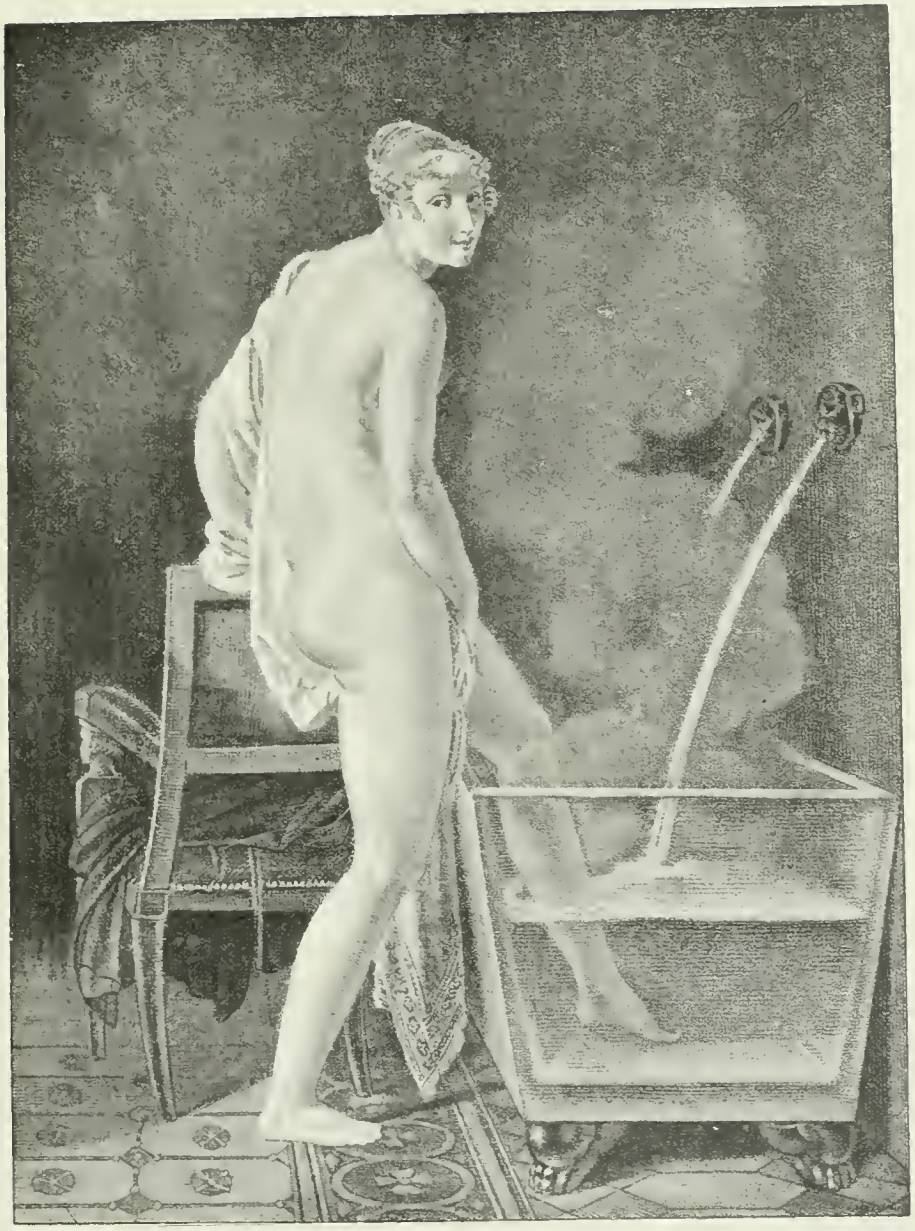
La chambre de madame Récamier. D'après Krafft.

avaient eu un énorme succès dans le temps que Swinburne habitait Paris ; on avait exalté les architectes qui avaient édifié ce temple à la déesse, et dans ce temple un tabernacle digne d'elle. Partout en ce gynécée, ils avaient jeté à profusion les polychromies intenses des hypogées, ou la peinture plus discrète des fresques. L'albâtre oriental y mariait ses nuances à celles des acajous, des stucs ou des dorures. Tous les chambranles de porte faits de bois précieux dans les tons sombres étaient ornés de filets d'argent ; les frises et l'architrave de granit violet ;

et c'étaient parmi ces bariolages, dans tous ces scintillements, mille objets rares, ciselés dans le bronze ou taillés dans le bois ; un lit exécuté par Bellenger sur les dessins de Berthaut, meuble singulier, voilé de soie et de draperies légères ; des sièges grecs, des tables, des lampadaires ; aux fenêtres des rideaux en draperies, aux murs un habillement joyeux fait de belles étoffes, de choses galonnées et festonnées. Puis des glaces dans leur bordure blanche avec leurs rinceaux d'or, les marbres divers de la cheminée, les vases pointant de notes vives et différentes le fond de la décoration générale.

Tout ce que les architectes et les peintres nous ont transmis de ces luxes un peu médiocres dans leurs exigences, oiseux par leur indiscrétion même, détermine très justement l'état d'esprit du Directoire, la passion nouvelle de briller et l'envie de détrôner les ancêtres sur ce point comme sur les autres. Il manquait au mouvement trop de grâce et de ton pour qu'il se pût définitivement imposer. Des inventions puériles en indiquent le peu de sérieux, et toutes les habiletés n'en surent fixer les bases solides. Quand M. Odiot demande à Fontaine ou à Percier une chambre à coucher, il souhaite que son lit ressemble à un temple de Diane au milieu des bois, et c'est par mille subterfuges que les architectes parviennent à contenter ce caprice. La forêt est feinte par des verdures contre la muraille ; le temple du lit par quatre colonnettes élancées soutenant un petit dôme ; quant à Diane elle-même, elle se promène en peinture au long d'une frise, conduite par l'Amour auprès d'Endymion, tandis que des dieux thermes figurent le silence des nuits et les songes mystérieux.

L'Empereur contribua à apporter un tempérament dans ces mascarades ; il ne goûtait point les étroitesses imposées par la nouvelle école, non plus que les ornementations accumulées, multipliées et lourdes. Tout Italien qu'il fût resté et amoureux de clinquant au fond, il lui déplaisait qu'on enfermât des hommes en tant de jolies petites boîtes, peinturlurées et incommodes, qu'étaient les chambres modernes. Il en fit un éclat à Saint-Cloud après la restauration du palais ; et rarement avait-il besoin de s'emporter deux fois pour qu'on le voulût bien com-



La baignoire de cristal d'une mondaine. D'après Mallet.

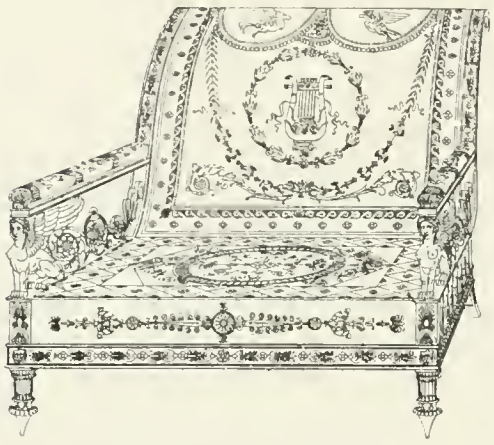
prendre. En moins de dix ans, le caractère des maisons, des appartements, la distribution, la décoration se modifièrent. Si la maison du poète tragique eut moins de fidèles, on eut aussi moins de haine à l'encontre des anciens français et de leur art ; on admit qu'ils eussent existé, et qu'ils eussent mérité quelques égards même...

Une chose nous échappe dans les descriptions littéraires ou les représentations graphiques du chez soi, c'est la vie, le mouvement d'un être vivant au milieu de ces objets, une mise en scène vraie de la personne dans son intérieur. Une seule fois nous avons pu reconstituer l'existence d'une femme du monde chez elle, en feuilletant l'inventaire dressé ensuite d'un drame, et ç'a été pour nous comme l'impression fugitive de toucher à un cadavre à peine refroidi. Il faut que nous ne nommions pas l'héroïne, puisqu'on nous en prie, mais elle fut au nombre des jolies et des fêtées, oubliée très vite, hélas! même des siens pour la haine qui poursuivit sa mémoire.

Son hôtel était en un lieu désert, non loin de la Savonnerie, dans la campagne presque, ouvrant sur la rue par deux portes cochères conduisant à travers une voûte au perron intérieur du jardin. Sur le perron un vestibule de mosaïque et de marbre soutenu de colonnes corinthiennes, assez nu pour que les gens de loi n'y relevassent qu'une table d'acajou dont le pied unique était formé de chimères adossées, et qu'un tapis de Turquie couvrait assez mal pour qu'on entrevît la frise de bronze appliquée au bois du pourtour. Au bas du grand escalier d'honneur deux vases de Sèvres, très hauts, en pâte bleu sombre, cerclés de bronze doré et ciselé, portant sur leur panse deux allégories militaires de Demarne. Sur le palier supérieur donnait l'antichambre, où, dans une jardinière en tôle peinte, s'étaient séchés les hortensias autrefois magnifiques dont les feuilles faisaient litière sur le tapis d'Aubusson. En deux places retirées, de chaque côté d'une petite table, installés sur leurs colonnes de marbres gris, un Caracalla et un Vitellius « anciens », disent les maîtres sots qui les inventorient, venus de Naples, ajoute quelque valet au courant des choses.

La grande porte donnant sur l'antichambre une fois ouverte, voici

l'émerveillement. Un salon de compagnie à pilastres ioniens, peint de blanc et d'or aux trophées militaires du mari, casques et boucliers entremêlés de glaives et de cuirasses. Tout le meuble dessiné par Percier, comprenant une ottomane bouton d'or, le bois blanc et doré, des fauteuils larges, des chaises sveltes, forme une décoration rectiligne, sévère un peu, de bon style, infiniment riche, sans rien qui rappelle même de loin les excentricités travesties du Directoire. Sur la cheminée, la plus gracieuse et délicate garniture, formée d'une pendule où beaucoup d'amours prud-honniens lutinent beaucoup de déesses rieuses ; des candélabres haussés sur les bras de cariatides africaines de patine noire ; puis la glace sans tain entr'ouvrant l'envolée des pièces suivantes, à l'infini ; les fenêtres sobrement drapées et séparées entre elles par des consoles à pied de cygne, chargées encore de mille menus objets abandonnés dans la précipitation du départ, et qui n'ont point été relevés par ordre exprès. Ce sont de tristes souvenirs que ces riens, et bien accusateurs dans leur désordre : une tabatière peinte par Jean Guérin avec un chiffre inconnu à la maison ; un mouchoir de batiste étrangement froissé, timbré d'une lettre couronnée d'une toque emplumée, jusqu'à la gerbe de fleurs, pareille aujourd'hui à un balai, qu'on a cérémonieusement placée sur le socle d'un buste de marbre blanc représentant une jeune femme souriante coiffée à la Titus, la belle envolée, celle dont on cherche à reconstituer la vie morceau par morceau, et dont on n'omet ni un geste ni une volonté, grâce aux preuves accumulées.

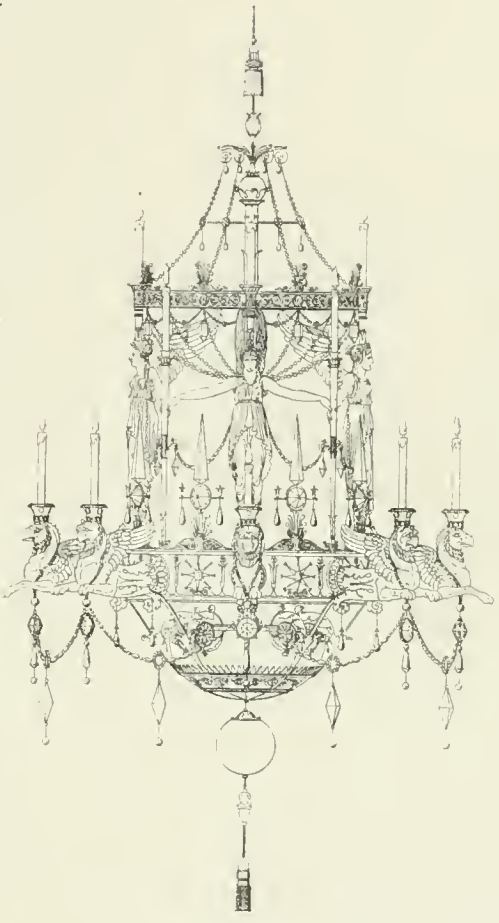


Fauteuil riche. D'après Percier.

En arrière, c'était un salon plus intime, plus chez soi, revêtu de vert émeraude, où le piano n'avait point été fermé, où l'on voyait en un coin le bois doré d'une harpe appuyé à une chaise, un porte-musique

d'ébène chargé de partitions en désordre. Et sur le rebord de la glace de fines miniatures pointant de tons clairs la soie pâle des tentures ; aux bras d'un paphos, le châle de cachemire bleu jeté précipitamment, on croirait, pour endosser la redingote de voyage.

Ensuite, tout au fond d'une galerie, c'était la chambre, fermée d'une double porte aux serrures précieuses, une grande pièce large fort élevée percée de trois fenêtres ouvrant sur la rue, un peu fouillis dans son élégance, moins moderne que les salons toutefois, parce qu'on y a gardé les décorations chantournées du XVIIIe siècle. Face aux croisées, un lit très récent fabriqué par Régnier, qu'on dit imité de celui de l'impératrice Marie-Louise, porté sur un socle de tapisserie, couronné de plumes blanches en cimier, enveloppé de taffetas léger et de mousselines brodées; meuble rare de citronnier clair avec appliques de guirlandes et de masques rieurs.



Lustre par Percier et Fontaine.

A l'entour étaient disposés le *somno* de pareil travail, le lampadaire énorme dressé au pied comme une colonne, la chaise longue un peu basse, aux coussins galonnés, des fauteuils aux bras formé d'un sphinx endormi. Vers la cheminée, au-dessous de deux grands portraits « dans leur cadre », un bonheur du jour entr'ouvert laissait traîner les papiers gauffrés de la correspondance, une écritoire en façon de vase grec, des plumes de corbeau noircies d'encre, des cires violettes, des cachets d'ivoire, un bougeoir de vermeil, un sous-main de veau

fauve marqué d'initiales. En outre, cent colifichets épars, semés en hâte, habits ou bijoux, un peigne d'écaille, une bague à camée, un bonnet de Valenciennes, une fontaine à thé égarée par moitié sur un guéridon, par moitié sur le marbre de la cheminée entre la pendule « Paul et Virginie » et des vases de fleurs artificielles sous leur globe de verre.

Enfin, plus loin encore, dissimulée par une portière antique, la plus délicieuse coquetterie du monde se voyait, bien au long décrite, impitoyablement inventoriée, le cabinet de toilette au goût du jour, au bon genre, avec ses draperies cloutées d'embrasses à tête dorée, rose complètement depuis la soie des tentures jusqu'à celle des fenêtres et à l'habillement du meuble. Au centre, une athénienne lavabo supportait la vasque de malachite sur les cols de trois cygnes disposés dos à dos ; puis au hasard des descriptions venaient la Psyché en bronze et lapis, simple d'allure, mais d'un fini de ciselure inimaginable, et assez haute pour que la plus belle personne s'y pût contempler de la pointe de ses cothurnes à l'aigrette de sa chevelure. La toilette drapée de soie rose enjolivée de malines, faite de bronze et de lapis tout pareillement, avait son tiroir rempli de pommades chères et soignées, de cosmétiques, de savonnettes exquises préparées par L.-T. Piver déjà célèbre, si célèbre que les gens de loi le nomment savamment. Ils n'oublient rien d'ailleurs, ces philosophes imperturbables, ni la boîte à rouge — hélas ! du rouge, cette adorable femme ! — ni les brosses montées en ivoire, ni les ciseaux d'acier et d'argent, ni la lime fine pour les ongles, ni le « chevalet », ni le peignoir sorti de la garde-robe et resté en souffrance au rebord d'une escabelle. Ils disent cela, et mieux encore ; la cassolette à parfums ébréchée par une camériste maladroite, le tapis soyeux dont la peluche rose a été salie par endroits, la baignoire de cristal de la salle de bains fêlée par l'eau chaude. Une curiosité encore que ces bains, servis par une chaufferie à l'étage supérieur, alimentés par des robinets d'argent, la baignoire roulant et se dissimulant dans le mur par un meuble et un voile. La salle en est de stuc peint d'arabesques et de figures, le lit de repos est de reps, le plancher de mosaïque, et le pla-

Héliog. Dujardin

Eudes et Chassepot, Imp.

Madame de Talleyrand, princesse de Bénévent, dans son boudoir. (1808)
d'après la peinture de François Gérard.

fond de plâtre décoré à fresque d'une Vénus sortant de l'onde à la manière pompéienne.

Que dire de plus? Le reste de ce palais immense, élevé de deux étages, percé de galeries, renfermant plus de quarante pièces, ne sait rien de la femme qui l'a volontairement quitté. Le maître y a disposé mille banalités qui n'ont pu la retenir, elle, et qu'elle a tristement frôlées aux pires heures.

La conclusion naturelle de ceci, c'est que le ton de l'Empire n'est plus à beaucoup près celui du Directoire ni du Consulat même; la femme élégante a moins de prohibitions en ce qui regarde les modes passées. Mme Récamier trônant en Pallas dévêtue au milieu de ses appartements antiques n'est plus à l'unisson des autres; elle n'est pas une vieille dame encore, qu'elle n'est déjà plus jeune. On passe pour très attardé si l'on s'ingénie malgré tout à « résurrectionner » les froides et revêches décorations longtemps ensevelies sous la lave du Vésuve. L'initiation aux tendances nouvelles nous est fournie par Gérard, le peintre des femmes, et comme nous dirions des élégances féminines, parce que ses modèles évoluent parmi les choses de date récente, débarrassées de la contrainte des débuts. Mme de Talleyrand représentée par lui, debout dans son chez soi intime, le coude appuyé sur sa cheminée basse, n'a point autour d'elle les contresens d'auparavant. Son boudoir est sobrement tendu d'étoffes peu voyantes; elle a sous les pieds un tapis d'Orient probablement fabriqué en France. Son foyer n'a point de futilités, mais des utilités seulement, très simples de goût, un garde-feu, des chenets, deux vases de Thomire. Près d'elle un fauteuil d'acajou, contre le mur une ottomane de velours brodé, tels que les a souhaités Talleyrand, le plus homme de bon ton qui vive à la cour impériale. Mme de Bassano, accoudée à une jardinière en console, ou représentée en son boudoir, rougirait d'y voir marquer une ombre d'excentricité. Chez toutes les grandes dames, des pièces rares, mais discrètes, disent la transformation absolue des idées en ce qui touche à la distinction du chez soi. Dans le principe il semblait peu digne de la renaissance antique que des tableaux cachassent aux yeux le travail

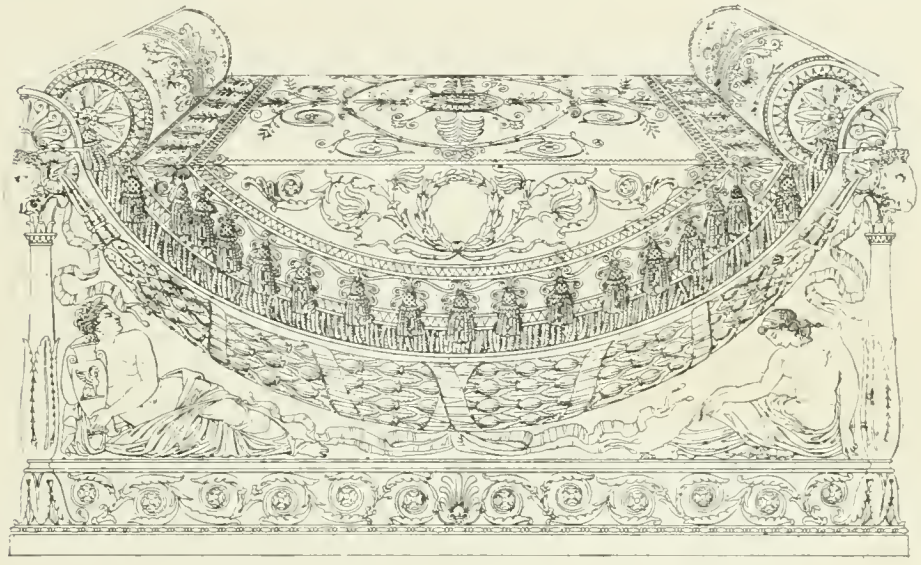
des architectes. Vers la fin de l'Empire, une passion de toiles et d'œuvres d'art avait mordu certains dignitaires, et de leurs galeries spéciales les tableaux passaient quelquefois jusqu'aux chambres privées, aux salons de conversation et de compagnie. Il ne restait de ferveur pour le régime sévère que chez les enrichis de la Chaussée-d'Antin, chez les actrices à la mode, ou dans les cafés. C'est la décadence venue.

« Figure-toi mon lit, écrit, en 1808, une pensionnaire de la Comédie à une amie de province, un dais surmonté de plumes d'où pendent avec grâce des rideaux de mousseline brodée, qui viennent tomber sur une couchette acajou et or en forme de corbeille. La couchette est portée sur un gradin élevé de trois marches, et surmonté, aux angles, de colonnes se terminant par un cygne dont le col forme un anneau. Là viennent se réunir des draperies en poult de soie, lapis et or, et qui, partant du couronnement, se prolongent et se jouent autour des colonnes et forment ainsi le coup d'œil le plus pittoresque. L'idée seule comme invention nouvelle m'a coûté 25 louis... » Hélas! ce qui se devine en dépit de l'argent prodigué, c'est que la jolie interprète de Racine ne fréquente pas chez le monde; ses modèles courent la capitale depuis dix années, le dessinateur aux 25 louis l'a traitée en personne de maigre conséquence à qui on en peut faire accroire tout à loisir.

Je souhaiterais qu'on me voulût bien comprendre. Par ce que nous voyons et ce que nous devinons, ces fadaises gauches, follement imaginées, carnavalesques un peu, ne sont plus de cours ordinaire dans la société de l'Empire. Une parenté se retrouve entre les mobiliers nouveaux et les jolies inventions du règne de Louis XVI. On dit en parlant des antiquités du Directoire : Cela était bon sous Barras! comme nous pourrions dire aujourd'hui : Ce sont des nouveautés d'avant la guerre! La comtesse Potocka nous apprend d'ailleurs combien le goût renaît des luxes un instant dédaignés, des tapisseries, des livres, des tableaux, des estampes[1]. Rue Caumartin, où elle et son mari ont élu domicile, Thomire et Jacob ont installé pour près d'un

[1] La vente des estampes du comte Potocki se fit dans l'hôtel même, au n° 22 de la rue Caumartin et nécessita douze vacations, du mercredi 9 février 1820 au jeudi 24.

million de meubles sans prétention, quatre tentures complètes des Gobelins, douze tapis de la Savonnerie, vingt-quatre tapis d'Aubusson, en plus d'une profusion innombrable de lustres, de pendules, de bras de lumière et d'écritoires. Il faut donc se distraire un peu de cette idée que le chez soi souffrait de règles officielles imposées par l'autorité souveraine. Napoléon souhaitait que sa noblesse fût bien



Lit drapé. D'après Percier et Fontaine; bronzes de Thomire.

logée, il n'alla jamais jusqu'à en préciser le détail. Encore que les Potocki fussent en l'espèce un exemple mal choisi puisqu'ils ne dépendaient pas de lui, notre opinion s'étaye sur des inventaires français où apparaissent très souvent des reliques du siècle passé acquises en même temps que des choses faites la veille. Sans avoir pour la *curiosité* le sot entraînement des nôtres, sans encombrer leur chez soi de vieilleries pour la vanité niaise de paraître connaisseurs, les gens de l'Empire savaient fort à propos installer en bonne place une chose de prix, et s'en faisaient gloire. Dans les salons, la plus grande disparité régnait d'un hôtel à l'autre, ceux-ci très sobres de décoration et de meubles inutiles, ceux-là plus habillés de superfluités et de bimbeloteries. Il ne fut point si rare que de très excellents et dévoués serviteurs

de l'Empire fissent revivre les traditions perdues, et que, même en la chambre des élégantes de race, certains motifs de coquetterie rappelassent Louis XV ou la Dubarry.

Ce qui reste à dire, c'est que jamais le chez soi n'avait connu pareille dépense, ni fourni aux artistes tant de moyens de s'affirmer. Le luxe courait en se jouant des sous-sols aux combles. Il voulait les cuisines dallées de pierres blanches ou de marbre, crépies de tons clairs sur lesquels les batteries de cuivre luisaient comme des œuvres d'art. Les salles à manger, toutes de stucs et de mosaïques, revêtaient une livrée brillante de fresques, d'arabesques chaudes, haussées de coloris, au rebours de nos volontés présentes. Et c'étaient les antichambres, les salons, les chambres, les salles de bains, les cabinets de toilette, toujours inondés de lumière, maintenus à des températures égales été ou hiver par les calorifères à eau chaude : les bibliothèques sévèrement boisées dans leurs pourtours, les boudoirs jonchés de mille objets coquets et pimpants, les cabinets de travail formant galeries de tableaux, les billards très nus, mais d'un bon style, avec leurs chaises surélevées, le meuble marqueté et incrusté, jusqu'aux logis des gens de maison sous les toits, princièrement tenus, où vingt-cinq ou trente personnes avaient place, intendant, suisses, valets de chambre, laquais, valets de pied, coureurs, cuisiniers, marmitons, femmes de chambre. « Tant d'embarras, s'écrie l'Ermite, pour un couple de nouveaux seigneurs fraîchement titrés et qui ne font pas toujours la meilleure figure ! »

Assez bonne figure cependant pour qu'ils parussent jouir depuis l'éternité de ce luxe, et que rien ne choquât dans leur magnificence, conquise parfois sur les champs de bataille à grands coups de sabre. Aux heures matinales, c'est à leur porte souvent une incroyable cohue de personnes, quémandeurs, fournisseurs, maîtres ès arts de toute espèce, dont Debucourt nous montre les anxiétés et les angoisses. Utiles ou non, tous attendent le petit lever, l'heure des réceptions d'affaires, le moment où madame daigne entre-bâiller sa porte aux offres de service. Le ton est d'avoir sa cour pleine, de ne rebuter quiconque, de jouer à la bienveillance. N'est-il pas très doux — égoïstement doux —

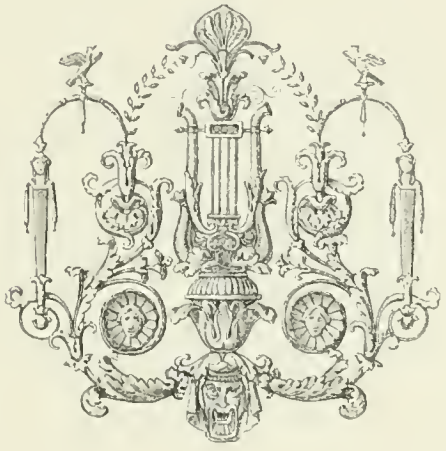
Heliog. Dujardin

Eudes et Chassepot Imp

Les quemandeurs et les artistes à la porte d'un riche

d'après l'estampe de Debucourt, intitulée "Les Visites du Matin

de recevoir en son cabinet coquet, fleurant bon les roses de l'été, tant de pauvres diables venus dans la neige et la crotte, manières d'ilotes qui, pour un instant, donnent à la maîtresse du logis l'impression de voir à ses pieds des gens dont elle eût été peut-être, sans la chance des armes et la munificence du maître...



CHAPITRE IV

LA MODE

CHAPITRE IV

LA MODE

Dans sa marche saccadée, indécise parfois, tout à coup résolue et ininterrompue, la mode française procède par caprices et par boutades, sans raisons plausibles. Après Louis XIV, ç'avait été du jour au lendemain, — comme si l'on eût attendu que le glas fût sonné à Saint-Germain l'Auxerrois, — une radicale et subite transformation des coquetteries, nommément des hautes coiffures, des perruques, des jupes drapées et lourdes, en choses jolies, légères et cavalières. La Révolution eut sa réaction identique, moins vive peut-être, parce que les femmes capables de précipiter le mouvement, les inoccupées de l'aristocratie, « manquaient de loisir » si l'on ose répéter le cruel euphémisme de Fabre d'Eglantine. La République avait jeté dans les prisons nombre de têtes empanachées qu'on ne revit plus, et faute desquelles la tradition se perdit. D'année en année, sous l'influence de la renaissance artistique, un peu, grâce aux haines entretenues contre tout ce qui de près ou de loin rappelait le régime royal, les belles de la cour et leurs vices monstrueux, ce devint une affirmation civique que d'abandonner les coiffures monumentales ou les robes étoffées, et de se proclamer descendante de Cornélie mère des Gracches. Cornélie n'avait point rêvé de cette posthume gloire, on imagine, elle eût même vraisemblablement rougi de certaines

compromissions ; mais à défaut de ses qualités morales, on s'en prit à sa tunique drapée et à ses voiles ; c'est tout ce dont on avait besoin à cette heure. David en donna idée dans quelques rares esquisses de conception hardie et bizarre, lesquelles abandonnèrent aux caprices modernes une large part d'imprévu et de grotesque.

En dépit de ce vertueux, la mode ancienne ne se condamna point du jour au lendemain à ses reconstitutions païennes. Plus de sept ans après la prise de la Bastille, la mièvrerie odieuse aux patriotes n'a point cédé encore ; mesdames les révolutionnaires paradent aux fêtes civiques plus semblables aux femmes de Versailles — Oh ! certes, fagotées et excentriques au delà du permis — que non pas aux héroïnes de la Grèce. Puis, sous la poussée des événements, dans le tohu-bohu du Directoire, l'intention antique prend le dessus, interprétée par des costumiers ignorants, lancée par les actrices du théâtre Montansier, formant entre les païens et les modernes affranchis une sorte de compromis si absolument cacophonique que l'Anglais Swinburne, dont nous parlions naguère, ne parvint point à en démêler les hiérarchies. Ce sont à travers les rues, dans les promenades ou les bals, des foules bigarrées, travesties et échevelées, les hommes, graves comme des masques qui n'oseraient rire, les femmes portant leurs jupes sur le bras, découvrant leur jambe au plus haut, coiffées en porc-épic, en almées, en comètes, à la grecque, certaines moulées dans un maillot couleur de chair, sans rien par-dessus qu'un léger voile de tarlatane indécent et provocateur. Dès l'an VII une volonté se dessine, prodrome de la mode de demain ; la taille diminuée est remontée sous les bras ; la tête de plus en plus amoindrie se décharge de ses amoncellements vilains, le corps s'allonge, la robe se plisse à la façon des cariatides du Parthénon. Puis sous l'impulsion des gens de théâtre, inspirateurs et propagateurs des théories nouvelles, mille contorsions passent dans les attitudes élégantes. Les « Aimables » ont des poses empruntées aux nymphes peintes sur les vases grecs, corps de trois quarts, visage de profil, bras recourbés et arrondis en demi-cercle autour de la tête. Tout l'intérêt d'une physionomie se déduit de l'arrangement imité de quelque onyx ;

la toilette ne vaut que transcrite scrupuleusement d'après une statue célèbre. De société pour le quart d'heure ou de luxe vrai, raisonné et raffiné, pas l'ombre ! Celles dont nous parlons font quelquefois parade

Les élégants du premier empire. D'après une gravure anonyme.
(Dans le haut les modes du Directoire.)

de contre-révolution, mais par genre seulement, à la façon des hétaïres romaines tenant contre le César. Le soir elles sont à Tivoli, où elles font la fête, au Palais-Royal mal éclairé, où elles ameutent les promeneurs, aux bals qu'elles s'amusent à troubler. Elles s'assoient à Coblentz en compagnie de conspirateurs muscadins, portent des éventails à l'effigie de Louis XVI, des bijoux « au tombeau » sur lesquels la figure du roi ou de la reine se profile dans les contours d'une urne funéraire.

Elles n'en sont pas moins pour la plus grande part d'anciennes filles de vaisselle ignorantes des grâces et qui comptent pour raffinement le langage sans *r* des Incroyables et le plaisir de s'étaler demi-nues aux yeux des pauvres diables honnêtes.

En bonne vérité, le métier des couturiers fut celui qui souffrit le

Les coquettes du Directoire. Gravure de J.-F. Bolt.

moins de la Révolution. Un changement de coupe, une substitution de clientèle, et tout fut remis en l'état. Le seul bouleversement sérieux toucha les petites industries annexes ; mais s'il étrangla net les unes, il en éleva d'autres pour tant de besoins nouveaux qui s'imposèrent. Les brodeurs sur soie, les lleuristes, les éventaillistes, les dentelliers, un peu dédaignés à la cour de Marie-Antoinette, reprirent vie. Au moment du Consulat une renaissance vient, encore que mal définie et incohérente, qui oblige les ateliers de brodeurs à des besognes chères et hâtives en vue des réceptions officielles. Pour cette étiquette imparfaitement réglée, la mode oscille entre deux phases : celle de la tradition d'auparavant repoussée mais ayant gardé ses usages et ses modèles ; l'autre toute neuve, peu définie, vilipendée en mille occasions, et qu'il fallait relever par de radi-

cales modifications. On tint à celle-ci pour la difficulté de rallier les femmes aux atours vieillis et surannés. On eût tant ri de la citoyenne Bonaparte en grand habit de jadis, la taille longue, la jupe démesurément ample, sous un manteau royal, tant médit de l'intention surtout et daubé la résurrection intempestive! D'autre part, en 1801, le souvenir pesait de la fête militaire offerte par Berthier au ministère de la guerre, si peu solennelle, si travestie, faute d'ensemble dans les coquetteries, où les femmes avaient paru de très quelconques personnes en la société joyeuse d'officiers tapageurs. Certains talents inventifs tournèrent la difficulté; on garda les robes collantes à la taille minuscule, à défaut de pouvoir mieux, mais on y adapta une façon de manteau partant des épaules, serré par une ceinture et formant traîne. Il ne faut à de telles idées que la grâce d'une seule femme pour les fixer. Joséphine Beauharnais devenue impératrice en fit l'uniforme du Sacre, et cette réminiscence bien lointaine pourtant des élégances antiques, patronnée par elle, intronisée on peut bien dire, désarma même David, même de plus intransigeants encore. En de telles histoires, les théories artistiques tombent toujours devant les volontés féminines. Aussi bien, que David eût-il souhaité de meilleur en vérité, lui, l'inventeur des uniformes civils de la maison impériale, forcé d'emprunter à Rome, en Allemagne, jusque chez Louis XVI, les éléments de ses impérissables mascarades? L'habit de cour des femmes eut cet avantage sous l'empire de totalement différer des autres, de témoigner d'une personnelle originalité, de n'être trop ni Romain, ni Grec, ni Montespan, ni Pompadour, ni Marie-Antoinette, ni Directoire

La mode du Consulat. D'après H. Vernet.

non plus, mais bien lui, tellement lui qu'il se continue sans retouches appréciables jusqu'à la fin du règne, et par delà le règne même, aux belles émigrées revenues, qui en avaient tantôt fait des gorges chaudes à l'étranger.

La mode, phénomène essentiel de nos facultés d'imitation, — Darwin dirait de ce que le singe nous a transmis à travers les âges, — est éminemment œuvre de copie. Il y faut joindre l'insurmontable désir inné chez les femmes de s'extravaguer et de dépasser son modèle. Une personne du bon ton s'avise-t-elle d'une excentricité, en est-elle louée, applaudie ou simplement jalousée ? cent autres auront dès le lendemain enchéri sur elle, et poussé plus loin l'aventure. Sur ce point, la société dont nous écrivons ne fut ni meilleure ni pire que les autres. Ce dont on se doute moins lorsqu'on en parle, c'est la pénurie extrême du document vrai. L'idée première de ce luxe, souvent jolie et précieuse, ne nous arrive que travestie et défigurée par les images de pacotille, affreusement niaises ; et c'est d'ordinaire la pâle interprétation, tombée dans le banal, passée aux femmes d'une classe inférieure, que nous donnent les journaux de modes, gazettes de réclame, alimentées nous savons comme, par les traîne-plumes les plus minables, les plus étrangers au luxe qui se puissent voir. On ne doit pas s'y tromper, même le nom d'Horace Vernet inscrit au bas des planches du *Journal des modes*, celui de Bosio signé sur les gravures du *Bon genre* ne prouvent guère en faveur de la sincérité. Ni l'un ni l'autre ne sont du monde, ils transcrivent ce qu'on leur fournit en l'absence de toute vérité. Seuls les portraits officiels exécutés d'après les grandes dames nous apportent un indiscutable contrôle, et devant que de reproduire ici les affirmations graphiques de Vernet, de Bosio, de Debucourt, nous nous sommes assurés de leur conscience.

Le Sacre marque le point de départ de la toilette ; l'impératrice Joséphine, toute distinguée et si adorablement jolie dans son petit habit de cour, avait rallié tout le monde. Peut-être eut-elle plus de succès encore dans ses costumes de ville, avec la ceinture haussée, le corps très souple dans sa gracieuse liberté et son ondoyante nonchalance, on disait

à la manière des Romaines gravées sur les camées. Ainsi présentée, la Française invente une harmonie inédite ; forte, elle a de la sveltesse tout de même ; sa chevelure diminuée la grandit étrangement, ses bras nus lui donnent l'allure sculpturale si fort recherchée. Chaque saison produit des trouvailles écloses en diverses imaginations, le plus ordinairement importées par les fournisseurs en vogue, qui très à propos se savent fournir de colifichets ou d'étoffes dont ils prévoient le débit en le faisant admettre à la cour. Vers 1806, on est aux couleurs claires, au blanc, au rose, même aux approches de l'hiver, sans raison meilleure que d'écouler les stocks de mousseline et de satin emmagasinés par le couturier favori. Les plumes de marabout, inconnues de Buffon, — le couturier l'affirme, — font une apparition soudaine, détrônant le cygne dans la fourrure chère. Et ce sont, pour pallier les dessous frileux et impalpables, des lévites ouatées, fourrées, enveloppantes, contrariant de leurs nuances foncées l'éclat printanier des robes ; car si la femme du bon ton a le devoir d'être Grecque ou Romaine au coin de l'âtre, dans son boudoir tenu à la température de thermidor, elle se retrouve dehors sous le triste climat de France où les brumaires sont les brumaires, hélas !

Une d'entre elles adopte le tablier, toutes portent bientôt des tabliers. Et puis on ne roule plus son cachemire en ficelle sur ses épaules, on s'affuble d'une capote inouïe, allongée en forme de visière ridicule, braquée en dessus du visage, cachant les traits, parce que S. M. Joséphine en a accepté l'originalité. On se dissimule sous cette horreur, on se voile le cou, on s'emmitoufle du haut en bas, le genre est d'être invisible, on inflige ce nom aux fameux chapeaux. De loin avec son corps très long et très mince et cette coiffure avancée, la plus délicieuse créature paraît une potence en promenade. La mode commande, la coquette obéit, elle est invisible. Invisible dans les courses, dans sa calèche, mais chez elle ou à la cour, oh non pas ! Une fois délivrée de ses vilaines couvertures, ayant rejeté ses voiles, elle apparaît en Phryné — entendez que c'est là le nom d'une robe — en jupe transparente, moulant le corps ; et ce n'est qu'au *falbala* de dessous que la belle personne doit de

ne point ressembler tout à fait à la « joyeuse » dont son vêtement a pris le nom dans le langage malséant des hommes.

Un lion de Gavarni dit à sa femme : « Tu as si peu de tête et tant de chapeaux ! » Au sens strict, le mot pouvait bien mieux s'appliquer aux dames de l'Empire. C'est une préoccupation incessante chez elles que l'amoindrissement progressif de la tête ; leurs cheveux se compriment, s'écrasent, s'enferment en des diadèmes très ajustés ; ils se cordent menu, et mettent au-dessus du corps raide et long comme un point minuscule sur un I majuscule. Pour ce rien de visage, tout contrit de sa tournure naine et rabougrie, les modistes imposent des jeux sempiternels de capotes, invisibles ou non, de toques, de bonnets, de coquilles, de jockeys ; les bijoutiers inventent des tortures raffinées construites d'or et de perles, cerclant le front comme une futaille. On en veut à cette tête, toujours trop importante pour le goût dominant ; les coiffeurs rognent, tranchent ; jamais on n'oubliera assez les sots échafaudages d'autrefois, les amoncellements de crinières rapportées chères à Mme de Genlis, très vieille dame maintenant, laquelle doit bien souffrir dans le quart d'heure !

Pour les hommes, l'antienne est différente. Volontiers sont-ils militaires d'aspect, ceux-là surtout, croyez-le, qui n'ont aucune charge aux armées. La loi est telle chez les peuples guerriers ; l'uniforme influe lamentablement sur l'habit de ville. Les pires trembleurs s'affublent, après Wagram, de ces gigantesques bicornes spécialisés depuis le consulat et dont l'Empereur a tiré son feutre légendaire. Supposez un Napoléon naissant chez nous et qui adopterait pour sa coiffure de guerre le haut de forme en soie ; tous les infirmes, les bossus en auraient le lendemain, ils ajouteraient des éperons à leurs bottes de promenade. Les jeunes beaux de l'Empire ont le bicorne, ils affectent des poses martiales, portent haut comme s'ils n'avaient payé leur remplaçant et mis les chances de leur côté. On les voit à Frascati, à Coblentz, à l'opéra aussi singer les héros de l'épopée. Ils saluent à la française, c'est dire la main renversée au chapeau, parodiant la façon des grenadiers. A la cour, par contre, où leur jeu n'aurait aucun succès,

Les merveilleux de l'Empire : Homme en spencer; femme en capote *invisible;* femme en toque-bonnet; homme en redingote. D'après La Mésangère et Horace Vernet.

les voilà tout à coup redevenus damerets, presque marquis de l'ancien régime, poudrés à frimas, vêtus de soie, la culotte courte, l'épée et le soulier à boucles. Rarement d'ailleurs appartiennent-ils à la société officielle ; ce sont en grand nombre de jeunes rentiers, menant la grande vie, prudemment retirés des risques, et dont la présence, en l'absence des autres, n'est pas toujours si bonne conseillère.

Ils se transforment d'année en année par le besoin sempiternel de paraître ce qu'ils sont loin d'être. En 1808, le mirliflor dédaigne les sveltesses ; s'il est fluet, il grossira son buste de gilets superposés. Le genre est d'être réputé grand et fort ; plus d'Antinoüs ! seulement des Hercules. De dos, le parfait gentilhomme a les épaules carrées, le torse rude, il y pourvoit de capitons favorables. Une boutade frondeuse le pousse à s'anglomaniser ; il souhaite infiniment de sembler un palefrenier d'outre-Manche, pour l'attrait du fruit défendu et l'horreur que le nom anglais inspire en haut lieu. On sent le personnage frondeur à cause de son inaction. Il cherche les aventures, mais pour si peu le voilà rentré dans sa coquille, se faisant tout humble : en somme un complet faquin, très naïvement bélitre en dépit de ses performances.

N'est-ce point aussi la secrète envie de contrecarrer les volontés impériales, de protester doucement contre les politiques exclusives, qui porte en 1809 les dames à s'affubler d'une toque de jockey, à rechercher les étoffes écossaises pour leurs robes, les selles anglaises pour leurs chevaux ? Quant au reste, leurs modes ont peu varié. On a simplement raccourci un tantinet la taille, remonté le buste, serré les jupes. De longues manches sont venues, longues à outrance, fromblonnées aux poignets, furieusement étroites du haut en bas. Et tantôt les élégantes rappellent les hauts justiciers de l'Empire, sous leur redingote à pèlerine fourrée d'hermine, tantôt des Orientales du Bosphore dans leurs witchouras à coqueluchons de petit gris, tantôt des nymphes court vêtues, avec leurs robes de bal étriquées, décolletées de dessus, écourtées d'en bas. En habit de cour, elles sont des souveraines toutes constellées de diamants ; leur manteau est brodé de fleurs d'or fin, leur jupe bordée de franges d'argent, leur ceinture bouclée d'un

camée rare. On les surprend dans le même jour d'hiver adorablement frileuses au matin, découvrant une mignonne frimousse enfoncée dans les cygnes ou les marabouts d'une douillette, et le soir tout à coup, à peine voilées de gazes fragiles, entrer dans un salon, prendre la valse et volliger la nuit entière comme des libellules.

La morale et la médecine se sont bien réunies dans un commun blâme, et se sont récriées de ce déshabillage. La morale dit que vraiment la femme du monde cache trop peu d'elle-même ; la médecine assure que les plus belles santés s'émoussent à ce jeu impertinent. Les intéressées sourient et persévèrent, parce que la mode, le ton et tout ce qui s'ensuit, l'exigent. En bonne justice le dévêtement un peu forcé ne saurait causer de scandale chez les âmes simples, puisqu'il ne s'étale qu'à huis clos ; il ne saurait guère plus être cause de malaises, attendu les atmosphères surchauffées des salons de réception. Ces remarques sont affaires de vieilles personnes revenues des vanités, et incapables maintenant de comprendre ce que la toilette renferme de poésie et d'extase aux yeux d'une femme de vingt ans.

Après le second mariage de l'Empereur, les humeurs ont varié. Le cavalier n'est plus un cuirassier en bourgeois, mais un Millevoye comptant les feuilles séchées. Il se féminise, se calfeutre, se dit maladif et de constitution affaiblie. En revanche, les femmes adoptent le costume masculin et le parodient. Elles ont les chapeaux hauts de forme pour le cheval, les spencers, les redingotes et le carrick. Le corset a réapparu et emprisonne les seins, les manches ont passé aux robes elles-mêmes, on tient à montrer son pied, qu'on ne veut déjà plus enfermé dans un écrin de soie, mais plus fortement chaussé et capable d'une marche sérieuse. On a des capotes en casque de Minerve, auréolées de plumes, des chapeaux à fond très haut garnis d'une visière. Mais qu'il en soit d'un détail ou d'un autre, du commencement à la fin du régime impérial, la ligne originaire n'a point été modifiée. La femme de 1815, dans sa mise et sa tenue, sauf des riens, est la même personne allongée, languide, adorablement souple du début, non pas déesse athénienne suivant qu'on voudrait le lui faire penser, mais infiniment

mieux, la résultante gracieuse et originale des goûts, de la coquetterie, une admirable poupée qu'on eût habillée ainsi et non autrement, si l'on

Le merveilleux en 1812. D'après H. Vernet.

eût souhaité de montrer aux descendants la note de l'époque entière.

L'opinion que nous avons aujourd'hui de ces choses futiles, le dédain dont nous en parlons n'avaient point leur équivalence à la cour de Napoléon. Pas plus qu'il n'oubliait la Comédie-Française au milieu des

neiges de la Russie, le maître souverain ne tenait les modes pour quantité négligeable en soi. Nous avons dit qu'il en estimait la force créatrice et la poussée au regard des industries indigènes. Ses volontés toutefois se partageaient en deux tendances opposées. L'une prohibait la fashion dans l'armée, témoin Canouville qui paya cher une incursion dans la fantaisie ; l'autre, venue de sa très spéciale philosophie touchant les femmes, le poussait à expérimenter *in anima vili* ses théories économiques et les formules mathématiques qu'il avait en ceci comme en tout. C'était donc lui plaire que de briller, et sur ce fait les dames n'ont point à être durement contraintes ; quelques-unes, et non des moindres, s'exagérèrent leur mission au point de l'en contrarier plutôt. D'ailleurs pour toutes ces besognes raffinées, à l'heure qu'il faut, un homme sort du rang qui prend la première place par ses qualités d'inventeur, et le flair particulier des industriels à deviner une opération fructueuse. La mode française eut son David dans le couturier Leroy. Oh ! un drôle, à dire franc, un mystérieux bonhomme dont les livres parlent à peine, faute d'avoir pu démêler la part prise par lui dans les ukases impériaux, piètre sire, impertinent et plat tout ensemble, qui se tailla sur mesure à travers le monde une existence somptueuse d'enrichi séduisant, comme il façonnait une robe ou coupait un corsage. Auger qui le maltraite dans ses mémoires (je ne voudrais dire pour quelles raisons), affirme que sa manière d'être avec les gens se contournait et se pliait ainsi que le laiton de ses fleurs artificielles ; tour à tour prosterné ou insolent, hautain ou cuistre, il avait auprès des grands l'obséquiosité imbécile, et dans l'instant se refusait à servir une femme modeste venue à pied chez lui. « Montrez à Madame les cartons de l'an X ! » criait-il insolemment à ses commis, les cartons où dormaient les vieilleries, où avaient été oubliées les étrangetés du Directoire.

La finesse de Leroy avait été d'attirer à lui, de centraliser les intelligences diverses de la partie ; ses ateliers rappellent par certains côtés les magasins « les plus vastes du monde » de notre temps. Auguste Garnerey, dessinateur de l'Opéra, lui fournissait des modèles, Prévost lui vendait les fleurs, Nitot et Marguerite l'orfèvrerie ; Mme Raimbault, la

Modes de femmes pour la campagne 1805-1813. D'après La Mésangère (Costumes de Leroy).

modiste célèbre, s'était associée à lui, et il s'en était séparé brutalement un jour, gardant chez lui les patrons et les coupes apportés par elle. Peu à peu, grâce à sa très souple échine, à ses particuliers moyens de séduction, il s'insinua dans les bonnes grâces de Joséphine, si bien qu'à de certaines époques on lui confiait les diamants de la couronne et qu'on mettait un factionnaire à la porte de son atelier, rue de Ménars.

Sous ces auspices l'idiot faquin, dont l'acteur Picard ridiculisait à la scène les énormes sottises sous le nom de Crépon dans une comédie de Dehaucourt, devint en peu d'années « l'indispensable » — c'était le terme — le favori des reines, des princesses, et le premier dans son métier. On le voyait, au matin, costumé en seigneur, dameret et pommadin, couché dans un landaulet découvert, arriver aux Tuileries, courir à Saint-Cloud, en poste, ainsi qu'un diplomate de service. Très adroitement il se refusait à fournir aux autres clientes, fussent-elles têtes couronnées, les créations exécutées pour l'Impératrice ; il avait un pli mystérieux des lèvres en parlant de Sa Majesté, et fort ingénument modiste, demeuré très couturier, il lui plaisait qu'on le réputât en possession de secrets intimes, il en faisait une roue absolument irrésistible. Pour ne rien dire d'excessif, les femmes d'un monde très certain lui agréaient, à cause de leur luxe, des équipages qu'elles arrêtaient à sa devanture, mieux encore pour leur acceptation les yeux fermés des factures les plus chargées, ou leur facilité à traiter sous son patronage de petites entrevues. Peu à peu il s'était mis à fournir tout ce qui de près ou de loin tenait aux modes, le linge, la ganterie, les fleurs, la chaussure, la tapisserie, la parfumerie, grattant sur chaque fournisseur, majorant les factures, déplorant la cherté du luxe, perdant par conscience — il le disait — sur l'Impératrice elle-même, mais perdant plus gros encore — il ne le disait pas — dans les tripots en compagnie d'aigrefins exploitant sa vanité colossale.

Pour employer un terme qu'on aimait à écrire alors, voici dans son détail sommaire une « précision » sur Leroy, un point d'histoire sociale dont on n'a jamais rien dit et qui peut nous amuser de comparaisons. Le livre de ses comptes tenu au jour le jour nous est parvenu ; il est à

la Bibliothèque Nationale où nous l'avons découvert dans les récentes acquisitions provenant du palais de Compiègne [1]. Que faisait à Compiègne le grand-livre du modiste ? Quelqu'un l'ouvrit-il jamais pour y surprendre le caprice des belles clientes de Leroy, clientes de qualité, vous allez en juger par les noms et par le total des moindres factures. Ce ne sont là que trois années de commerce, les plus mauvaises du règne — 1812 à 1815 — mais quand même on y apprend bien des choses, sans compter la splendide insouciance avec laquelle le couturier oubliait ses anciennes protectrices pour les étoiles nouvellement parues, Joséphine pour Marie-Louise, Marie-Louise pour la duchesse d'Angoulême ou la duchesse de Berry. Son art ne souffrait point de compromissions politiques, il le montrait tout à plein et sans vergogne ; si les émigrées revêtent à la Restauration l'uniforme d'auparavant, c'est que Leroy en avait gardé les patrons tels quels, bons à toutes besognes, à la façon, hélas ! des maréchaux tirant l'épée pour ou contre, suivant l'occasion.

Il eût vendu des pâtés qu'il n'eût point établi différemment le prix de ses façons. Une robe cousue dans ses ateliers se paie 18 francs ; mais, s'il fournit l'étoffe, les frais s'allongent de ce qu'on pense : broderies à la main en fleurs de volubilis ou d'althéa par Fiselier, par Duelos ou Bonjour, bordures de franges d'or, dentelles ou doublures, fleurs naturelles de Prévost, de quelques 25 napoléons en chiffre rond. Une redingote moins facilement ornée oscille entre 150 et 300 francs, entendez les très ordinaires ; pour une fourrure ajoutée, c'est environ le double. Les casaques ou cosaques, les spencers, les corsages équivalent à une jupe. La grosse dépense, la plus lourde charge d'un budget de femme à la mode, ce sont les chapeaux : à moins de 100 francs Leroy fait une moue. Pour une ou deux plumes, une « galanterie » par-dessus, la facture s'extravague. Caroline Murat paie 120, 375, 450 francs des toques diadémées de 9 plumes blanches, Pauline Borghèse au moins cela pour de semblables créations, Marie-Louise plus encore. Hortense,

[1] Bibliothèque Nationale (Nouvelles acquisitions), n° 5,931. C'est un grand-livre de commerce semblable à ceux d'aujourd'hui.

Madame Waleska. D'après Gérard.

toute raisonnable, s'en tient à dix louis le plus souvent ; mais elle n'est point en rivalité des autres. Ces capotes de 1812 sont d'ailleurs étranges en leurs formes élevées, affublées d'une longue visière, faites de reps,

de peluche ou de velours frisé ; on les nomme des *Virginie* à cause des plumes, tombant à la façon d'une feuille de palmier et qui rappellent l'idylle de Bernardin de Saint-Pierre. La toque des grands officiers a de même une faveur marquée auprès des dames ; elle a pour rivales une sorte de casquette *invisible* qui donne à la tête un peu plus d'importance et rétablit momentanément l'équilibre entre la coiffure et le corps.

Dans le nombre des fidèles de Leroy, les princesses ne font pas toujours la meilleure figure ; on soupçonne des concurrents plus spécialistes où les reines et les duchesses se fournissaient d'objets particuliers. Pauline ne fait chez Leroy qu'une commande de 5,000 francs dans l'année 1812, une autre de 5,611 francs aux plus tristes instants de l'Empire. Et il faut que la maison de couture fasse une caisse de ces colifichets, les enveloppe de papier de soie, les jette à la voiture publique moyennant un port payé de 48 francs, parce que les courriers ne tiennent plus la poste entre la France et l'Italie !

En de rares circonstances, et pour les reines seulement, Leroy va prendre les ordres à domicile ; il expédie en coche Mlle Rosalie, une de ses *premières* auprès de Sa Majesté la reine de Wurtemberg, à Cassel ; il n'aime point ces déplacements toutefois, car, sans bourse délier, il a ses attitrées, Mme Maret, duchesse de Bassano, une protectrice pour qui rien n'est beau ni cher, et qui jette en quelques mois 20,000 francs à ses fantaisies ; ses robes, ses costumes de chasse, ses chapeaux de satin, valent pièce une cinquantaine de napoléons. D'autres, qui se contraignent et pourraient mieux, telle la charmante Waleska, dont les coquetteries croîtront aux méchantes heures ; la preuve s'en trouve dans cette fourniture de mouchoirs de batiste à chiffre couronné, coté 100 francs l'un. Telles encore Mme Visconti, dont nous avons parlé déjà et que la stricte économie d'un ménage ami force aux réserves ; Mme de Talleyrand, à peine bourgeoise dans son luxe, laquelle ne s'émancipera que de décembre 1814 à février 1815.

Puis c'est Mme Davout, princesse d'Eckmühl, préoccupée de ses constructions de Savigny, toujours en crainte des lendemains et que

Costumes de Leroy : Tenue de promenade ; redingote de ville ; habit de mariée ; peignoir et bonnet d'intérieur. D'après La Mésangère.

son mari pousse à la dépense — ô l'histoire inattendue ! — « Je voudrais te voir, écrit-il, la robe que tu es après à broder, mais je crains qu'elle ne soit pas achevée ! » Il veut qu'elle achète des diamants ; qu'elle ait au moins deux robes de cour, « car une peut se déchirer, et alors on ne peut plus sortir ». Lorsqu'elle rejoint son mari en Allemagne dans le courant de 1812, elle s'est vêtue d'une robe de satin blanc confectionnée par Leroy, et le casque de Minerve, dont elle s'est coiffée là-bas et qui enthousiasme le maréchal, sort de la même maison. Seulement, en dépit de passagères fantaisies, Mme Davout compte peu chez Leroy, même sa robe de satin blanc n'a pas coûté 500 francs, une misère ! et son manteau de cour dont elle a économiquement fourni l'étoffe vaut à peine 18 francs de couture.

Toutes sont là réunies dans ce livre de compte, étalant leur vanité ou marquant leur sagesse. Mme Andreossy, infiniment modeste, Mme de Raguse un peu plus lancée, les maréchales de Rivoli, de Trévise, de Castiglione, la duchesse de Plaisance très sévères ; la comtesse Henri Tascher, un peu négligente de solder ; la princesse Aldobrandini, ni prodigue ni large ; Mme Duroc ayant appris de son mari l'ordre rigoureux des écritures, et payant rubis sur l'ongle à la livraison ; Mme Bertrand, comme plusieurs de ses compagnes, mettant les parts doubles quand l'Empire touche à la ruine (1814-1815). La comtesse d'Alberg, une des fêtées, la duchesse de Reggio, pareilles toutes deux et contentes de peu chez Leroy, tandis que la duchesse d'Albuféra et la comtesse de Luçay jettent les sommes sans compter. Enfin, en arrière du cortège, arrivent les simplettes, la pauvre et bonne Mme Campan achetant d'avance ses étoffes pour bénéficier de la différence ; Mlle Avrillon, l'auteur des *Mémoires*, moins bien mise qu'une seconde femme de chambre ; Mme de Rémusat dédaigneuse, — elle l'écrit souvent ! — de la parure, de ses pompes et de ses œuvres ; la comtesse Mollien, la belle amie de Denon, qui n'a aucun besoin de toilette pour être l'aimable qu'on la proclame ; la maréchale Brune, la maréchale Ney, la princesse de Neuchâtel, toutes trois économes à des titres divers, mais que Leroy inscrit sur son livre pour les noms.

Voyez le malotru ! A la fin de ces écritures si ponctuellement tenues, à la bonne place, en forme de vengeance, Leroy énumère ses clients insolvables, des hommes pour la plupart, des amoureux ruinés peut-être ; le prince de Monaco, mort sans payer 96 francs ! La liste s'en poursuit impitoyable ; on sent que le « grand artiste » de la mode française ne fait point bon marché des échecs, et qu'il en veut à ses débiteurs de leur sans-gêne à son endroit. Au fond il ne recherchait point la clientèle masculine ; s'il exécute un grand habit de gala pour le duc de Rovigo, velours pourpre, broderies d'or fin, doublure de satin liseré, toque à cinq plumes, le tout moyennant 4,200 francs, il dédaigne les moindres. Mieux valent les actrices, Mlle de Vienne ou Mlle Clotilde, des théâtres impériaux, encore qu'on leur fasse des concessions, à cause de la réclame vivante, et de leur grâce à porter des chefs-d'œuvre !

Il sort de ceci et de nombre de documents originaux que la garde-robe d'une femme de la société — mettons la plus élégante et la plus riche — absorbe de 2 à 3,000 francs par mois. Il n'y faut compter ni le linge très beau, ni les bijoux, ni les fleurs, ni la chaussure, ni la coiffure. Sans prodigalité, certaines vont pour le tout à plus de 100,000 francs l'année. Sur le chapitre des diamants et des pierres on n'osa jamais davantage ; la passion du maître s'était transmise ; on faisait de ce luxe un acte de déférence envers Leurs Majestés Impériales. Mme Junot s'embrouille un peu dans une histoire singulière de bijoux à elle envoyés d'Espagne par son mari, et dont la qualité et surtout la provenance donnèrent à gloser aux jaloux. D'après elle-même, cela ne valait point à beaucoup près le bruit qu'on en avait voulu faire, et si Rovigo s'émut de l'histoire au point de s'en ouvrir à Junot, il en fut pour sa courte honte des réponses gasconnes. Certes Junot avait expédié à sa femme une caisse de diamants, — en Andalousie ces pierres s'achètent au panier — et dans le nombre on en avait trouvé une si énorme que Napoléon Junot, son fils, buvait dans un verre taillé en un seul diamant. Qu'on juge du reste ! La vérité est bien toutefois que le juste ne se démêla jamais, et Mme d'Abrantès revient trop sur ce fait dans ses œuvres pour ne pas chercher à égarer l'opinion et à donner le change.

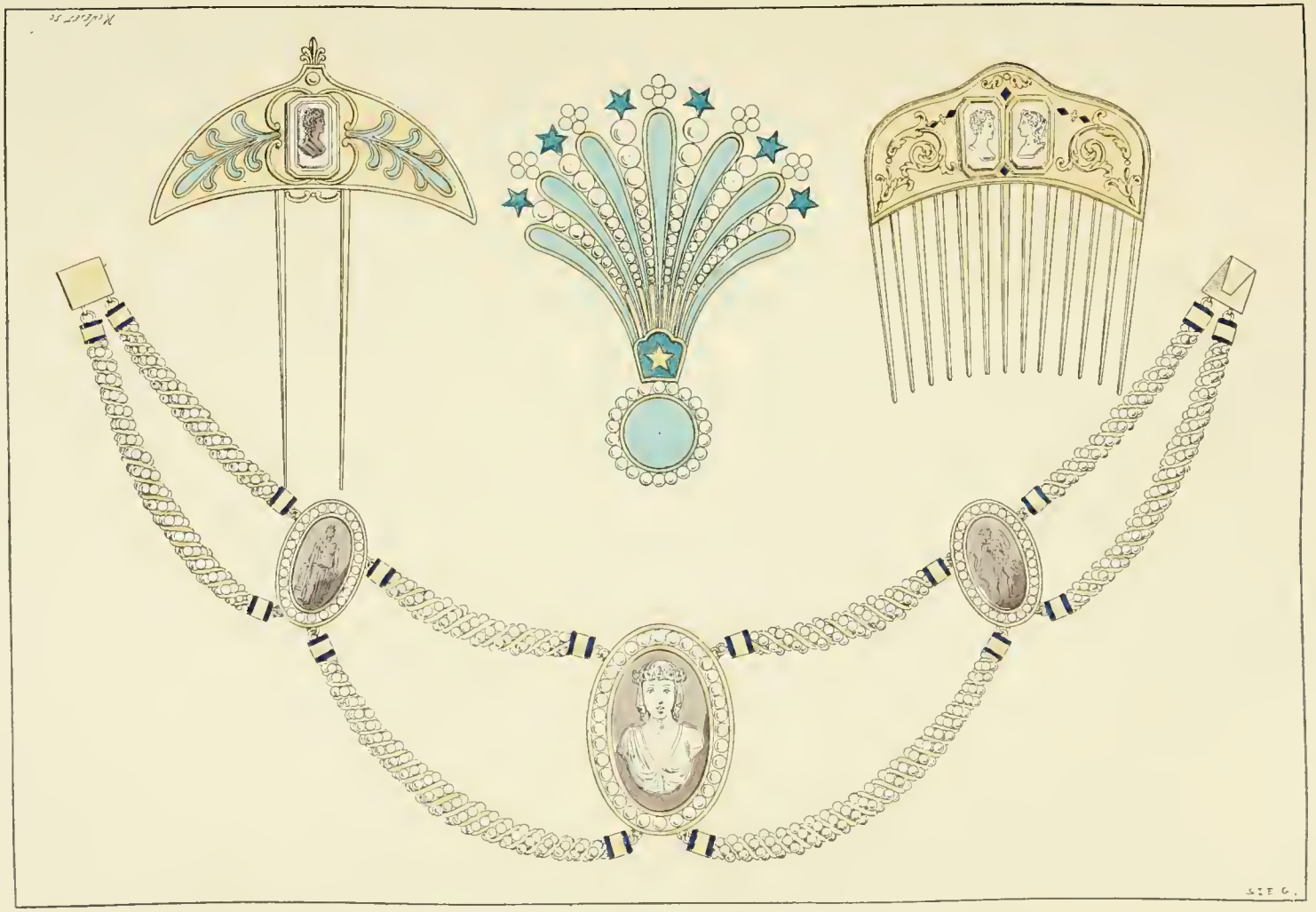
En ceci, comme en bien d'autres choses, les femmes de l'Empire cherchaient à rattraper le temps perdu ; elles eussent souhaité de rivali-

Portrait de madame Martinetti. D'après Gérard.

ser avec les dames de l'ancienne aristocratie dont l'écrin s'était enrichi par les acquisitions de deux ou trois siècles. La comtesse Potocka possédait un trésor de pierreries et d'orfèvrerie absolument royal, comptant plus de 300 pièces, colliers de perles à six rangs, bracelets, girandoles de

diamants, solitaires, saphirs, émeraudes ; et je ne parle ni des épingles, ni des montres, ni des bagues — 144 bagues antiques ! — des boîtes à mouches, des nécessaires de toilette, des aigrettes ; tout l'attirail coquet de la princesse de Ligne au XVIIIe siècle, remonté au goût du jour et rajeuni. Une seule Française, après les impératrices, eût pu soutenir la comparaison, Mme de Montebello, à cause des cadeaux incessants et quotidiens dont l'honorait Marie-Louise. Je n'oserais dire Mme d'Abrantès, trop avisée pour prêter aux récits amplifiés en faisant parade de ses joyaux. Une fois cependant, elle s'était risquée, et sur la traîne de son habit de cour Leroy avait enchâssé des diamants et des boutons de rose entremêlés, mais elle ne s'y retrouva plus. Le vrai luxe est donc de brillants ; la bijouterie d'or et d'émail, sauf lorsqu'on y insère des camées antiques et introuvables, est de moins bon genre. Ce que la Mésangère nous a conservé dans cet ordre d'idées est tout au plus affaire de bourgeoises, d'actrices ou de jeunes filles innocentes, joyeuses d'écrire un nom en multipliant les pierres d'une parure, chaque pierre comptant pour la première lettre de son nom.

L'indispensable entre tant de « futilités », c'est le cachemire, un autre joyau presque, un habillement tout ensemble et un maintien, le *définitif* d'une personne bien mise. A la façon dont elle sait à propos jouer de son châle, dont elle s'en couvre les épaules, dont elle se le jette sur le bras, dont elle s'en sépare, la femme est aussitôt jugée. Le châle est d'un à-propos décent lorsque la mode est aux décolletages ; il se sait ramener quand il faut et nouer candidement ; il tombe en écharpe ou sert de ceinture, il protège contre le soleil ou le vent, il se plie, se replie, s'étale, se transforme ainsi que le fameux chapeau de Tabarin. Venu de loin et passé en contrebande, il fait prime ; Leroy le cède sous le couvert au mépris des prohibitions impériales. En 1813, Mme de Luçay lui en prend un assez ordinaire pour le prix de 3,500 francs, les appointements d'un chef d'escadron. Leroy en décrit complaisamment le dessin : fond gros bleu, grandes palmes entourées de palmes plus petites. Il est souhaitable toutefois que l'Empereur ne surprenne pas ces supercheries ; il s'est donné la peine d'établir en France une fabrique de cachemires,



Peignes, aigrette sultane et collier façon camée. D'après La Mésangère.

dirigée par Ternaux et dont Isabey esquisse les modèles ; imitations merveilleuses, rivales des produits d'Orient et qui des châles, des robes, des chapeaux, passent aux tentures des cabinets de toilette, aux revête-

La femme chez elle. Gravure de B. Roger, d'après Desenne.

ments des meubles. Longtemps le cachemire demeurera chez nous, transmis de mère à fille, devenu sur le tard la parure des bourgeoises cossues, et partant dédaigné des grandes : mais sous l'Empire il est encore la signature de la belle élégance, une preuve pour une femme

d'être du monde. Par raffinement on en possède plusieurs assortis aux nuances des costumes, on les choisit en harmonie avec le teint, la couleur des cheveux, on se passerait de pierres plutôt que de châle. Une dame s'écriait : « En honneur, ceci est un peu de moi-même, je souffre de le poser sur un meuble, je me pense déshabillée, sans mon cachemire ! »

Déshabillée ! Une élégante ne l'est jamais tant que lorsqu'elle est habillée. Chez elle, dans son peignoir du matin, à peine un peu de visage émerge-t-il des malines ou des valenciennes. Sur la tête la belle dame porte un bonnet serré, cachant les cheveux, enfermant la nuque, emprisonnant les oreilles. Son corsage, redingote de batiste ou de satin, dissimule la taille, et la jupe tombe sur les pieds. La nonne la plus sévère sur le vêtement n'en saurait vouloir de plus chaste au monde, mais le prix de ces utilités du matin dépasse les autres folies. Caroline Murat s'habille de peignoirs de dentelle, de percale et de marceline rose que Leroy met à des taux impossibles pour les bourses ordinaires, plusieurs milliers de francs. Les modestes s'en tiennent à des trouvailles de cent louis l'une. Et c'est dans ce « bien à l'aise » que les artistes de la coiffure et de la chaussure prennent la dame à son lever et lui soumettent leurs créations de la veille. Ces gens créent sans relâche, et comme le disait un mari chagrin devant quelques factures étalées, ne se reposent même pas le septième jour. Maître Cop sonne dès la première heure, apportant ses cothurnes légers, ses mules microscopiques ; le tout si impondérable qu'on n'a ni le droit de marcher, ni le droit de danser. Qu'on ose se plaindre de leur peu de durée, Cop prend un œil sévère et une mine blessée ; madame aura traversé le salon sans doute ! Cop ne travaille que pour le monde où les femmes restent assises. Il y a des bottiers pour les personnes qui marchent, lui se fait gloire de n'en pas être. Etonnante prétention, ne jugez-vous point ? que de vouloir traiter en chaussures banales ces écrins de gros de Naples, de satin vert, de taffetas brodé d'or, imaginés pour la vue seulement et la montre savante. Lallemant, et avec lui maître Cop, ne sauraient tolérer de pareilles fautes de savoir vivre ! Et devant ces objurgations polies, nuancées de pointes très subtiles, la dame cède. Ah ! si Cop n'était qu'un

peintre, un statuaire ou un miniaturiste, il n'y reviendrait pas ; malheureusement Cop !...

Il y a le coiffeur en outre, plus obséquieux, mais voulant tout aussi

Caroline Murat en grande parure. D'après Gérard.

bien ce qu'il veut, sous le bénéfice de son érudition. Il n'impose pas, il dit seulement : « Je conseille à madame pour cette soirée la parure d'Agrippine, madame a le profil des romaines, et combien de plus beaux cheveux ! » Il se nomme Bertrand, et possède sur le doigt l'histoire des douze Césars dont il énumère les fastes magnifiques, et les *coupes* spéciales... Bertrand ne quitte guère le Musée Napoléon aux heures

d'ouverture; il s'est fait initier aux théories de Gall, et opère d'après « les bosses ». Depuis Clodion le Chevelu, il est le perruquier le plus adroit et le plus *moral* ayant travaillé en France! Sous son peigne renaissent toutes les belles de la Grèce ou de la Gaule moderne; la moindre Titus lui vaut des journées d'études et de comparaisons. Tantôt il découvre le front, tantôt il l'ombre de mèches folles; ses réminiscences vont de Messaline à Mme de Sévigné, en passant la revue de toutes les coquettes de marque, en s'inspirant des missels de la Bibliothèque, des statues du Louvre, des émaux de Petitot. Ce dernier lui a suggéré de sa coiffure à la *Ninon*, longtemps goûtée à cause des mille frisottis dont Bertrand l'agrémentait et qu'il *interprétait* au goût du jour. Son atelier n'est d'ailleurs plus une boutique, mais bien plutôt une Académie, une école de pratique rationnelle et historique. Son rival « le professeur » Harmant a moins de lettres et moins d'acquis; son travail n'est que d'inspiration, et il substitue aux Antinoüs et aux Caracalla qu'il ignore la coupe dite « à l'Enfant » infiniment appréciée des jeunes. Hélas! les grands artistes le savent de trop! ce ne sont point les mieux inspirés qui trouvent les honneurs au bout de leur démêloir ou de leur pinceau. Ni Harmant ni Bertrand n'accommode l'Impératrice; leur concurrent heureux se nomme Duplan — qui cela Duplan? — et telle est sa faveur qu'après le divorce, il recevra 24,000 francs l'année pour se consacrer exclusivement à la coiffure de Marie-Louise et de Mme Lannes. Duplan regrettait la première souveraine, mais elle-même regrettait Duplan encore davantage: elle avait été fort peinée de la décision impériale qui lui parut la goutte d'eau. A son âge, certains mécomptes s'avouent moins; la cruauté de cette séparation lui parut d'autant plus rude que cette partie de l'ajustement avait à ses yeux une capitale importance. Combien différente de sa fille Hortense, laquelle ne tenait pas en place dix minutes et jetait distraitement ses nattes blondes à Charbonnier, son valet de chambre, pour qu'il fît vite seulement, très vite... si vite que le malheureux homme en suait sang et eau, et se récriait de bâcler ainsi la besogne: il en appelait à l'Empereur qui le tiendrait sûrement pour un imbécile. Alors il saisissait ces torsades

Helios Dujardin

Eudes et Chassepot . Imp

Le professeur de coiffure dans son atelier

d après l'estampe de Debucourt

superbes, les lissait au peigne de toute la longueur de son bras, faisant entre la reine et lui comme un pont sous lequel les enfants royaux s'amusaient à passer avec leurs rires joyeux si drôles en face de la mine renfrognée du pauvre homme.

Vous célébrez les raffinements de la cour de Versailles, tout ce prestigieux encombrement de fines et exquises galanteries, les bains odorants, les appartements parfumés, les délicatesses mises sur le corps, les pommades, les essences répandues sur les cheveux, le rouge et la poudre des joues. Vous vous étonnez des corsets de satin brodés en fil d'or fin, des jupes pareilles à des soleils, des joyaux inestimables, et quant à l'Empire, vous en souriez, l'estimant de maigre figure. C'est beaucoup s'égarer et se méprendre. Ce qu'on peut écrire équitablement des gens de ce temps, c'est combien la bourgeoisie d'origine a mis de réserve dans la haute société, on pourrait même ajouter d'économie prudente, sans entraver le luxe pour autant. Sur le point de coquetterie, les femmes de l'Empire ont la prééminence ; leurs maris dotés par le maître ont des revenus limpides ; ils ne pâtissent ni des domaines improductifs, ni de maisons surchargées, ni de charges séculaires. Leur magnificence est toute neuve ; ils peuvent éblouir sans courir à la ruine. Jamais ils ne disent : Après nous la fin du monde ! suivant le mot insensé d'autrefois ; ils agissent au prorata de leurs ressources, et celles-ci sont telles que dans le même temps ni les principicules allemands, ni le peerage anglais ne pourraient tenir la comparaison. Qu'une maréchale d'Empire, née modestement, jette quelques centaines de mille francs dans sa maison et dans ses écrins, elle n'en doit être réputée inconsidérée ni dépensière. « Chacun se bat pour ce qu'il n'a pas, disait le grenadier; les Français ont la

Dame en bonnet négligé par Quenedey.

gloire, mais ils ne sont pas riches. » Le Français voit plus loin que la fumée. Et si par un d'entre eux nous pouvions juger des autres, nous citerions Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, dont l'existence agitée et profitable eût permis à la princesse sa femme de faire bonne figure dans le monde... si elle y eût tenu.

CHAPITRE V

LES RÉCEPTIONS

CHAPITRE V

LES RÉCEPTIONS

Ce monde très somptueux n'a point un genre, une maison, des élégances distinguées, un domestique nombreux pour soi tout seul, ni pour s'enfermer entre quatre murailles face à face avec des raretés. Dans le nombre des femmes jeunes, tout à coup portées au pinacle, impatientes d'étonner, c'est une rivalité bientôt de savoir ouvrir un salon et de retenir à des jours fixés les personnes réputées pour leur conversation et leur esprit. Les conditions de succès sont multiples : elles se déterminent par mille subtilités dans lesquelles le luxe excessif n'a pas toujours la meilleure part. Les gens de bon goût s'effarouchent de l'étalage bruyant et des ostentations ; une terreur leur vient des solennités de l'antichambre, et ce sont des froideurs tombant sur les plus galantes intentions que la pompe agaçante, surprise dès le seuil et continuée à travers l'ennui et la contrainte d'une soirée officielle et banale. La duchesse d'Abrantès n'en ignore point le mécompte, qui écrit ces philosophies : « Recevoir, c'est avoir une maison ouverte, où « chaque soir on peut aller avec sûreté de trouver le logis habité, « éclairé, et les maîtres disposés à vous accueillir avec leur bonne « mine d'hôtes. Il n'est pas d'absolue nécessité pour cela d'avoir un « esprit supérieur, de descendre de Charlemagne ou d'avoir deux cent « mille livres de rentes, mais il y faut absolument l'usage du monde et

« surtout de l'éducation... tout le monde n'est pas pourvu de ces deux « qualités-là ! »

Non certes ! La simplicité, apanage en tout des esprits très cultivés et supérieurement délicats, ne s'improvise pas ; les peuples neufs ne sont jamais simples ; ils ont dans leur luxe la naïve et primitive exaltation des cathécumènes ; pour eux, la note de puissance est de faire grand. Grand en dépit de tout, parce qu'ils jugent indispensable à l'affirmation de leurs principes l'effort qu'ils font pour surmonter leurs rivaux et les laisser loin derrière. A travers la société de l'Empire, dans les milliers de palais de la Chaussée-d'Antin, les tranquillités savantes, voulues et cherchées apparaissent comme de rarissimes exceptions, au début surtout. Les duchesses subites — un mot bien méchant de Mme de Montmorency — croient de leur honneur et de leur rang tant de dîners mal agencés, ineptement poursuivis des soirées entières, où les services parodient ceux de la table impériale ; tant de réunions béates dans lesquelles les cavaliers d'une part et les femmes de l'autre paraissent se défier à longueur d'horloge aux jeux innocents des bâillements comprimés. On relève d'ailleurs chez certaines des erreurs d'éducation, des manques de tact à peine croyables, et qui précisent au juste l'état spécial de leurs généalogies. Quelquefois aux heures indiquées pour le dîner, ce sont les maîtres qui se font attendre, et qui, les derniers, apparaissent au milieu d'une foule gênée et guindée, demeurée sans présentations, et dans laquelle les valets passent et repassent au mépris de l'étiquette reçue. En d'autres circonstances, on estimait d'un extrême bon genre la fuite momentanée de sa propre réception, et l'on courait à l'Opéra entendre un acte de la Grassini, pour rentrer ensuite sans avoir été remarqué. Il en était de ce sans-gêne comme des manifestations de nos snobismes modernes ; ils disaient une oiseuse insolence ou le pire égoïsme, mais quant à grouper les éléments vivants d'un salon, à créer un centre, à retenir, n'est-ce point folie ?

Le ton des gens de maison se ressent de ce laisser-aller à la fois et de cet abandon maladroit. Ils sont en grand nombre, du vestibule aux

antichambres, suisse, laquais, jockeys, valets de pied, engoncés dans leurs habits à la française, galonnés aux coutures, aiguilletés, leurs gilets rouges très longs sur leurs culottes courtes, valets de chambre souvent habillés de noir et qui ont seuls l'accès des salons de compagnie. Mais, pour la livrée de quelques maisons, de Mme de Montesson

Les visites. Gravure anonyme.

entre autres, si admirablement stylée, que de méprises sur ce fait dans l'aristocratie nouvelle! Des souvenirs passent chez les officiers — les valets se sont choisi cette qualification marquante — des espérances aussi se trahissent. Ils ont gardé la mémoire des bouleversements incroyables de l'ancien Perron, où tant de bélîtres s'étaient subitement élevés à la fortune. Le valet ne sert pas, il *loue* ses services et sa personne, sans cesser de prétendre à mieux. Chaussée-d'Antin, les exemples fourmillent de Frontins passés maîtres, possédant pignon sur rue, et qui ne sont ni les moins hautains, ni les moins prodigues. Il s'ensuit que les confrères non arrivés ne sont guère ce qu'ils prétendent

être, des laquais. Ils se sont formés en de médiocres trains, se sont dégrossis à peine, et seulement férus de leurs droits et de leurs ambitions, tombent en un luxe fou et achèvent de perdre la tête. On imagine le tollé, la fureur, l'indignation quand la police s'avisa de régler, en octobre 1810, la situation spéciale de ce monde tapageur et impertinent. Un livret individuel à eux, libres après tout, et citoyens français au même titre que leurs maîtres!

En regard de ces princiers hôtels, meublés gauchement, encombrés de valetaille, livrés au pillage souvent, des maisons se sont formées peu à peu qui peuvent, sans aucunement souffrir, supporter la comparaison des anciennes. La table surtout a perdu en ces endroits de sa pléthore démocratique et de ses splendeurs parvenues. Ce devient chez beaucoup un ton de bonne compagnie que de n'étonner plus ses convives, une grâce que de substituer la qualité aux quantités énormes. Un peu à Talleyrand et à Mme de Montesson les dignitaires de l'Empire en durent le merci. Même un couvert distingué ne s'embarrasse plus de ces accumulations bâtardes et sottes d'argenteries, de cristaux, si fort admirées à l'origine. La salle à manger n'est ni pompéienne, ni étrusque absolument, mais de stues reposés et limpides, sans trop de meubles, sans trop de matériel non plus. Les valets inutiles ont été relégués ; un dîner d'hommes peut très bien être servi par un ou deux jockeys, — les célèbres jockeys anglais — en bottes molles, en spencer court, conservant sur la tête la casquette galonnée. Seul le dîner d'apparat où viendront les dames exige un peu de pontifical. La table ronde, supportée par des chimères ou des sphinx, est couverte d'une nappe de Saxe, passée au cylindre, brodée au chiffre du maître ; le maître d'hôtel surveille la disposition, la mise en place des assiettes de Sèvres, des couteaux, des fourchettes et des cuillers en vermeil, des cristaux de Bohême rangés en flûte de Pan. Au centre, sous le lustre du plafond, la jardinière garnie d'hortensias, et tout à l'entour d'elle les plats à la française préparés d'avance, alternant avec les candélabres. Puis ce sont les élégances du métier, les serviettes historiées en éventail ou simplement posées sur l'assiette, les chaises rapprochées des places, les dres-

Un jockey de grand seigneur dans la cuisine d'une auberge. Gravure de Jazet.

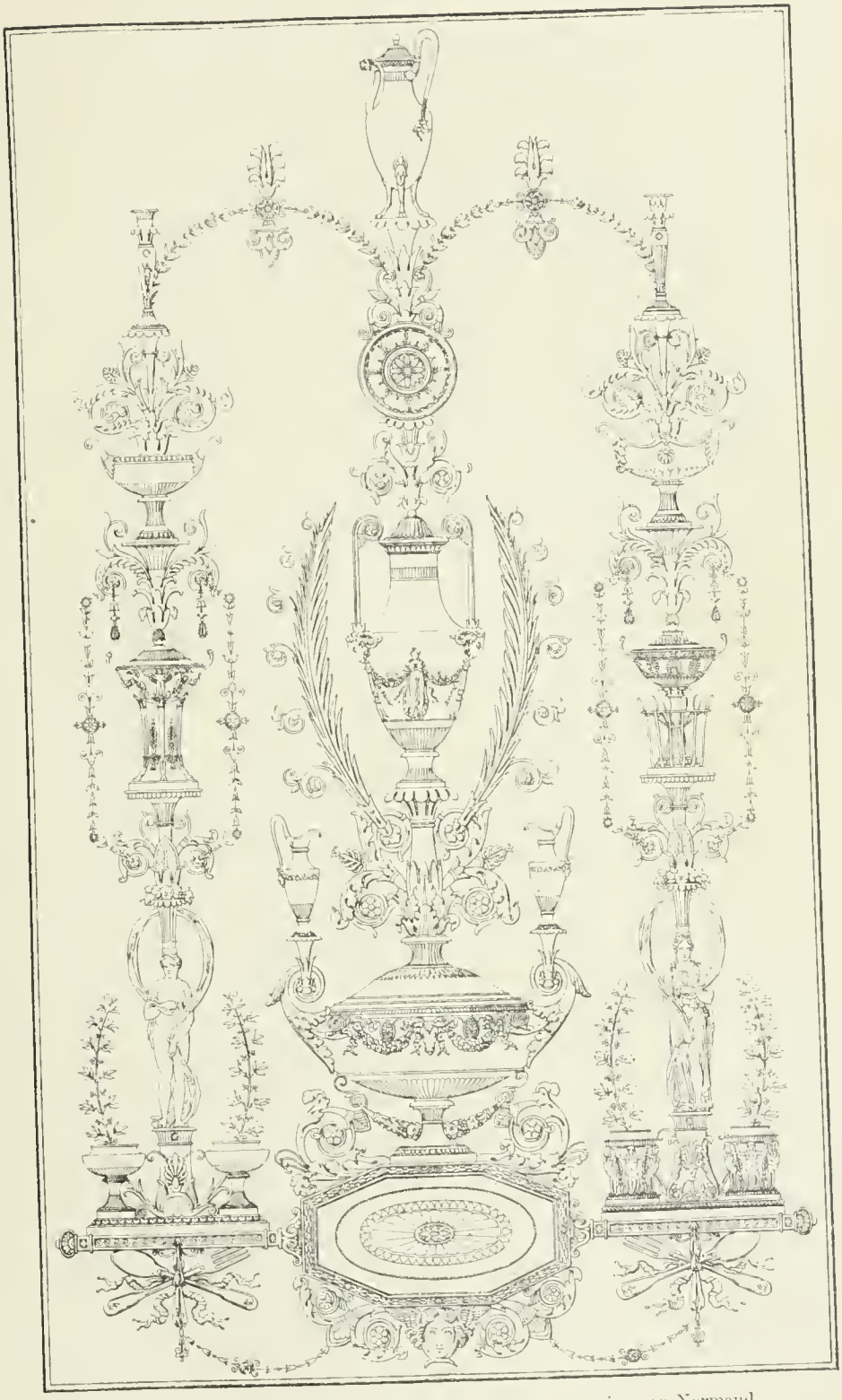
soirs ornés de fleurs, les seaux à rafraîchir disposés, les menus, écrits sur papier gauffré et mis en belle évidence. Enfin, le dernier coup d'œil jeté, les valets rangés en symétrie, portant la livrée aux couleurs, et des gants de filoselle blanche, l'ordonnateur annonce lui-même que madame est servie, en ouvrant la porte à double battant.

Aux yeux des délicats, la table est la pierre de touche ; elle se doit exquise ; elle entre en rivalité du salon que seuls les gens d'esprit savent animer et rendre agréable. Trop abondante, elle lasse ; trop spartiate, elle étonne et manque son but qui est de délier la langue et de provoquer les abandons. Le cuisinier n'est plus le vieux praticien tranquille de jadis, terre à terre et bon enfant ; il s'est modelé sur les artistes, il professe lui aussi et ne consent guère à servir que des bouches capables de l'apprécier et de le comprendre. Ses *ateliers* sont d'un jour gai, aux murs blancs supportant des rangées de cuivres ; çà et là les buffets de hêtres en dressoirs, les tables de bois clair, les fourneaux pour les sauces, les cheminées à landiers pour les rôtisseries. L'uniforme même du patron a varié : sa veste blanche est à fashion et parée de brandebourgs de laine ; il porte une toque formant casquette à fond renversé, et des bottes à l'écuyère. Le menu une fois arrêté, il reste le maître, le *chef*, et tous ses talents d'économie, de finesse, ses ressources multiples se développent et s'ébrouent. De Lasnes il a appris l'art du froid, de Robert la stricte ponctualité, du cuisinier de l'Empereur la science des plats montés, de Richaud le velouté des sauces. Carême l'assure posément : il faut pour briller en ce métier plus d'intelligence que pour entrer à l'École polytechnique. Malheureusement vis-à-vis d'un Talleyrand « entendant le génie de la cuisine », combien de gloutons vulgaires ne heurte-t-on pas dans la carrière, sans parler de maniaques attachés aux curiosités malsaines. L'un — Cambacérès — déjeunant d'un perdreau, rôti d'un côté et piqué de l'autre, pour se procurer ensemble deux sensations opposées ; l'autre exigeant qu'un vanneau trempe un jour ou deux dans une saumure, à la moitié de son corps, afin d'en obtenir le faisandé uniforme. L'art vrai ne s'intéresse point de ces chinoiseries ; il est plus humain, si l'on ose dire, plus à portée des palais ordinaires, mais il

commande un tact spécial et un sentiment très réel de la décoration. Le chef est tout à la fois acheteur, dégustateur, administrateur. Dans la préparation des menus il tient compte des saisons et se règle d'après elles ; pour la confection des plats et leur ordonnance, il s'inspire des données architectoniques à la mode ; il est encore un peu modeleur et décorateur, il bâtit des temples dans la gelée, ciselle des casques guerriers dans une crème, et sculpte dans les foies gras.

Le ton et l'usage admettent deux façons diverses de traiter : l'une, toute française de tradition, transmise de maître à maître et passée de la royauté déchue à l'Empire, comporte la montre des plats et l'ostension des friandises, l'étalage de l'œuvre avant son anéantissement. A la russe, au contraire, tout est dépecé et taillé devant que de paraître au couvert. La vue y perd de son plaisir d'anticipation, et les fleurs ou les pièces d'orfèvrerie compensent sur la table la belle rangées de choses délicieuses. Le genre est à la russe chez les personnages où le dîner n'est qu'un prétexte ; il reste à la française pour les gourmets de race, qui entendent la cordiale hospitalité, et la veulent complète. Dans l'un et l'autre cas toutefois, la vaisselle plate n'a plus cours forcé, on la voit à peine au grand couvert de l'Empereur dans les galas. Le Saxe, le Sèvres l'ont détrônée. Le Sèvres à cause toujours des volontés impériales ; le Saxe pour les acquisitions faites par les officiers dans leurs campagnes récentes.

Le trésor de ces vaisselles a son nombre obligé de pièces ; au moins trois services complets de cinquante personnes, cent cinquante tasses et soucoupes ; deux laiteries ; quatre surtouts et dix cabarets ; douze jeux de verres en cristaux de Bohême, et carafons assortis. Les légumiers sont d'argent et exécutés par Odiot sur les dessins de Percier. L'argenterie se complète par les couverts ordinaires et les couverts de dessert, les uns et les autres de vermeil en dorure au feu, gobelets à liqueurs, sucriers, cafetières, huiliers et pots à oille. Orné de ses peintures, très délicatement historié, le service de Sèvres gros bleu ou fond clair note un luxe princier, chaque assiette comptant pour dix louis au moins et les plats pour bien davantage. Le valet chargé de sa conservation est en l'espèce



Vaisselle plate et objets de table réunis en trophée. par Normand.

comme un garde de musée, un artiste lui encore, ou mieux un membre honoraire d'Académie curieusement imbu de son importance et touchant à ces choses avec le respect d'un amateur ou la jalousie d'un propriétaire. Il ne les livre qu'à regret aux offices, les suit de l'œil et les reprend dès qu'il le peut, avec une rage et l'épouvante de les voir ébréchées.

Huit fois le mois, le brave homme a de ces souleurs, parce qu'il est de règle dans les maisons opulentes où l'on sait recevoir, de donner chaque semaine deux dîners au moins de seize entrées chaudes. C'est tout le matériel au pillage, les plus inestimables joyaux sortis de leur écrin, abandonnés trois heures durant aux brutalités de la cuisine et de la valetaille. Tant de victuailles et si peu d'appétit ! Le bon genre est surtout tyrannique à la table. Il souhaite que le convive ne finisse rien et goûte du bout des lèvres, car c'est manquer d'élégance et de maintien que d'avouer sa faim, et de se servir sans grâce. Le snob dîne, il ne mange pas ; il ne mange pas, mais il cause, il parle doucement avec de jolies attitudes de corps, les mains inoccupées sur la nappe, affirmant ainsi ses principes de bonne compagnie, contant de petites histoires fades, interrompues par des coups de fourchettes savamment calculés et espacés. Devant lui tous les verres sont pleins, alignés comme des échantillons dont il n'aurait que faire. Comptez qu'il enrage au fond, et qu'il maudit l'étiquette. Ah ! que n'est-il maréchal d'Empire pour oser sabrer à plein cet estomac de perdreau affriolant, sans souci de la mode et du qu'en dira-t-on ? Mais si les maréchaux sont rarement des snobs, les snobs sont plus rarement encore maréchaux, et les dîners officiels y perdent peut-être beaucoup de leur gaieté et de leur entrain.

Par cela même il n'est de table choisie que dans les intimités ; au couvert de Mme de Montesson, on assure, entre femmes, dans un ambigu dînatoire d'un éclectisme très Empire, où l'on voit mêlées la belle Récamier, Mme de Rémusat, Mme de Guémenée, la duchesse de Bassano, Mme de Custine née de Sabran, belle-fille du général, et la future reine de Suède, Mme Bernadotte ; aux déjeuners de Talleyrand, on dit aussi, où paraissent les « dents superbes » d'Horace, disciples d'Apicius, amoureux de la qualité seulement, et prenant des temps entre chaque plat

Les travestissements. — Dame en Fanchon la vielleuse et enfant en amour pierrot. Gravure de Mécou.

pour ravoir de l'esprit ; chez Cambacérès, peut-être bien, où l'on veut moins de finesse que de recherches gourmandes et inédites. Les connaisseurs y ajoutent Maret, quelquefois... lorsque rien d'officiel ne trouble et qu'on a loisir d'égrener une conversation entre deux services, très chargés par un cuisinier dont la main s'est un peu gâtée dans les obligations d'une table ministérielle. Les raffinés disent en de vieux coins du faubourg Saint-Germain ou du Marais, aux petits soupers Régence de ci-devant revenus des vanités, très délicats dans leur vie retirée, et qui jouissent si divinement de savoir le *Tyran* moins bien traité qu'eux-mêmes. « Goûtez, mes chers, prenez et mangez, votre « Buonaparte n'en saurait avoir, le drôle ! » Recevoir de cette sorte n'est plus le grand luxe, mais par le choix des invités, la saveur précieuse de toutes choses, c'est très parfaitement le bon genre, l'essence de politesse supérieure réservée au très petit nombre ; c'est l'indice d'une société reconstituée, et suffisamment aristocratisée pour dédaigner les parades vaines.

Combien un grand couvert ne complique-t-il pas la vie de bizarreries oiseuses ? Dans les anciens usages la maîtresse de maison ne mettait pas d'hommes à ses côtés ; elle désignait quatre personnes de la réunion et les priait simplement de s'asseoir sur les fauteuils rapprochés du sien, « sans faire de scène ». On a depuis changé tant de choses ! C'est pour l'instant une obligation du maître de maison d'inviter cérémonieusement la femme de la plus haute situation sociale, de lui offrir la main, de lui faire traverser le salon la première, flanquée à gauche de quelque fâcheux aussi considérable qu'elle-même, et dont elle eût peut-être fui le voisinage en tout autre cas. Jeune, elle « paraît Suzanne entre les deux vieillards » ; âgée, elle doit subir des heures durant les divagations de personnages seulement intéressés de leurs propres affaires et incapables de choisir un autre sujet. Encore lorsqu'ils sont des soldats, on leur pardonne bien volontiers ; mais s'ils sont des ingénieurs ou des savants en us, s'ils parlent de momies ou de Pharaons, il faut se condamner à avaler l'histoire jusqu'au bout, dans ses détails les moins plaisants ; ce n'est plus alors qu'un supplice, qu'une mise sur le gril

d'un extrême bon genre. Et si l'on ajoute à ces ennuis l'abominable usage de se laver les doigts, de se rincer la bouche à la fin, l'horreur de ces têtes baissées crachant à la fois dans leur coupe, la persécution préméditée du café pris à table, des liqueurs ajoutées, on imagine que le dîner officiel n'a rien pour séduire les femmes en jeunesse et en beauté.

Le salon, dans son acception d'assemblée select et d'académie d'esprit, nécessite un incomparable tact féminin, plus de diplomatie presque et de sentiment des nuances que partout, car ce n'est déjà rien en l'espèce que la puissance ou la richesse, ce n'est que peu d'être belle et jeune, il y faut joindre du monde, de l'attachant, de l'irrésistible dont par malheur la recette ne court point les hôtels princiers très communément. Dites que Mme de Lavalette est une blonde troublante, distinguée, éminemment gracieuse ; elle est pour tenir un salon pensionnaire encore et naïve. Mme de Rovigo est une grâce, une danseuse en outre, mais elle mêle à ses qualités une pointe de hauteur, et ni la conversation, ni le babiolage ne lui agréent. Mme de la Rochefoucauld a l'esprit, la distinction, le nom ; il ne lui faut que de peu, mais ce peu est beaucoup, le liant. Aucune d'elles ne sait faire abstraction de soi, s'oublier à propos dans un cercle, ce qui est le point délicat. Plaire en ce genre, c'est de persuader aux autres — à tous les autres — qu'ils vous apportent une joie de venir, et qu'ils vous privent s'ils s'abstiennent. On prend congé de Mme Junot, de Mme de Rémusat sous cette impression infiniment attractive, avec ce mot aux lèvres : « la charmante femme ! » Charmante d'avoir su provoquer les causeries, d'avoir voltigé en paraissant prendre intérêt, de l'un à l'autre, du grand au petit, sans méconnaître les intimes même. Mme de Rémusat a les littérateurs et les artistes, avec, dans le nombre, quelques émigrés revenus, des anciennes beautés vieillies, agréables encore par leur ton et leur « laisser-courre » de bon aloi ; chez Mme d'Abrantès, ce sont les gouvernementaux de préférence, mêlés à des hommes de lettres, à des musiciens, à des peintres, mais groupés en l'absence de toute solennité ; les soirées s'y terminent en sauteries impromptues, Nicolo, grimpé sur une table et faisant le ménétrier, Steibelt pianotant à outrance. Chez l'une ou l'autre

peu de femmes, juste le nécessaire et seulement dans la note voulue, ni banales, ni excentriques, pliées aux exigences, donnant la réplique aux hommes, Mlle Chaudon par exemple, nièce de Junot, la plus fûtée et la plus malicieuse. Près de Mme de Rémusat, on est plus talon rouge et bas bleu ; il y court des ressouvenirs de Jean-Jacques avec la bonne Mme d'Houdetot, très âgée pour l'instant, restée bienveillante à elle-même et aux autres, — à elle surtout, — fort ingénument cynique en outre, et récitant les poésies passionnées de ses anciens fidèles ; la littérature moderne y raisonne avec Esmenard, Luce de Lancival ou Népomucène. Mais en ces endroits, une extrême et aristocratique simplicité s'affirme dans la discrétion des lumières et la sobriété ; vers les dix heures, les domestiques installent de petites tables à thé, qu'on sent inutiles, parce que l'esprit est ailleurs et vagabonde sans plus de besoins.

Une pareille modestie s'est habituée aux samedis de Mme de Genlis, dans un joli salon Louis XVI, où la bonne dame tient école de distinction traditionnelle, on pourrait dire même de la politesse de droit divin. Son jour a été choisi pour l'agrément des hommes occupés, qui ont ensuite de ses soirées la grasse matinée du dimanche. Fréquenter chez elle comporte de la part des initiés une observance spéciale, des piétés comme pour le pèlerinage à une relique vénérée. Anatole de Montesquiou dédaigne de se servir de son nom pour forcer la porte, il eût souhaité de pénétrer à l'Arsenal déguisé en trotteur d'imprimerie, à la façon des chevaliers cachés sous le hoqueton d'un troubadour. Ce devenait une quintescence spirituelle fort goûtée que d'entrer en relations avec la dame par lettres seulement. Dix-huit mois entiers Mme de Chevreuse correspondit avec elle sous le nom de Jeanneton « paysanne » et finit par accepter un rendez-vous dans lequel, sous son accoutrement de fermière, se trahissaient ses mains effilées et ses élégances nées. Le coquet appartement de l'Arsenal où l'Empereur a créé un ermitage à Mme de Genlis ne désemplit guère, mais les causeries y prennent l'allure d'une séance des Jeux Floraux. On y entend Millevoye pleurer les feuilles mortes, Dussault lire de longs feuilletons pédants,

Elzéar de Sabran réciter ses fables. Quant aux femmes, toutes ont écrit, écrivent ou écriront, traduisent ou versifient, même une banquière, Mme Hainguerlot, nommée la dixième muse, en l'honneur de ses cheveux noirs et de ses poses olympiennes.

Le brouhaha des réunions nombreuses et mêlées éloigne les causeurs de race ; ils y apportent la retenue dédaigneuse, hostile souvent, d'artistes en face de bourgeois bourgeoisant. Ils sentent que, pour la plupart de ces personnes attifées, venues pour le bal de tout à l'heure, il n'est d'intérêt sérieux que d'être regardées et admirées. Talleyrand au milieu de ces cohues a comme une nervosité de chat tombé dans une flaque d'eau et secouant ses pattes : il jette des mots égratignants à la ronde, sans un sourire, et s'éloigne vite. Au fond, toutes ces réceptions sont pareilles ; femmes groupées à l'entour de la maîtresse de maison, amusées de leurs petits caquets incolores et malicieux, occupées de leur maintien, de la toilette des autres, faisant des mines et tenant la pose. Les hommes debout, appuyés aux consoles, désœuvrés et causant très bas avec de gros mystères. De quart d'heure en quart d'heure une nuée de valets porteurs de friandises ou de rafraîchissements mettent dans le ronron un cliquetis joyeux de verres, s'en retournent pour revenir tantôt. Sur les onze heures, un remue-ménage attendu, toute l'assistance debout est inclinée, les dames faisant leurs longues révérences en arrière ; c'est l'Empereur qui vient, tenant la main de l'Impératrice ; sa voix timbrée sonne, jetant une phrase quelconque aussitôt commentée. S. M. a pris l'oreille de madame***... l'Impératrice paraît triste... Certains invités estiment que cela est *unique*, expression à la mode, utile à ceux qui n'ont pas grand'chose à dire. Unique, en honneur ! de n'avoir point été remarqué soi-même, d'avoir souffert, d'avoir étouffé pour rien. Sotte et misérable soirée que celle où l'on n'a point l'assurance d'une place en vue, au moment opportun, à cause de la bousculade...

Et puis il y a les bals de saison chez les princes ou les grands dignitaires, encore plus discordants par la confusion des personnes et des qualités, l'imbroglio des aristocraties, et la délimitation plus écrite des

Costumes de soirée et de bal : Femme entrant dans un salon; femmes dansant; femme en grand habit de cour. D'après La Mésangère.

coteries et des clans. Les invitations en ont été portées à domicile, dans un poulet manuscrit, gauffré aux bordures et doré sur les tranches ; on a dû y répondre aussitôt. Alors, pour le jour fixé, sur le coup de minuit, le perron de l'hôtel est encombré de voitures-coupés, marchant en file et dirigées par les chasseurs pareils aux tambours-majors de l'infanterie. Le ton est de ne point être des premiers au rendez-vous ; il est très reçu de quitter ce jour-là l'Opéra et la Comédie à la fermeture, et de prendre l'extrême queue des équipages. Une fois arrivés, les couples montent lentement les degrés de marbre, jettent leurs pelisses et leurs witchouras aux valets, pénètrent dans les antichambres et se tenant les mains comme au temps des paniers et des robes larges, vont saluer leurs hôtes dans le salon de compagnie. Les valses ont-elles commencé, cela n'en est que mieux. On a loisir de s'asseoir, de donner un coup d'œil aux glaces, et de médire. La salle de bal, étroite et encombrée, beaucoup de visages inconnus ; l'orchestre réduit, un clavecin, un violon, une basse... assez pour l'appartement après tout, déjà trop ! Une température !... des costumes !... Mme de Luçay toujours son diadème d'impératrice... et des allures !...

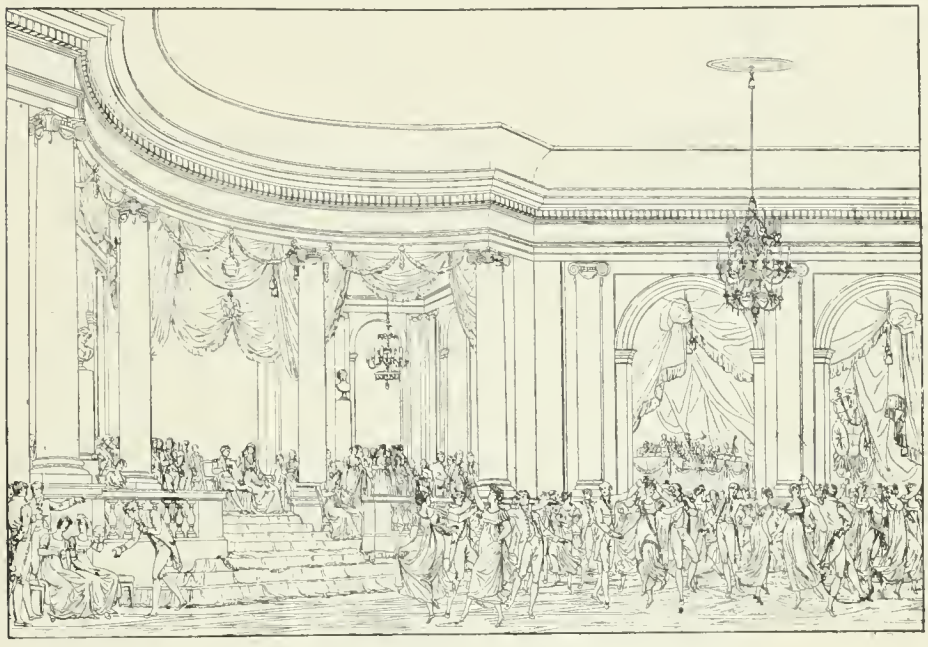
Des danses qui nous paraîtraient furieusement étranges dans leurs enjambées audacieuses et leurs flic flacs, dans leurs attitudes exagérées et cavalcadantes. Des poses classiques, on le voudrait insinuer, consistant à relever le bras arrondi, à pirouetter sur les talons en façon de poupées articulées ; des sauteries en gigue secouant les jupes, forçant le cavalier à galoper du pied gauche. Diminutif des ballets d'opéra, la danse imprime au corps mille contorsions mimées, mille tensions rythmées que Debucourt a voulu exagérer dans la célèbre estampe de la *Dansomanie*. Pour la pastourelle d'un quadrille, les dames tendent leurs robes en éventails, et s'avancent à la rencontre des danseurs très gravement comiques, tout en exécutant le rigodon le plus irrésistible qui se voie. Vestris domine ; c'est de lui qu'on tient les entrechats et les ronds de jambe, toutes les excentricités admises, comme on a appris de Despréaux la grâce maniérée de s'asseoir, de traverser un salon, de se ganter, de s'éventer, de prendre avec un joli geste la main de son cava-

lier. Moins d'abandon que de nos jours, mais aussi plus de gaieté, de diable au corps et de caprice. Les couples d'alors sont en réalité l'accointance et la marche parallèle de deux solos pratiquant chacun pour soi, l'un en oubli de l'autre.

La reine Hortense déplorait le solo, à cause de l'allure chorégraphique apportée par lui aux sauteries intimes. Tout au plus se devait-il admettre en de certains bals travestis, réglés suivant les conventions théâtrales et nécessitant des répétitions. A dire vrai, ce ne sont point là des bals, mais des jeux de scènes ordonnés, agencés, prévus, comme chez Marescalchi un jour, comme en 1809 aux Tuileries pour le quadrille des *Echecs*, ou en 1811 pour le bal des *Saisons* et des *Heures*. Les *Echecs* s'étaient joués dans une salle en échiquier où s'étaient rangées les deux reines, Mmes de Bassano et de Barral, entourées des cavaliers, des fous, des tours et des pions. Ces derniers choisis de même taille exactement étaient au nombre de seize, huit en rouge, huit en bleu ; ils portaient des costumes égyptiens faits d'une jupe en gros de Naples et d'une pagne rayée. Leur coiffure ressemblait à « celle des sphinx qu'on voit au coin de tous les chenets, et au bas des escaliers un peu élégants ». Sous ce déguisement, Caroline Murat perdait tout ses avantages ; seules les deux reines en habit de princesses de théâtre rachetaient un peu le reste. Quant aux cavaliers accoutrés aussi en sphinx avec un casque d'osier, les fous en grelots grelottant, les tours en tower de Londres énormes et disgracieuses, rien ne saurait décrire leur bouffonnerie immense et minable. Leur immobilité accentuait les mécomptes, il manquait au milieu de ces bigarrures un peu de trémoussement et de mélange ; l'excuse du travesti ridicule, c'est la danse échevelée et tapageuse ; or, ceci se marchait à peine, se glissait, et donnait aux spectateurs le loisir d'en tirer leurs remarques moqueuses.

C'était un retour inconscient aux figures du XVIe siècle, tel le ballet de *Circé* réglé par Balthasar de Beaujoyeulx, pour les noces d'Anne de Joyeuse, et joué en présence d'Henri III et de la reine Catherine. On en avait même gardé l'usage de débiter un compliment à l'adresse des souverains, ce qui indisposait la reine Hortense, peu tournée aux

antiquailles et aux restitutions. A son idée, un bal doit être une contre-danse, et jamais l'enrégimentement des groupes, ni la reproduction plus ou moins fidèle d'une pantomime lyrique. D'ailleurs, on se lassait des travestis ; on s'en défiait pour certaines licences prises sous le masque et dont l'Empereur n'avait point goûté la fantaisie. Davout mandait de Hambourg à la princesse sa femme d'éviter les déguisements dans la



Un bal en présence de l'Empereur. Dessin de Zix.

fête que Napoléon l'avait priée de donner en 1812. « Non parce que cela abîme les meubles, écrit le maréchal un peu naïvement, mais à cause de la vive crainte de voir l'Empereur dans des bals de cette espèce. » Une insolence, une méprise, une intrigue sotte, et voici pour toujours une maison disqualifiée et mise à l'index de la société officielle. De bonne justice, un bal paré et masqué n'est possible qu'entre personnes du même cercle, triées sur le volet et invitées à petit nombre, mieux encore pour les réunions de jeunes filles et d'enfants dont on n'a à redouter ni les haines politiques ni les blessantes et malséantes allusions.

En dépit de tout, le travesti se maintient. Il est de ton supérieur alors, il dérive à la fois de l'envie de parader favorisée et prônée en tout lieu, et des littératures où déjà se préparent les engouements romantiques. Les bals parés ont leur pleine faveur en 1809, ils sont dits « de caractère », et l'on y retrouve les personnifications pseudo-historiques des poètes ou des romanciers, les chevaleries de sir Walter Scott, les troubadours, les sultanes, les Corinnes, les héros d'Ossian popularisés par Girodet. Mais la mode fantasque ne s'attarde point longtemps aux mêmes choses. En 1811, le domino a quelques succès, il se porte entr'ouvert et voile à peine les dessous inattendus. Le bon genre tourne à la parure ethnographique, costumes de provinces de l'est ou de l'ouest, bergères de Suisse, paysannes d'Allemagne. Mme de Lespinasse commande à Leroy un habit de femme prussienne, jupe de taffetas blanc rayé de rubans nacarat, tablier de mousseline brodé de satin, corset nacarat en velours, bonnet de velours et blonde, en tout 244 francs, une misère ! Jusqu'aux convulsions dernières de l'Empire, l'engouement du travesti se continua, et les cosaques entrés à Paris se heurtèrent à des cavalcades. On s'amusa même beaucoup de Mme Pérignon, habillée en Fanchon la Vielleuse, entrevue derrière les vasistas de son coupé par des jeunes gens en liesse qui la voulurent forcer de descendre et de leur jouer une savoyarde.

Dans les milieux plus modestes et moins pliés aux ordres du maître, les réceptions gardèrent un très aimable caractère de tranquillité et d'entre-soi. Pour les fêtes des maîtres de maison, dans les anniversaires heureux, l'hôtel s'entr'ouvrait aux proches, s'illuminait doucement une nuit entière, et ensuite des danses, quelques acteurs improvisés jouaient un à-propos terminé au petit jour. Chez les Rémusat, vu l'exiguïté des êtres, les comédies se donnaient dans la salle à manger, en présence de quarante personnes au plus. Une fois, M. Tourolle et la dame du logis interprétèrent *Défiance et Malice* devant Mme d'Houdetot, toujours intéressée des jeunes, et bienveillante, et joyeuse de comparer au présent les autrefois disparus. Les Bassano faisaient honneur à Molière dans les salons de l'hôtel Gallifet, avec le plus ordinairement des comédiens de

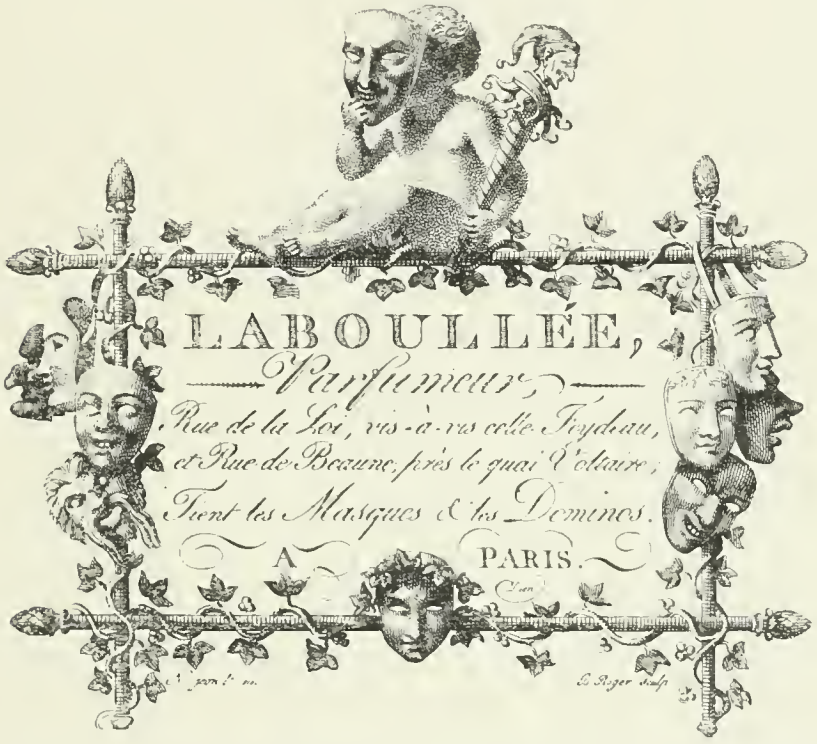
Heliog. Dujardin

Eudes et Chassepot Imp

Jeux de société Le colin maillard assis

d'après l'estampe de Schenker copiée dans le Bon Genre

profession mêlés aux amateurs. En divers endroits de la Chaussée-d'Antin des vaudevilles modernes se jouaient sur des tréteaux, dressés à l'ancienne mode, alternant avec les chants ou les pianoteries des jeunes filles. Et des travestis encore dans ces réunions, quand, pour dire une romance, le chanteur s'affublait d'un maillot chair, d'un pourpoint crénelé et d'une toque à plumes ; quand, pour toucher de la harpe, la maîtresse de maison apparaissait en Velléda ou en Isabeau de Bavière, semblable à un sujet de pendule articulé et mouvant.



ADRESSE D'UN PARFUMEUR FOURNISSEUR DE MASQUES. Gravure de B. Roger, d'après Naigeon.

Les images nous ont d'ailleurs transmis la curiosité de quelques jeux de salon dont on intéressait les après-dînées d'hiver, ou les garden-parties improvisées, origine de nos cotillons et de ces figures infiniment sottes qui veulent aujourd'hui relever la gaîté d'un bal ennuyeux et pâlissant. Ne jugez pas que les mystifications très anciennes et très françaises, telles que le *Chandelier*, le *Pont d'Amour* ou le *Colin Maillard*

assis, aient été réservées aux seuls calicots et aux grisettes leurs sœurs ; on les admettait dans la société sous l'œil des mères, en tout bien tout honneur, sauf la décence du bon ton. A dire vrai, ces jeux innocents — on leur donne ce nom gentil — ne sont point appréciés de tout le monde ; des esprits timorés y redoutent la trivialité et la malséance. On les sait fort à propos remplacer par des manières de tableaux vivants, rappelant par leurs combinaisons chastes les sujets de sculpture en honneur : Paul et Virginie sous une feuille de palmier ; la *Soif de l'or* de Prudhon, encore qu'on réputât excessif le fait de la personne étendue, qu'un élégant faisait semblant de fouler aux pieds ; Corinne levant les yeux au ciel et tenant une lyre ; des Muses, des déesses, avec, de temps à autre, une coquette de rang, la belle Regnault de Saint-Jean-d'Angely ou Mme de Rovigo, offerte aux regards dans une pose imaginée par Auguste de Colbert ou Canouville, et gardant le plus imperturbable sérieux. Comedianti un peu tous, préoccupés de leur renom de luxe, de politesse, heureux de jeter de la poudre aux yeux quand même — assez d'hommes la savaient employer mieux pour la gloire commune — satisfaits de leur fonction moindre qui était de tenir leur société à la première place, et de favoriser les arts ! Tous les arts, depuis celui des modistes, des couturiers ou des coiffeurs jusqu'à celui de David, de Gérard et de Prudhon, souvent inspirés par leurs amusettes innocentes, il en faut convenir. Leurs folies se monnayent, se fondent en lingots, utiles à d'autres besognes, ils l'ignorent d'autant moins qu'on le leur répète volontiers, et que, loin de les en blâmer, on les en loue. L'Europe a plus à redouter de leur joie que de leur tristesse ; tant ils riaient et semaient les louis, tant on en trouvait les reliefs à la bonne heure.

Chacune des grandes soirées chez les princes grevait un budget de 1,500 louis au bas mot, et de bien davantage quand la réception s'ouvrait à tous les officieux. L'ajustement des quadrilles dans le bal travesti de Caroline Murat, en février 1812, compte à lui seul pour 20,000 francs dans les livres du fameux Leroy. Hortense, de son côté, avait dépassé 14,000 francs pour la même fête et l'habillement de sa maison. Il y faut joindre l'orchestre, un souper servi par Laguipière ou Carême à

plus de 600 personnes à la fois, sur un signal. L'Empereur pouvait être satisfait des résultats, et perdre un instant le souci d'autres déboires. Jamais on n'avait entendu ses ordres à ce point, ni festoyé plus splendidement. Dans les salles de danse de l'Elysée, tout à coup transformées en salles de festin, devant les tables multiples où les femmes étaient assises, dans le brouhaha des rires et des folies, de très jeunes hommes passaient, affreusement défigurés et estropiés, leurs jambes de bois battant une cadence macabre. Après la campagne de Russie, on avait vu un bal de ce genre, imposé par l'Empereur ; les femmes se détournaient pour ne point pleurer...

LE JOCKEY PORTANT UNE INVITATION
Gravure de Barthélemy Roger, d'après Desenne.

CHAPITRE VI

LES SORTIES

CHAPITRE VI

LES SORTIES

Les femmes de la société impériale ne marchent point ; la faute en est un peu à leur bottier et beaucoup à la mode — on disait les *convenances*, alors. S'il n'est de sorties pour elles que dans leur voiture, et dans leurs capitons, c'est que tout bonnement mesdames de la cour sont devenues chinoises, et souhaitent leur pied si mignon, si douillet que vraiment les grosses besognes lui sont interdites. Aussi n'est-il jamais question pour elles de ces sports dont nos facultés modernes proclament l'efficacité ; elles ignorent les courses pédestres du matin, toutes les fatigues dites profitables, les violentes et graduées mortifications du corps, devenues chez nous préceptes d'Evangile, et dont le décalogue un peu fluctuant du high-life fait état, pour le moment, entre l'équitation et le lawn-tennis. Au sentiment de ces jolies, c'est faute de ton misérable que toute brutalité, que toute brusquerie, une médiocrité que la course aventureuse à travers les rues, une impertinence que de jouer à l'excentrique sur ce point. Des gazettes malicieuses insinuent un compromis entre les artistes de la chaussure et ceux de la carrosserie, mais vous entendez que ce sont là des exagérations; la cause de cette paresse est autre ; elle provient du méchant état des chaussées, privées de trottoirs et encombrées de marchands à la hotte, de boueux et de cavaliers; elle s'explique par une crainte très

admissible de confusions entre les promeneuses du monde et leurs imitatrices, habituées de Coblentz ou de Frascati, mises irréprochablement elles aussi, et le plus souvent charmantes. Et plus on se plaisait à répandre la perfide histoire de puissantes dames surprises autrefois achetant leurs légumes et faisant leur marché, plus il devenait urgent pour celles-là de s'inscrire contre ces insolences, en affectant la hauteur afférente aux fortunes nouvelles. De ces raisons naquirent les habitudes favorisées bientôt par la passion intense de luxe inédit et splendide. Puis, comme nous le disions tout à l'heure, les recherches galantes repoussent les allures hommasses et fortes, obtenues dans les jeux athlétiques ; on se devait garder le visage clair, les membres grêles, la taille souple, les extrémités allongées. De cette décadence provoquée par les nuits blanches, les bains énervants, les repos mous de la journée, des besoins indispensables étaient sortis. Les calèches s'étaient multipliées, les écuries peuplées de magnifiques bêtes, et les riches avaient décuplé le nombre de leurs cochers ou de leurs laquais. Au lieu de tant de véhicules bâtards et disgracieux dont le Directoire avait adopté les bizarreries, ç'avait été en moins de cinq ans pour les « ennuyées » du bon genre, une renaissance inspirée de l'ancienne cour avec une exquise transposition des motifs de décoration et d'économie générales. Tout de suite la mode s'était emparée des carrosses, apportant dans leur usage ses règles et ses délimitations, précisant, comme pour les costumes et les autres coquetteries, l'heure convenable à la sortie de chaque attelage, la livrée obligée des gens, même la tenue des maîtres, le harnachement des chevaux et la tonalité des rechampis. S'affranchir de ces ordonnances marquait en tout état de cause la pire négation des politesses reconnues ; la faute en comportait mille sanctions, dont la plus cruelle, aux yeux des « aimables », provoquait d'incessants quolibets dans leur monde, et de malicieux soulignements, sous couvert de parler d'autres personnes.

Nous voici bien au temps où, pour obtenir de son mari une voiture du matin, la femme d'un ambassadeur le menace d'aller aux offices dans sa grande dormeuse de gala, et lui laisse entrevoir l'ironie furieuse

Le château de Jouy, calèche de promenade. D'après Constant Bourgeois.

de leur société proche. Comprenez la misère de cette intempestive somptuosité, de ces dorures, de ces laquais coiffés d'un bicorne à gland, de ce cocher hissé sur son siège drapé, de ces Mecklembourgeois aux actions superbes, arrêtés au porche d'une église, parmi les foules des matinées parisiennes, au milieu des charrettes et des camions, et conduisant à cette allure majestueuse une dame simplement vêtue d'une jupe de marceline, et d'une redingote ramoneur ! Sous le règne de Barras, on eût admis cette désinvolture, et encore ! Mais en ce moment ! Maintenant que les moindres rentières du faubourg Saint-Honoré, que les moins huppées ont à tout le moins leur berline sévère, ce devient une inconvenance on peut dire, et même une très réelle inconséquence que d'afficher un pareil dédain des usages. On n'ira point objecter — ceci est le raisonnement des avares — la surcharge d'un train nouveau. Quelques cent louis employés ici au lieu de l'être là, et rien ne sera changé, ni le nombre des chevaux, ni celui des cochers, ni celui des valets de pied non plus, dont il serait malséant de se servir dans les sorties matinales.

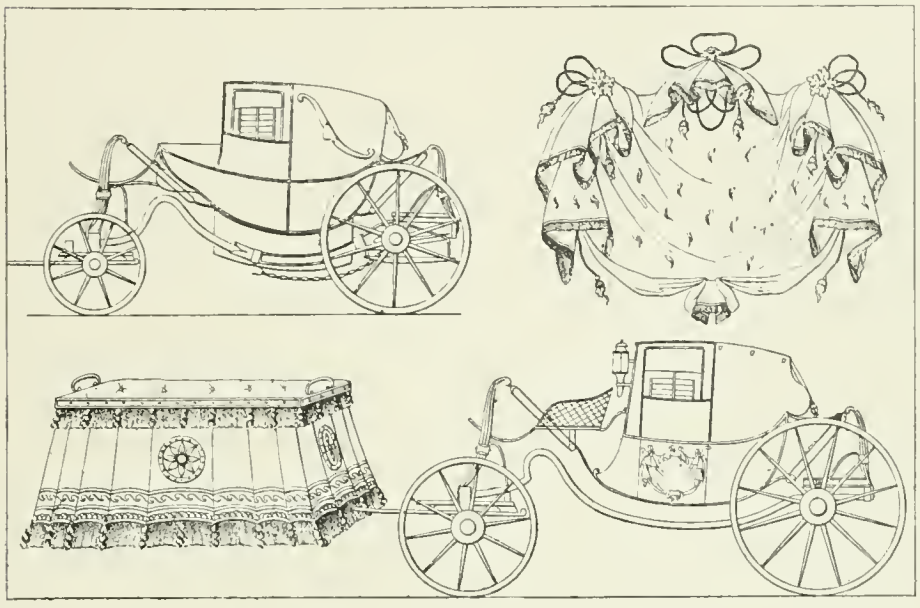
Ce sont gens modestes que ceux-ci, dont le chroniqueur nous conte les débats, des « regardants » arrêtant au plus serré le chiffre de leurs dépenses, et cotant à 20,000 francs le luxe de leur équipage. Mais dans la classe élevée, chez les dignitaires ou les princes, que pèserait une somme pareille ? Je mets, bien entendu, hors de cause la maison de l'Empereur ; celle-ci entretient à l'année près de 800 chevaux ; ses écuries sont encombrées de berlines, de calèches, de voitures de tous modèles ; les palefreniers à eux seuls formeraient l'effectif d'un régiment sur le pied de paix. Le souverain a des obligations qui ne prouvent guère en regard des autres ; le terme vrai des élégances se doit chercher ailleurs, et encore ne sont-ce point toujours les plus réputés qui le fourniront magnifique. Le comte Potocki, dont l'hôtel est un musée de raretés, n'a guère que six chevaux, quatre palefreniers, deux cochers et deux chasseurs ; son luxe est dans les harnais, garnis d'or, d'argent, de corail, de peau de tigre ou d'écaille. Pour la moyenne des fortunes, un train ordinaire — ni trop, ni trop peu — nécessite une

écurie de douze bêtes, cinq à six carrosses, un boghey pour le bois, une bastardelle pour les courses en ville, une dormeuse pour les visites, une diligence pour les cérémonies. Si l'intendance de la maison ne compte pas, ce sont vite les exigences doublées ou triplées. Une cavalerie de trente chevaux n'est point une folie ; aux voitures obligées s'ajoutent les chars à bancs pour les promenades hors Paris, les traîneaux d'hiver incrustés de nacre à la façon des meubles précieux, les carricks à pompe, les tilburys, mille superfluités, hier inédites, demain démodées et qu'on remplace d'année en année par de nouvelles.

Entre les divers domestiques attachés à l'écurie d'une maison bien tenue, des hiérarchies se sont établies, très sévères dans leurs respectives attributions, entraînant un cérémonial réglé dont les gens de cette sorte font un cas particulier. Ni le premier, ni les seconds cochers n'entrent aux écuries ; ils reçoivent les chevaux attelés de la main des palefreniers et prennent les guides et le fouet avec une importance supérieurement digne. Leur livrée se détermine d'après les heures : il est pour les galas d'un grand habit galonné, de boutons armoriés, d'un bicorne en bataille, d'une perruque à frimas, de culottes courtes et de bas blancs. Dans les circonstances solennelles, l'attelage est de quatre bêtes à la française ; le premier cocher croit ne pas déchoir de son rang, il consent de bonne grâce à parader. Son devoir consiste à s'asseoir sur son trône, à inspecter les harnais, à passer les chevaux en revue à donner ses ordres au postillon montant le premier cheval de gauche. Les maîtres une fois assis, et les deux valets de pied, en semblable livrée que lui-même, installés sur le marchepied d'arrière, il prend l'allure superbe, redresse sa haute taille, jette ses hé ! là ! aux passants, et par les grandes voies se rend à l'adresse indiquée, laquelle, pour lui plaire, doit être au moins un palais princier, à défaut des Tuileries. La mine hautaine, la correcte tenue, le pli spécial et dédaigneux des lèvres est réservé par lui aux besognes de bon aloi. Il tiendrait pour une infraction grave aux convenances d'être mandé pour les promenades au Bois. Si on les lui impose, il revêt un costume sombre, transforme ses attitudes, se croit tenu à un décorum moindre. Le voici campé de travers, en artiste,

modelant ses poses sur celles des gentilshommes rencontrés ; « si bien, « assure de Jouy, qu'en voyant un équipage moderne, on se demande « si le cocher se tient aussi mal que le maître, ou si c'est le maître qui « se tient aussi mal qu'un cocher ».

En plus de ce personnage qu'on hésite à appeler aux ordres à cause



Détails de calèches de luxe. D'après Roccheggiani.

des objections respectueuses, mais toujours péremptoires qu'il ne cesse de faire, le service de l'écurie occupe un personnel nombreux de postillons, de jockeys, d'écuyers, les uns réservés aux expéditions de moindre conséquence, les autres chargés de suivre à cheval le boghey, le phaéton ou la chevauchée des maîtres. Pour les sorties, le jockey est vêtu d'une casaque longue, sanglée d'une courroie claire, il est coiffé d'un chapeau haut de forme, galonné d'or et étoilé d'une cocarde. A la maison, il porte un spencer étroit, sans basques, une casquette ronde à la mode anglaise, conservée par les postillons de nos Daumont. Le jockey est de toutes besognes, bon à tout faire, occupé chez les moins riches aux tables du déjeuner, aux courses dans la ville, même aux antichambres. Jeune, il reste jockey toujours ; plus âgé, il endosse

l'uniforme des écuyers ou des valets de pied, et se tient debout à la plate-forme des carrosses. Il est l'élément démoralisateur par excellence ; resté célibataire, il a la faveur de la partie féminine dans la domesticité, il a sa chambre à l'hôtel et se faufile dans les intimités. Lui seul connaît les secrets, porte les poulets, les publie et en tire profit ; il est une création de l'Empire, très incontestable, la synthèse des laquais impudents d'autrefois, et des « officiers » du régime nouveau. Depuis qu'il s'est changé en groom, il a perdu du tout au tout, et il ne compte plus ; mais, au temps qui nous occupe, il est le meuble indispensable des élégantes ; il est aux portières lorsque sa maîtresse descend de calèche, se tient devant les magasins où elle entre, porte les paquets, prend les ordres, et grimpe comme un chat à son marchepied d'arrière.

Avec le cheval demi-sang anglais, haut sur jambes, bien muselé, admirablement actionné, à la queue rognée court, le jockey en spencer est une caractéristique d'époque. Ils vont, hommes et bêtes, ensemble, inséparables, gardés dans les images par Carle Vernet, admirateur de leurs qualités et de leurs vices. Entrevu toutefois par la lorgnette un peu grossissante de l'artiste, le « coursier » de l'Empire, sinon le jockey, n'est point à son terme juste, et ce serait étrangement se méprendre que de tenir pour réelles les exagérations cavalières du maître peintre à son endroit. De Vernet jusqu'à nous, la race n'a point tant varié des carrossiers ou des bêtes de selle ; les récentes démonstrations de l'Américain Muybridge nous laissent un peu douter de la conscience spéciale du grand animalier. Elancés, vigoureux, certes, les chevaux de l'Empire le furent, mais, pas plus que les nôtres, ils ne faussaient la marche ou le galop, ni ne trottaient au rebours des lois. Ce que Vernet écrit mieux, ce sont les luxes nouveaux des écuries, les râteliers en coquille, les mangeoires de marbre, les boxes de séparation, et la distinction des attelages. Sauf beaucoup de contresens dans les actions du cheval, il reste le chroniqueur des sports ; il nous décrit les pratiques oubliées, le ton reçu en matière d'équitation ou de voitures ; il va jusqu'à déterminer les heures en avant desquelles un élégant se peut permettre les fantaisies, en deçà desquelles il se doit au classique. Si, de temps à

Hehoß Dujardin

Eudes et Chassepot Imp

L arbre franchi (Amazone au bois)

d apres une peinture de Carle Vernet gravee par Coqueret

autre, Vernet commet une erreur de goût, la faute en est à ses modèles, qu'il ne sait pas toujours choisir dans la société, mais qu'il prend à travers tous les mondes, un peu au hasard des confusions. Il ne démêle point toujours facilement le phaéton ou le boghey sévères et de vrai luxe, d'avec les autres presque pareils, dont, tout au plus, les maîtres trahissent leur ignorance et leur dédain de la distinction par l'étalage malséant de livrées ou de dorures intempestives.

Le bon genre réside tout entier dans le choix des voitures de fantaisie, cabriolets ou tilburys. Les « policés » les veulent de forme élancée et légère, mais de décoration calme et de coloris plutôt éteint et sombre. Les harnais en sont uniformément noirs, avec au plus quelque chiffre argenté aux œillères, et des cuivres brillants. Le maître conduit lui-même, les guides hautes, le fouet à la main, sans excentricité ni guinderie. A ses côtés, une seule personne ; deux ou trois promeneurs ensemble donneraient l'idée d'un coucou de louage, où s'empilent les bourgeois dans les jours de fête, et prêteraient à rire. Le ton est d'aller bon train ; même à travers les rues populeuses, ce serait pusillanimité que de modérer son allure, et de paraître redouter les accidents. Si l'élégant verse quelque jour, il en fera compte, comme Hervas, qui jeta sa sœur la maréchale Duroc sur un tas de cailloux, et s'en amusa longtemps.

Les courses du matin au bois de Boulogne, à Bagatelle, à Saint-Cloud ou plus simplement aux Champs-Élysées, furent dans leur grande faveur six ans au moins. Puis la mode changea, et l'on réserva la soirée pour la promenade obligée. Le genre fut alors de s'attarder sur les pelouses, de s'égarer aux jardins de Bagatelle, de s'asseoir sur les chaises en abandonnant sa voiture à son jockey. Tout à coup, aux dernières lueurs du crépuscule, les équipages prenaient une course échevelée ; c'était au rond-point des Champs-Élysées une cohue furieuse de véhicules, ouvrant les deux yeux ronds de leurs lanternes, s'enchevêtrant, se dépassant, se heurtant sans une parole ni un cri, suivis d'une cavalcade de jockeys et d'un nuage de poussière aveuglante. Mais en ceci, comme en bien d'autres histoires, l'engouement tomba, parce que

les bourgeois se voulurent mettre de la partie, et se vinrent mêler aux couples select du Pré Catelan.

La confusion des classes ne se tolère qu'une fois l'an, le jeudi saint, comme on permet au mardi gras les trompes et les cornets à bouquin dans les rues. Des traditions très fortes, mal déracinées par la Révolution, ressuscitées sans qu'on en connût très bien les origines, jetaient dans un exode étrange tous les éléments de la population parisienne à travers les allées du Bois de Boulogne. Il en était de ce mouvement comme de la messe de Pâques où assistent les pires mécréants ; chacun y prétendait être vu, sans autre souci, on le peut croire, ni du pèlerinage antique, ni des reliques de Longchamp. Les causes vont ainsi se déformant, et déplaçant les intérêts. Sous l'Empire, Longchamp n'est qu'un prétexte, mais le plus inattendu qui se voie ; il groupe dans un steeple original les sentiments divers et les tendances opposées ; les gens du monde y apportent leur curiosité de coudoyer la populace, le besoin de se montrer dans leur gloire, de saluer le printemps, même à travers ses giboulées. Les bourgeois s'y amusent de leur inaction d'un jour ; les artistes et les marchands, rangés en spectateurs le long des chaussées, y cherchent l'inspiration des modes futures ; le peuple gouailleur, curieusement aristocrate au fond, y vient prodiguer ses lazzis aux luxes faux et aux pacotilles malencontreuses. En dépit de tout, Longchamp reste la journée fameuse, l'ancêtre de notre Grand-Prix, avec un plus certain raffinement dans les prodigalités mondaines, une autre liberté, une naïveté d'impression bien différente, et cette inimaginable promiscuité qui jetait parfois la calèche de l'Impératrice, étincelante et chargée de laquais, par le travers d'une carriole minable.

Le tableau n'est point banal. Il débute sur les midi par une cavalcade de jeunes gens montant des haridelles de louage, d'employés « mis comme des princes et qui sont venus nus de leurs provinces », dit la chanson. Un flot de charrettes suivent, de vieux carrosses transformés sonnant la ferraille, cahotant des familles entassées qui tiennent à être des premières sur l'herbe du bois. Vers deux heures, le défilé sérieux

Équipage, cavalier, jockeys de 1804 environ. Dessin de Wilhelm Kobel, gravure de Adam Bartsch.

commence, formé d'un mélange social inouï, d'un imbroglio indicible. S'il fait beau, toutes les toilettes printanières éclatent sous le soleil, et les équipages font des étincelles; au milieu de cette cacophonie, la note vibrante venue des chapeaux de paille, des cachemires jetés sur les épaules, des mignonnes ombrelles, s'exagère des lignes sombres du cadre. En l'honneur de cette fête les riches se surpassent; mesdames de l'aristocratie ont commandé leur sortie de grande cérémonie, dormeuse ou calèche élevée sur des ressorts en C, attelée à quatre ou à six, avec au moins six domestiques : un cocher, deux postillons et trois valets de portière. Certaines vont plus simplement dans une Daumont, menée bon train par deux jockeys poudrés comme des juges anglais. Les plus modestes — non les moindres — ont leur diligence de ville, rechampie jaune et bleue, décorée aux « fenêtres » d'armoiries emplumées, et traînée au milieu d'actions superbes et hautaines, par deux anglo-normands couverts d'écume. Des princesses par instant, Caroline Murat, Pauline Borghèse, la reine Hortense, passent triomphalement à quatre couples d'alezans clairs, habillés d'or, menés à grandes guides par un cocher semblable à un maréchal de France. Enfin ce sont, au hasard des cohues, des tilburys très lestes faufilés à travers l'encombrement, enlevés par un stepper de sang; des carricks à pompe balancés sur leurs deux roues par le trot de deux bêtes pommelées et coquettes; les chaises, les boghеys, le landaulet d'une demi-mondaine célèbre, crevant les yeux de ses excentricités voyantes. Pour le contraste, quelques revenants de l'autre régime, les carrosses Pompadour débarrassés de leurs poussières, les hautes berlines Louis XVI prudemment attelées de chevaux de l'Apocalypse, ayant tout gardé d'auparavant, leurs cochers à tricornes perruqués de filasse, leurs gothiques peintures de la caisse, leur glands très larges et leur sabot centenaire. Ce sont à la queue leu leu, saluant le renouveau, deux sociétés en présence, l'une toute neuve, l'autre momifiée, très automatique, regardée cependant, pour les traditions qu'elle est censée détenir et renfermer chez elle. Fusion de deux races on pourrait croire, ou de deux siècles même, musée à la fois rétrospectif et actuel, celui-ci en possession du pouvoir, heureux et

exubérant : l'autre déchu, mais fort méprisant, affectant des mines, et tenant une dignité risible vis-à-vis de son rival plus fêté.

Telle est la bigarrure cependant de cette foule, on oserait même dire sa drôlerie, que jamais Longchamp n'a tenté les artistes sérieux. Les charges seules s'en sont emparées, et ont à leur façon décrit la procession, en notant de préférence les folles exhibitions de certains enrichis et de polissons en goguette. Ce fut là pourtant et par excellence la sortie élégante, le grand jour. Dans le nombre des magnificences exposées, les petites gens disparaissaient, se fondaient, formant aux beautés un repoussoir nécessaire. Il y avait d'ailleurs une singularité à chaque nouveau Longchamp : c'étaient avant la journée les serments solennels faits par mesdames les grandes, de n'y sûrement point apparaître, cette fois à cause des bousculades et des boues... Mais les promesses volaient, emportées par la contagion du moment et l'exemple de la dernière minute ; si bien que, dès le matin du jeudi, par soleil, vent ou giboulées, on se ravisait, on se condamnait même au martyre des bises glacées en des atours de floréal, on se garait des grésils sous une ombrelle légère, et la fête terminée, on s'apercevait que les préparatifs en avaient coûté un bon mois de besogne au couturier à la mode.

A la façon de notre Grand-Prix, signal des départs et des villégiatures, Longchamp ouvrait la saison des sorties au bois et des promenades suburbaines. Jusqu'à ce moment, les mondains se fussent bien gardés de risquer une indisposition à travers les cépées dépouillées et frileuses du Bois de Boulogne, même en landau rembourré avec sous les pieds la boule d'eau et la chancelière d'ours blanc. Il fallait, pour tenter les « merveilleuses » des froids sibériens et l'assurance de faire une chose très galante ; alors ces mêmes personnes craintives de la veille consentent tout à coup à monter en traîneau découvert, à se laisser conduire par un cavalier debout, là-bas, très loin, dans une banlieue parmi les écoliers et les débardeurs, sur le canal Saint-Martin. Cela fouette le sang, et amuse par son étrangeté ; les conversations de la soirée en prennent un ragoût d'escapade joyeuse dont on se pare. Mais, après Longchamp, la gamme change ; ce sont les chevauchées matinales

Hehoê Dujar[illegible]

Eudes et Chassepo[illegible]

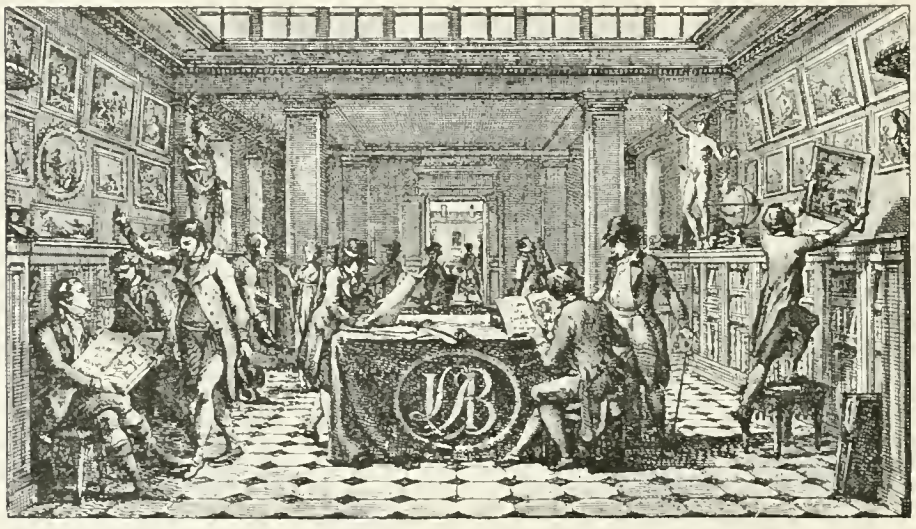
Le traineau d'hiver.

d'apres l'estampe de Debucourt (1810) intitulee 'le Canal'

reprises dans un costume de saison, semi-masculin et semi-féminin, joliment cavalier avec le buste serré dans un spencer prune, les cheveux à l'enfant par-dessous un chapeau haut de forme, les jambes assujetties à la selle par une courroie de sûreté, suivant la mode anglaise. Derrière soi le porte-respect d'un jockey galopant à distance et n'approchant que sur un signe de cravache. Aussi bien l'amazone est-elle rarement seule ; elle a choisi pour ses courses quelques amis de bonne mine et de sa société proche, deux au plus, qui lui font escorte de ci de là « en gendarmes » et entendent respectueusement son caquet. A cette heure, le mari est au lever de la cour, aux ordres de l'Empereur ou tient les camps : et de tant de maréchales ou de duchesses rencontrées dans les allées, bien peu sauraient assurer qu'elles ne sont point veuves de la veille. On chevauche étourdiment, on se lasse pour ne pas songer, on va bon train, sauf, par misère, à quelquefois oublier l'absent pour le bel aide de camp qui pérore.

La journée d'une femme est terriblement chargée d'obligations, et son écurie ne chôme guère. Après le déjeuner de une heure, ce sont tout aussitôt les courses forcées, la visite aux magasins, aux musées, ou les réceptions d'amis, dont on a le détail inscrit sur son carnet de poche, par rang de nécessité. Le moindre parcours exige à tout le moins la bastardelle de deux chevaux, car ce serait chose pénible et sotte que d'apercevoir après une pluie d'orage l'aimable dame, divinement habillée, obligée de prendre la main d'un balayeur pour traverser le ruisseau. Aller au rebours des usages en pareil cas est l'indice du plus mauvais goût. Même lorsqu'elle descend de voiture pour s'arrêter aux étalages des boutiques, elle a près d'elle son équipage arrêté, et son laquais la doit suivre pour parer aux désagréments. Dans les journées incertaines, le Palais-Royal a la faveur, à cause de ses galeries et de ses magasins fournis de coquetteries précieuses et chères ; mais les rencontres n'y sont point toujours agréables ; les provinciaux s'y donnent rendez-vous et encombrent, les demi-mondaines y cherchent un abri et s'y établissent insolemment. Les grandes dames s'y font d'année en année plus rares ; elles s'y risquent cependant avec des mines curieuses de ce qu'on

raconte, affriolées des nouveautés et des gourmandises partout étalées. En un lieu discret sont les chapeaux de Leroy, les pyramides de soieries élevées par Alexandre, ou les diamants de Cabasson. Plus en vue, Mme Prévost installe son parterre d'hortensias, de cyclamens ou de roses. Mme Chevet suspend à des poulies des cerfs entiers ou dispose derrière une vitrine claire « la hure délicate du sauvage porc des bois », les



La Boutique de Basan, marchand d'Estampes en 1806. D'après Choffard.

pêches veloutées, les chasselas conservés pendant tout un hiver. Au plus bel endroit du jardin, le café du bosquet cloître dans ses rideaux de mousseline la célèbre limonadière dont ces messieurs vantent la beauté et le genre, et qui intrigue si fort! Au hasard du va-et-vient on cherche à voir, à satisfaire son petit péché de curiosité. Il en est de ces attractions comme de Frascati, où l'on s'est faufilée un soir — doit-on le dire? — en habit de soirée, dans la foule des consommateurs, avec son mari infiniment gêné et gauche, où l'on s'est intéressée beaucoup de la belle ordonnance des détails, de la distinction inattendue des maîtres, et du laisser-aller « dont cependant la décence n'avait point à rougir jamais ».

D'autres jours, c'est aux boulevards la visite des magasins — on ne dit plus les boutiques — où des honneurs spéciaux se rendent aux

clientes venues en voiture. Un introducteur les reçoit dès le seuil, leur offre la main, et leur fait traverser les premières pièces, celles des acheteuses modestes, pour dérouler à leurs yeux ce que le dilettantisme invente de plus raffiné en chaque genre. Sur le nom négligemment jeté aux commis, on va jusqu'à entr'ouvrir à la grande dame la chapelle réservée où pontifie le maître, et qu'on réserve aux seules aristocraties reconnues et classées. D'un coup la voici devenue je ne sais quelle idole précieuse qu'on place comme une statue sur une manière de trône pour avoir loisir de mieux étudier ses grâces particulières. Vingt fois le jour elle est ainsi produite aux artistes spéciaux ; Asthley découvre son pied mignon pour des bottes de cheval ; Mme Despeaux la décoiffe pour la mesure d'un bonnet du matin ; Herbault réclame une cambrure de la taille pour l'essayage d'un manteau à traîne. Il vaut mieux ainsi que non pas chez soi, dans son boudoir, à cause de l'attraction et de l'inspiration difficiles à expliquer, mais que les femmes savent bien. Même chez Mellerio pour le choix d'une bague, ou chez Nitot pour les pendants d'oreilles, on a plus de liberté ; les boîtes envoyées à domicile, on le sait, renferment si rarement la parure rêvée ! Et puis l'intérêt des choses se double de la peine qu'on a prise à les rechercher et à les vouloir. L'Empereur lui-même ne prend-il pas grand plaisir à ces acquisitions personnelles, si l'histoire qu'on en dit à la cour n'est point menterie ?

Voici à ce sujet le caquet de mesdames les grandes. Napoléon joue les Aroun al Raschild, quelquefois, en compagnie de son grand vizir le maréchal Duroc. Ils vont ainsi tous deux, engoncés dans leurs redingotes, le col relevé pour n'être point reconnus au passage. Tout le long des boutiques ils musent, ils flânent et se rendent compte de bien des choses. Un matin, ils avisent un magasin de vases et d'albâtres, qu'on venait à peine d'ouvrir ; il était près de dix heures. On voyait sur la porte une chambrière délurée occupée au balayage, mais de maîtres, point. Les promeneurs entrent pour savoir la cause de cet abandon, et on leur répond que le *petit homme* avec ses guerres a si bien troublé tout, qu'on n'a plus d'intérêt à descendre au comptoir de si bonne heure. Napoléon ne bronche pas, il choisit un vase Médicis et demande qu'on

l'apporte à l'Elysée. Ici l'imbroglio se dénoua et les pauvres marchands se trouvèrent bien sots, d'autant qu'ils étaient Suisses et avaient plus à craindre la colère du maître. Lui, ne leur en fit aucun reproche. Volontiers eût-il dit comme la reine Catherine : « Ce n'est point là de notre gibier ! » Et d'ailleurs ne s'était-il pas follement récréé de son escapade, à la façon des dames dont nous parlions, blasées, rassasiées de leur luxe et qui mettaient au-dessus de l'objet acquis le plaisir de l'avoir souhaité et de l'avoir emporté elles-mêmes ?

Les sorties quotidiennes constituent la meilleure occupation des inoccupées ; les charges à la cour, les cérémonies, les visites prenaient le reste. Encore ne s'astreignait-on pas aux banales et oiseuses politesses des *jours ;* si l'on se fréquentait, c'était en des soirées fixées par invitations, aux réceptions des Tuileries, aux grands dîners, ou même au théâtre de loge à loge dans les entr'actes. L'opéra a dans les relations une capitale importance ; il est une manière de terrain neutre où la liberté de chacun souffre de moins d'entraves, où l'on se peut saluer de loin à défaut de souhaiter faire mieux. Le va-et-vient y constitue une essence d'extrême bon ton ; il marque un désintéressement des choses et un ennui fort apprécié dans la société polie. Entre le dîner des uns et le bal chez les autres, une femme se montre un instant dans sa loge, prend langue du dernier bruit, et vers le milieu d'une tirade, avec une affectation de troubler le spectacle, s'éloigne dans un cliquetis impertinent de fauteuils remués et de portes fermées. Ce qui n'est pas moins reçu et admiré, c'est de courir à l'hôtel, de revêtir son grand habit, de changer de parure et d'apparaître au bal toute autre que tout à l'heure, différente de coiffure et de coquetterie, transformée à la baguette vu le peu de temps, et l'on pourrait croire par la main des fées.

Le théâtre a son rite, on doit au monde d'y paraître dans son éclat. Le carrosse qui y conduit ne peut être négligé, car l'heure avancée astreint aux grands équipages. L'Opéra, les Bouffons ou le Français se partagent les soirées et comportent un luxe à peu près égal ; pour les hommes le costume de bal, pour les femmes la toilette décol-

Dame en boghey. D'après Carle Vernet.

letée, échancrée au plus bas, sans manches, une toque à aigrette ou à plumes, des bottes de fleurs, un face-à-main et le petit éventail. On est

Madame Saint-Aubin dans le rôle de Cendrillon. D'après H. Vernet.

au Français le mercredi ; aux Bouffons le jeudi ; le vendredi à l'Opéra ; le samedi dans les théâtres moindres et parfois le dimanche à Franconi.

Ce sont là obligations auxquelles la haute société n'a point loisir à se soustraire, à cause des rivalités, des interprétations fâcheuses données à l'abstention volontaire, de certaines cérémonies patriotiques aussi, quand par exemple Talma lit sur le théâtre un bulletin de victoire, ou qu'on intercale dans la pièce un hymne aux armées. Une loge de 10 louis ne saurait payer trop cher pour une jeune femme l'honneur de s'être levée, d'avoir applaudi la première, et de souvent recevoir au nom de son mari absent une bonne part des bravos. Il s'était d'ailleurs inscrit tout à coup dans les usages que les femmes adoraient la musique, et toutes l'entendaient ou feignaient l'entendre. On en soupçonne la faveur à ces clavecins et à ces harpes rencontrés dans les salons grands ou petits, et qui saluaient les visiteurs dès leur entrée d'une marche empruntée à la *Vestale*. Nombre de personnes spirituelles et fort distinguées mettaient une pose minaudière et romantique à se nourrir d'un air favori ; elles assuraient ne savoir s'en passer plus que de nourriture pour leur corps. D'où ces fugues rapides entre un banquet et une contredanse pour venir croquer au vol un duo de la Grassini, après quoi la belle mélomane se proclamait toute restaurée et réjouie, plus disposée à affronter l'ennui d'un orchestre ou la fatigue d'un quadrille.

En l'honneur de Wagner nous ririons peut-être des engouements musicaux de l'Empire, et ce que ces gens très civilisés allaient applaudir sérieusement nous porterait à railler. Le monde est ainsi bâti que la dernière idée, la sienne, lui paraît toujours la meilleure. Pour les dilettanti du siècle naissant, Spontini ou Boieldieu apparaissaient comme de hautains génies, si loin placés de leurs prédécesseurs qu'on n'en pouvait mesurer facilement la distance. La mise en scène de leurs opéras, inspirée de David, comptait pour la victoire complète et définitive de la modernité sur la barbarie d'avant. Et cependant ces splendeurs nous semblent ridicules, comparées au célèbre chevalier au cygne de nos trouvailles contemporaines. Voltaire avait pleuré, dit-on, d'entendre *Polyeucte*, même joué par des acteurs en perruques et des femmes en paniers ; il eût sûrement bien ri par compensation du Vitiking impérial habillé en consul de la République française, portant des

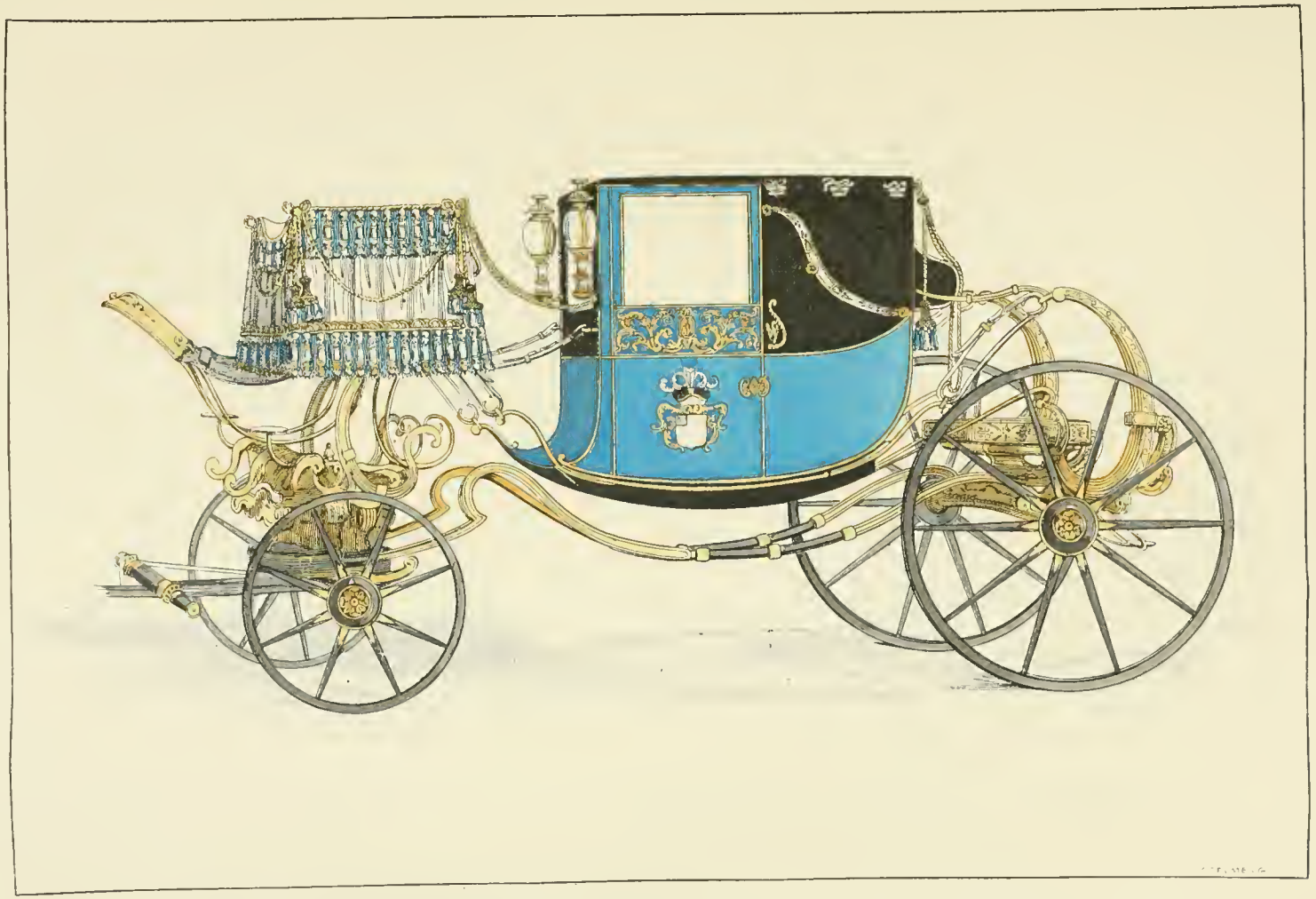
manches à petits gigots, et le glaive des enfants de Mars. Au fond, qu'eût-il pensé de nos trétralogies, si de hasard on les lui eût contées et chantées trois soirs durant? La vérité est bien qu'en matière de conventions théâtrales et musicales rien n'est sot en soi, mais que tout se démode à la longue et se remplace par d'autres futilités. Dans l'espèce, la tendance artistique reste pareille, les époques et les cycles étant changés. Au temps de Napoléon, le héros d'opéra, pour être sympathique et goûté, doit rappeler les personnages célébrés par les littératures, ou mieux encore, les jeunes hommes de l'épopée impériale. Vitiking est un Murat idéalisé, Bayard un Marceau; tous ont l'attitude du « guerrier français » et, fussent-ils Henri IV, portent des bottes *honorables*. Par contre, un personnage est-il sacrifié, maudit, chargé de maléfices et de crimes, le voici en émigré ou en seigneur Louis XVI; les mégères non apprivoisées portent les jupes amples de la Camargo, et Mme Angot, dont on se gausse à Franconi, est tout bonnement en atours de Marie-Antoinette.

Madame Belmont dans son rôle du Retour de Zéphyre. D'après Horace Vernet.

En fait d'esthétique théâtrale, l'esprit mondain est rivé à quelques idées, pareilles toujours, et dont on ne parvient point à débarrasser la tradition scénique. Le costume mis à part — peut-être ne faudrait-il point approfondir trop — nous en sommes encore au ténor de l'Empire, faisant ses gestes d'impression si candidement niais, portant la main à son cœur, prenant une marche saccadée et dansante, même sous le costume d'un prince ou d'un roi. Imaginez que, sous l'Empire, le professeur de maintien était pour l'acteur ou pour l'homme de cour un seul et même artiste; il s'ensuivait une concordance pénible entre les allures

faussées des uns et des autres. Une bonne partie des femmes éduquées ne soupçonnait rien de plus parfait ni de meilleur goût que de s'asseoir comme Mlle Mars ou la Duchesnois, et de jeter dans le langage les vibrances de Mlle Volnais, interprète d'*Athalie*. Il se fallait d'une supérieure intelligence et d'un esprit bien délicat pour s'affranchir de ces puérilités et ne rien outrepasser dans les soi-disant grâces requises. Mme de Montebello fait admirablement la révérence, mais par cela surtout qu'elle ne parodie ni la signora Barelli, ni la Saint-Aubin, ni Mme Belmont non plus. Hélas! les « juste à point » sont des exceptions comptées et rares. Il arrive de se heurter dans les couloirs de l'Opéra à des couples solennels, ayant d'instinct copié les enjambées classiques et raidies réputées de bon ton dans le *vade mecum* des maîtres à danser; et l'on dirait que tout à coup, en pénétrant dans le « Temple de Thespis », certains élégants se crussent tenus à se modeler sur les choses ambiantes. Même dans sa loge d'avant-scène, assise au rebors d'un balcon banal et flétri, la femme de la société a plus d'envie inconsciente, le sentiment plus marqué d'exagérer et de nuancer ses poses. Elle rit, en actrice, avec affectation, se tourne vers ses interlocuteurs avec d'autres inflexions de buste qu'en son chez elle; elle sourit en grimaçant, parle haut, se presse les lèvres d'un mouchoir, et s'évente suivant des recettes à elle serinées par un pauvre vieux, si drôle et si piteux dans l'exercice de son sacerdoce élégant.

Le convenu est d'ailleurs en tout sur ces questions. Ces places de côté où l'on ne voit les acteurs que de profil, où leur voix porte à faux, sont déjà les plus recherchées; la cause de leur faveur a disparu, mais l'effet en est demeuré. La cause était autrefois le droit pour les gens titrés de s'asseoir sur la scène et d'en pénétrer les petits mystères. Sous l'Empire, on ne s'assied plus sur le théâtre, les avant-scènes sont en deçà du rideau et ne *participent* pas, mais on en a fait une place d'honneur, un endroit choisi; la société ne se montre au théâtre qu'en loge de premier rang ou surtout d'avant-scène, parce que le ton le commande. Et puis il y a la concordance obligée entre le train des spectateurs à leur arrivée, et leur rang à l'intérieur. La hiérarchie des places



Voiture coupé pour la ville. D'après Duchesne. Siège drapé, portière ouvrant à droite, marche-pied pour les laquais.

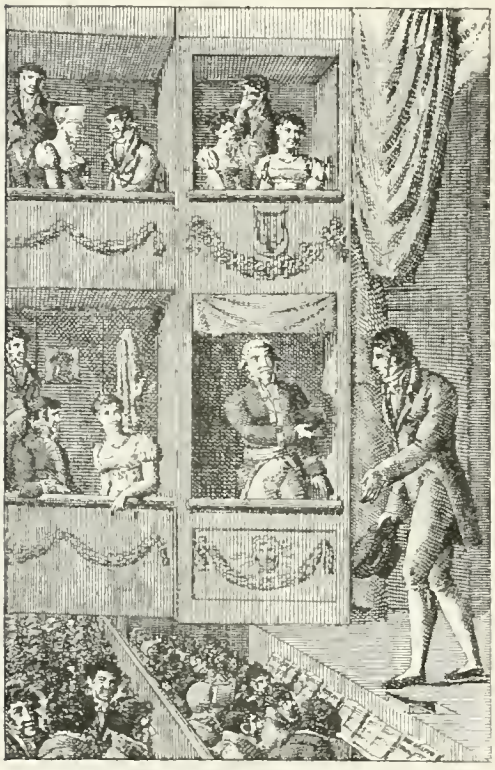
se déduit de l'équipage, des valets de pied, des voitures. Une dame et son mari, venus incognito en habit de ville et en coupé de louage,

Scène de comédie, arrangement de décor, accessoires et costumes contemporains.
D'après le Recueil de Martinet.

auront une loge grillée pour 30 francs à peine; il leur coûtera 15 louis d'être escortés de laquais en gala, de s'être fait descendre au perron

du théâtre comme des souverains, et de jouer aux grands dignitaires.

Un motif de sortie, c'est d'aller dans l'après-dînée retenir ses places. Les grands personnages ont leur local attitré, un arrière-salon meublé par eux, en blanc et or pour l'Opéra, en lapis et blanc pour le Français, et tout un attirail joli de chaises, d'escabelles en X, de paphos, et même une Psyché. Mais les moins opulents changent leur poste. Une belle dame de l'aristocratie peut très bien, sans autrement déchoir d'un bon rang, passer d'une avant-scène à une loge de milieu ; le tout est de ne point monter un étage. Ceci est un prétexte à promenades. On entre au bureau, on se fait communiquer le plan, on arrête son choix. Pour les Français, le plus grand luxe est de 7 francs le fauteuil, soit une cinquantaine de francs pour la loge entière avec salon. La représentation du vendredi à l'Opéra, le *jour*, suivant le terme reçu, entraîne pour les abonnés une dépense mensuelle de plus de 600 francs. Les Bouffons sont à peu près de pareille exigence. Malheureusement, ni dans l'une ni dans l'autre de ces salles, les toilettes claires ne font leur effet ; le fond uniformément blanc de la décoration, les ors scintillants des dorures, les bougies des lustres nécessitent les grenats, les couleurs prune des habits ou des robes ; même les diamants sont parfois remplacés par des aigrettes sultanes en émail cérulée, dont la teinte plus sombre rompt la monotonie des nuances générales.



Intérieur d'une salle de spectacle
Les loges et la scène. D'après une vignette anonyme.

Somme toute, l'esprit de la société est sous l'Empire porté vers ces choses, pour ce que nous indiquions naguère du besoin d'ostentation stimulé par les splendeurs de la cour. La moins entraînée dans ce sens parmi les belles est encore bien Mme de Rémusat, justement obligée par les circonstances à s'occuper du théâtre sans cesse. En l'absence de son mari, elle a la surveillance des scènes, la direction artistique, ce qui convient à son extrême envie de compter parmi les beaux esprits du jour ; mais elle se désintéresse des galas et des soirées à grand tapage. Tandis que ses amies paradent en bonne place, elle combine les troupes de déplacement pour suivre la cour. « J'ai fait le petit chambellan, mande-t-elle à son mari, j'ai tout réglé avec les comédiens. J'ai donné à Saint-Prix toutes les instructions. » Le *Roman comique* est prêt à s'ébranler, on y compte les gloires, Talma entre autres. Il ne manque à la réunion que cette Raucourt capricieuse dont on ne peut secouer les torpeurs campagnardes. Est-elle si nécessaire d'ailleurs quand, sans elle, on peut donner *Mithridate*, *Bajazet* ou *Phèdre?* On prendra les *Horaces* lorsqu'elle se sera décidée, et elle se décidera si on l'y sait contraindre. Ce n'est point chose commode que de tenir en respect cette bande de talents très turbulents. Georges se compromet ; Talma joue... la maladie ; Dazincourt aura l'emploi qu'il ambitionne ou donnera sa démission. Et dans la confusion des importances et des hiérarchies, on voit des actrices venir apporter leurs doléances à l'Impératrice même. Heureusement Mahérault double Mme de Rémusat pour les représentations données à Saint-Cloud ; il organise et surveille mille choses. L'exactitude surtout, l'arrivée d'avance, pour que Leurs

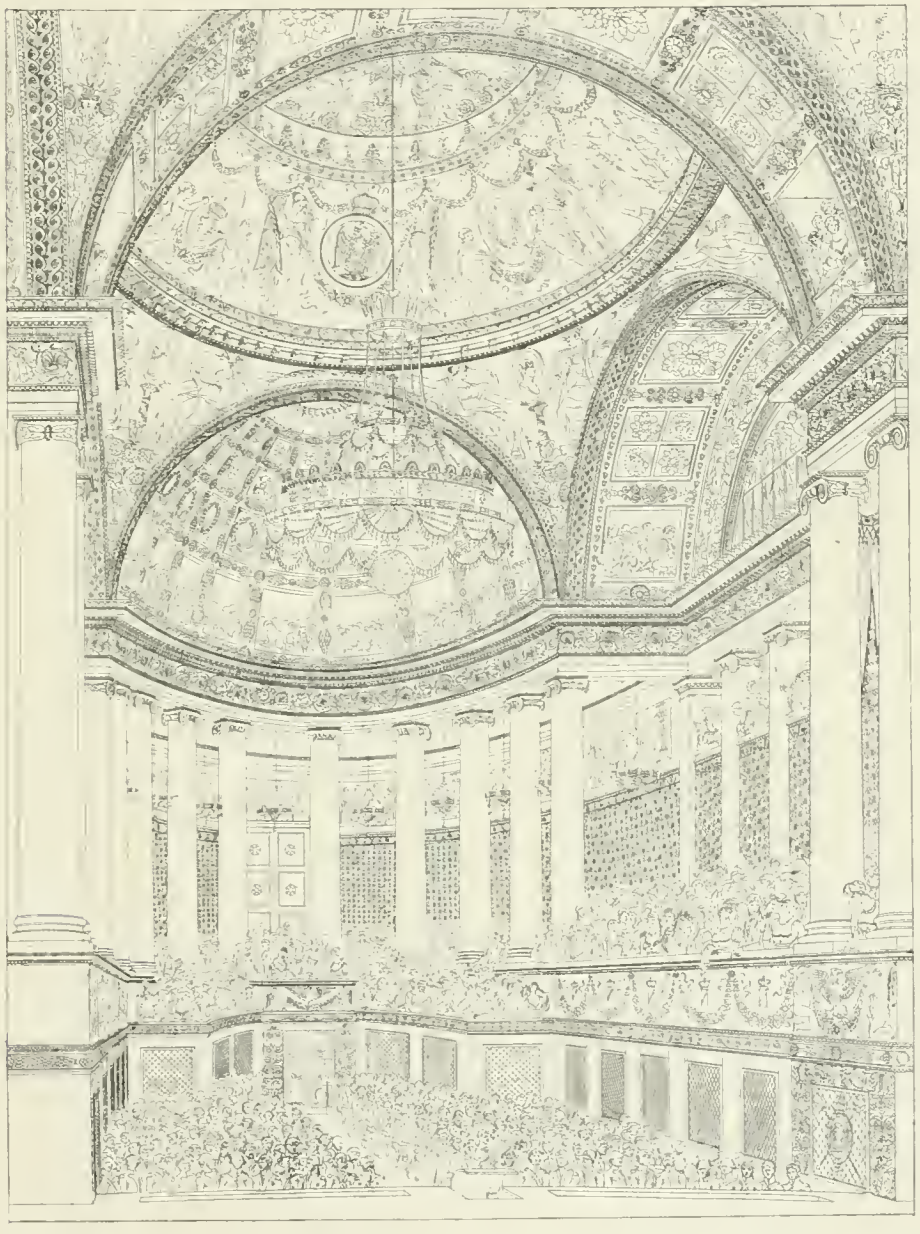
Fanchon la vielleuse. D'après H. Vernet.

Majestés ne soient en péril d'attendre les caprices. Un soir, parmi toutes les voitures réquisitionnées pour amener la Comédie, une est contrainte à s'arrêter, et elle renferme Mme Talma qui eût fait manquer la représentation du *Menteur*. La jeune *chambellane* ne se décourage point, elle est sur la brèche, très résolue, absolument décidée à triompher des coteries, sans pour cela oublier ce qui lui tient le plus au cœur, sa correspondance précieuse, sa leçon de latin à son fils, ni ses relations, ni rien au monde, pas même son bain turc.

Madame Belmont dans son rôle de Fanchon. D'après Horace Vernet.

L'apothéose des sorties mondaines, c'est la représentation aux Tuileries, pour laquelle Mesdames les princesses, les duchesses, ou les comtesses même, mettent dehors toutes voiles flambantes. Ce jour-là, toutes font assaut de folies et de dépenses ; Leroy n'a rien créé d'assez beau en atours, ni Marguerite rien d'assez brillant en pierres. La voiture-coupé, attelée de six chevaux blancs aux crinières nattées, a conduit les maîtres à la réception. Et c'est dans le grand escalier d'honneur une procession splendide de déesses, laissant traîner leurs manteaux de cour, infiniment sobres de paroles, introduites dans les appartements par les huissiers ou les pages, saluées par les préfets du palais ou le grand maréchal et présentées aux souverains. Dans la salle de spectacle, illuminée à plein jour, scintillante de ses marbres et de ses dorures, les places respectives ont été marquées, qu'on cherche dans le grand silence. Aux princes et aux princesses ont été réservés les balcons d'entre-colonnes que les ambassadeurs et les ministres en grand habit occupent également, les femmes assises, les hommes du dernier rang.

debout et découverts. Tout au fond, l'Empereur faisait face à la scène, avec auprès de lui ses parents et ses grands officiers. En bas, sur le



Une représentation de gala aux Tuileries. Dessin de Percier et Fontaine.

parquet, nous dirions au parterre, les officiers en tenue, les étrangers, les personnes non désignées pour la tribune, les artistes ou les littéra-

teurs. Percier le déclare ingénument : si la décoration de la salle mérite des éloges, la vue de cet aréopage, l'impression produite par cette assemblée dont les moindres personnages ont titre de comtes, « donne une bien autre idée encore de celui qui recomposa d'une main si sûre et si prompte l'édifice de l'ordre social », certes tout l'édifice de ces luxes et de ces richesses ! Un dieu a fait ces loisirs, pensaient les dames émoustillées en regagnant leur palais de la Chaussée-d'Antin. Mais elles s'accoutumèrent si parfaitement à ces merveilles, elles s'en firent très vite une telle nécessité, que la plupart voudront quelque jour oublier le dieu, pour conserver leurs carrosses, leurs galas et leurs plaisirs. Elles sortiront et ne reviendront pas. Tant vaut le monde, le beau monde...

CHAPITRE VII

VILLÉGIATURES ET SPORTS

CHAPITRE VII

VILLÉGIATURES ET SPORTS

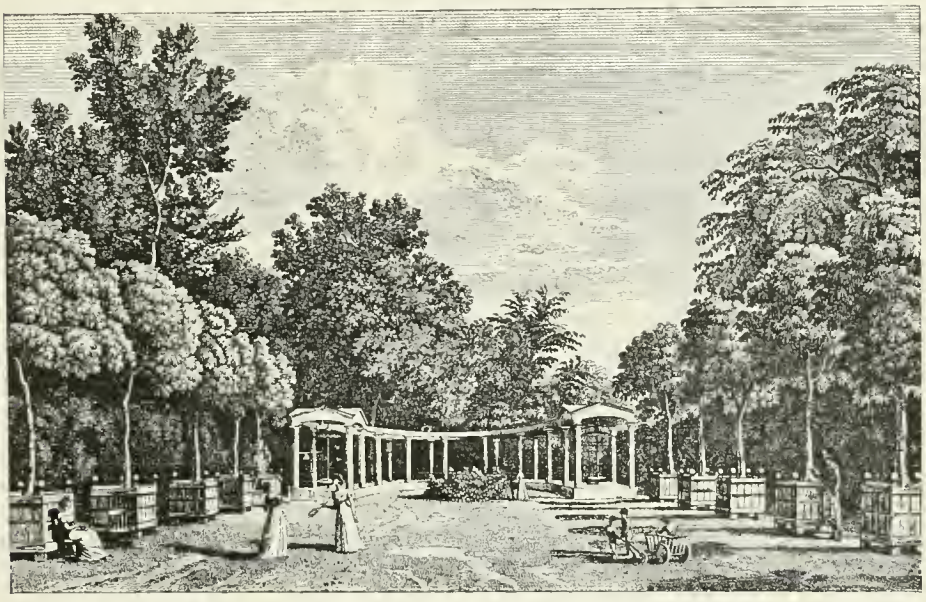
En des endroits du Paris actuel, maintenant presque du centre, alors très loin des barrières, au milieu des champs, avec des forêts tout autour et des prairies, les Parisiens de l'Empire se choisissaient un château et y passaient leur été. Le germe de toutes nos fantaisies était en eux ; leur Paris d'hiver ni plus ni moins embrumé que le nôtre, empuanti de fumées noires, sali de mille façons discourtoises, tout endormi dans son air lourd, mettait des envies de pretantaine aux cervelles dès les premières feuilles. Si Longchamp tombait tard, c'était, aussitôt après les Pâques, un déplacement de la société, jamais très loin de la Cour — il se fallait tenir à portée — mais auprès, dans les pavillons ou les châteaux abandonnés à la Révolution et acquis pour peu de chose, dans ces parcs sauvés du désastre et qui faisaient aux faubourgs immédiats une jolie couronne de bosquets. Pour un carrosse la distance comptait à peine d'Auteuil, de Passy, ou d'Ivry aux Tuileries ; les approvisionnements surtout ne demandaient point une perte de temps trop considérable. Il était loisible de tenir sa table et de continuer ses invitations, d'offrir un bal à ses intimités sans leur infliger la fatigue d'un voyage. Les sauvages ou les plus raffinés s'extravaguaient à Sèvres, à Meudon, à Boulogne ; ils y perdaient l'avantage d'ainsi

vivre de Paris hors de Paris, et l'assurance de pouvoir, sans recourir aux postes, toucher barre et repartir ensuite avec les mêmes chevaux.

Deux courants divers se dessinent en matière de villégiature parmi les « distingués ». L'un est inspiré de la Malmaison, où les goûts très récents se sont donné carrière ; l'autre, on croirait plutôt de Romainville, de ce coin très parfait où la bonne Mme de Montesson tient sa cour Trianon, et transmet les traditionnelles politesses et le charme poudré des bergeries princières. Là est une maison simple, aimablement ouverte, tenue dans la note sévère et tout ensemble abandonnée des temps ci-devant idylliques, où la maîtresse du logis, tout en restant princesse jusqu'au bout des ongles, ne dédaignait ni la laiterie ni le hameau. Pour l'ordinaire, couchée sur son lit de repos, avec un escabeau antique sous les pieds, Mme la duchesse prenait un infini plaisir à grouper près d'elle les mêmes personnes encore qu'à ses déjeuners parisiens, femmes célèbres ou princesses (pour ces dernières seules, elle daignait changer sa pose indolente, dit-on, et se lever), des musiciens ou des gens de lettres, vis-à-vis desquels elle affectait une hautaine bonhomie. D'un moulin étroit, mesquin et si bien emprisonné dans ses murailles, elle avait de la bonne sorte aménagé la plus coquette et la plus confortable résidence. Au milieu la serre, depuis copiée à la Malmaison, communiquait à la chambre de parade par une glace sans tain. Dans une place, la rotonde réservée aux déjeuners, et qui, le soir venu, se changeait en salle de concert, pour Steibelt, Boieldieu, ou Mme Robadet, dame de compagnie, virtuose incomparable et si gracieuse. Avec sa simplicité et son exquise distribution des êtres, Romainville était un intéressant « reconquis » sur les délicatesses de la cour déchue, mièvres un peu, mais déjà moins détestées. On y soupçonnait les intentions d'auparavant, le raffinement qui se débarrassait peu à peu d'autres idées déjà tenues pour gothiques, l'emphase ou le parti pris. Il y avait, au-dessus de ces renaissances de la pastorale, un ton royal dans la domesticité, une perfection de tenue capable d'enrayer à ses débuts toute incartade malséante ; et cela charmait par son aisance, cela plaisait à ne pas croire, même aux plus avérés régicides, aux femmes aussi

tenant à honneur de ne rien renier encore du passé révolutionnaire.

Pour la Malmaison, c'était avec Romainville un contraste certain, encore que fort au-dessous des prodigieuses fortunes qu'on y voyait. Tout s'y annonçait dans la volonté expresse de paraître et d'éblouir. Berthaut en avait dessiné les vues ; une avenue bordée d'orangers con-



Volière du parc de Mortefontaine. D'après Constant Bourgeois.

duisait au perron principal ; la décoration intérieure, aménagée en hâte, souffrait d'une étrangeté un peu, de ces établissements à l'antique, très discordants avec l'extérieur, puérils dans leur restitution et qui comptaient alors pour l'élégance supérieure. Sur le perron, un porche en façon de tente s'ouvrait, qui jurait furieusement avec l'ordonnance raidie et atténuée des façades. Au dedans, le vestibule d'abord, soutenu par des colonnes de stuc ; puis le salon, le billard, la grande galerie et les salles à manger, le cabinet du conseil, et la fameuse pièce où travaillait Bonaparte, bâtie en quinze jours, bizarre dans son accoutrement guerrier et ses peintures. L'appartement de Joséphine occupait une partie du premier étage, et prenait vue par un côté sur l'aqueduc de Marly et les bois. Malheureusement, en dépit de son luxe, des serres

chaudes, du jardin botanique, des annexes charmeresses de Saint-Cucufa, de tant de perfections dans le moindre détail, un soupçon de bourgeoisie s'y mariait à trop de gloire. Le ton n'en était point à l'unisson des situations nouvelles. Que, de hasard, une comédie y fût jouée, on voyait, sur un pied d'intimité avec les maîtres, nombre de gens que, bientôt et sans transition presque, il fallait remettre à leur rang vrai ; Michaud ou Talma, de la Comédie, Isabey aussi, Bourrienne même, qui, dans la première confusion, donnaient la réplique à Eugène Beauharnais, à Hortense, à Caroline Murat. Certains soirs d'été, les domestiques venus aux fenêtres avaient ce spectacle : sur la pelouse, au clair de lune, dans toute l'ivresse de collégiens lâchés et heureux, le général Bonaparte et ses hôtes faisaient une partie de barres. Hortense et Isabey très agiles, Lauriston, Rapp, Didelot, Eugène Beauharnais, fort avisés et calculateurs, luttaient de jambes contre le vainqueur d'Egypte et d'Italie. Celui-ci ne se ménageait guère et de temps à autre tombait de son long sur le sable des allées. Alors on le prenait et il s'en tirait par quelqu'un de ces mots empruntés à l'abbé Velly, paraphrasant le vieux roi français, lequel jouait à la fois de son épée et des pires calembours du monde. On a voulu prétendre que, resté Italien, Bonaparte singeait à sa guise — et pour la galerie — un autre héros célèbre, « le vertueux Cincinnatus ». Il faut chercher moins d'érudition en ces très simples choses. Tout ce qu'on en saurait dire, c'est que Mme de Montesson n'eût vraisemblablement jamais consenti à jouer aux barres ; d'abord parce qu'elle n'avait plus vingt ans, hélas ! cause majeure ; et puis ce n'était point le ton d'autrefois, raison moins valable peut-être en soi, mais qui, aux yeux de la société, se tenait pour décisive.

L'orientation venue d'elle attirait ceux des dignitaires de la cour impériale qui se jugeaient en possession de la culture primitive de l'esprit et des manières, ceci dès avant le Sacre même. Talleyrand, fort épris de tradition polie, avait offert en 1801 à Bonaparte, à Joséphine, au roi et à la reine d'Etrurie, une fête de nuit où il avait tenté de ressusciter les splendeurs pour l'instant oubliées. Après un concert, ç'avait

Dessiné par T. Dujardin

Eudes & Chassepot, Imp

Maison de campagne sur les bords de la Seine à Bougival. (Daumont de promenade)

d'après une peinture du Cabinet de M. Paul Marmottan

été tout à coup un changement à vue, le fond de la salle relevé comme un rideau de spectacle, et par derrière, à l'infini, le décor s'étendait montrant la grande place de Florence avec dans le milieu les habitants en costume, dansant un pas à la mode toscane. Lorsqu'on sortit dans le parc, les bombes lumineuses embrasèrent les allées, alternant avec les flammes de Bengale, jetant des lueurs de féerie sur les toilettes et les visages et faisant le jour. Le bal final avait été ouvert par le roi d'Etrurie et la future princesse Borghèse, alors simple demoiselle, mais jolie à croquer, et capable, disait un fol, d'allumer des artifices à ses deux yeux noirs.

Bien plus tard, les d'Abrantès s'installeront à Saint-James, en plein Bois de Boulogne, mais eux aussi tiendront de Mme de Montesson, comme les Montesquiou à Maupertuis, ou les Girardin à Ermenonville. Beaucoup de fleurs et d'ombre, un joli rien de pavillon bâti par Bellanger dans le dernier siècle, accommodé pour les amoureux de colifichets. Peu de place ; un beau salon seulement, une grande salle à manger, un salon de musique. En regard la chambre à coucher très coquette, le cabinet de travail boudoir, la salle de bains et la toilette. Chaque pièce délicieuse et toute de fraîcheur, ouvrant sur un parterre fermé à la suisse d'un treillage où grimpent les jasmins. Sous les fenêtres, un enchevêtrement de jardinets, d'allées blanches, de ruisseaux, laissant la vue s'égarer assez loin derrière sur des grottes, des rangées de tilleuls magnifiques ou sur la serre, la plus belle de France après celle de la Malmaison. Devant la porte de sortie, un perron de marbre haut de douze marches ornées chacune d'un vase étrusque rempli de fleurs rares, magnolias, daturas, orangers Pompoleum. A l'intention de la maîtresse du logis, un jardin est réservé, dont les corbeilles renferment plus de 2 000 héliotropes ou œillets, des roses de Bengale à foison ou des roses-mousseuses encloses dans une bordure de résédas. Tout auprès la Seine et le pont de Neuilly, une incomparable atmosphère, le calme des campagnes très éloignées avec la proximité de chaque chose. Si bien qu'après dîner on montait en calèche, on entendait l'Opéra et l'on se retrouvait à minuit dans sa chambre. Le lendemain, dès l'aube,

on était à cheval, dans la forêt, pour avoir seulement franchi la grille du jardin, en la compagnie de ses invités ou de ce pauvre duc de Gaëte si furieux *in petto* de forcer son limousin de promenade au petit galop de chasse. Puis, comme à Romainville, et de la même distinction, le déjeuner de onze heures, très simple et frugal, se servait en grand appareil, et le soir venu, après le dîner on improvisait une comédie où paraissaient Millin, le garde des médailles impériales, brave homme, mais « jouant comme une pantoufle » ; Mme Grandseigne la charmante, et Mme Laplanche, veuve du général, bien amusante dans sa façon cabotine de se maniérer et de parler en haussant les syllabes.

Ces luxes apportaient aux extrêmes faubourgs une vie particulière et en distrayaient les pauvretés. A Mousseaux, notre parc Monceaux d'aujourd'hui, la naumachie construite avec les matériaux de démolition de la chapelle des Valois à Saint-Denis servait à des fêtes vénitiennes, poursuivies jusqu'au matin. A Clichy, Mme Récamier tenait sa cour opulente à la limite des chaumières délabrées que les allées et venues d'équipages amusaient deux fois la semaine. Là venait Gérard, qui avait souhaité peindre à son tour « la jolie des belles » dans son cadre antique, toute languissante, et tombée, vous croiriez, sur sa chaise pompéienne, adorablement sotte, la charmante créature, du haut en bas de son corps, jusqu'à l'extrémité aristocratique de ses pieds nus. Là, était aussi venu en ambassade singulière, disent les langues perverses, le triste Fouché, qui s'en dut retourner quinaud et en fit la confidence à son maître. Bien plus loin, à Mortefontaine, Murat avait aménagé luxueusement le château, construit une orangerie et quelque part sous les bosquets une volière unique, et disposé les êtres à la royale. A Ermenonville, M. de Girardin, grand amateur de jardins anglais, s'était ingénié à rendre princière une retraite qualifiée par lui d'ermitage ; çà et là, à côté de la passion pour les irrégularités, était née cette autre plus étrange folie des tombeaux vrais, à cause de celui de Jean-Jacques dont le propriétaire d'Ermenonville s'était constitué le gardien volontaire. M. de Girardin avait même ajouté à cet ornement funèbre de son parc une autre tombe, celle d'un amoureux trompé, lequel s'était suicidé

Le tombeau du Plessy-Chamand. D'après Constant Bourgeois.

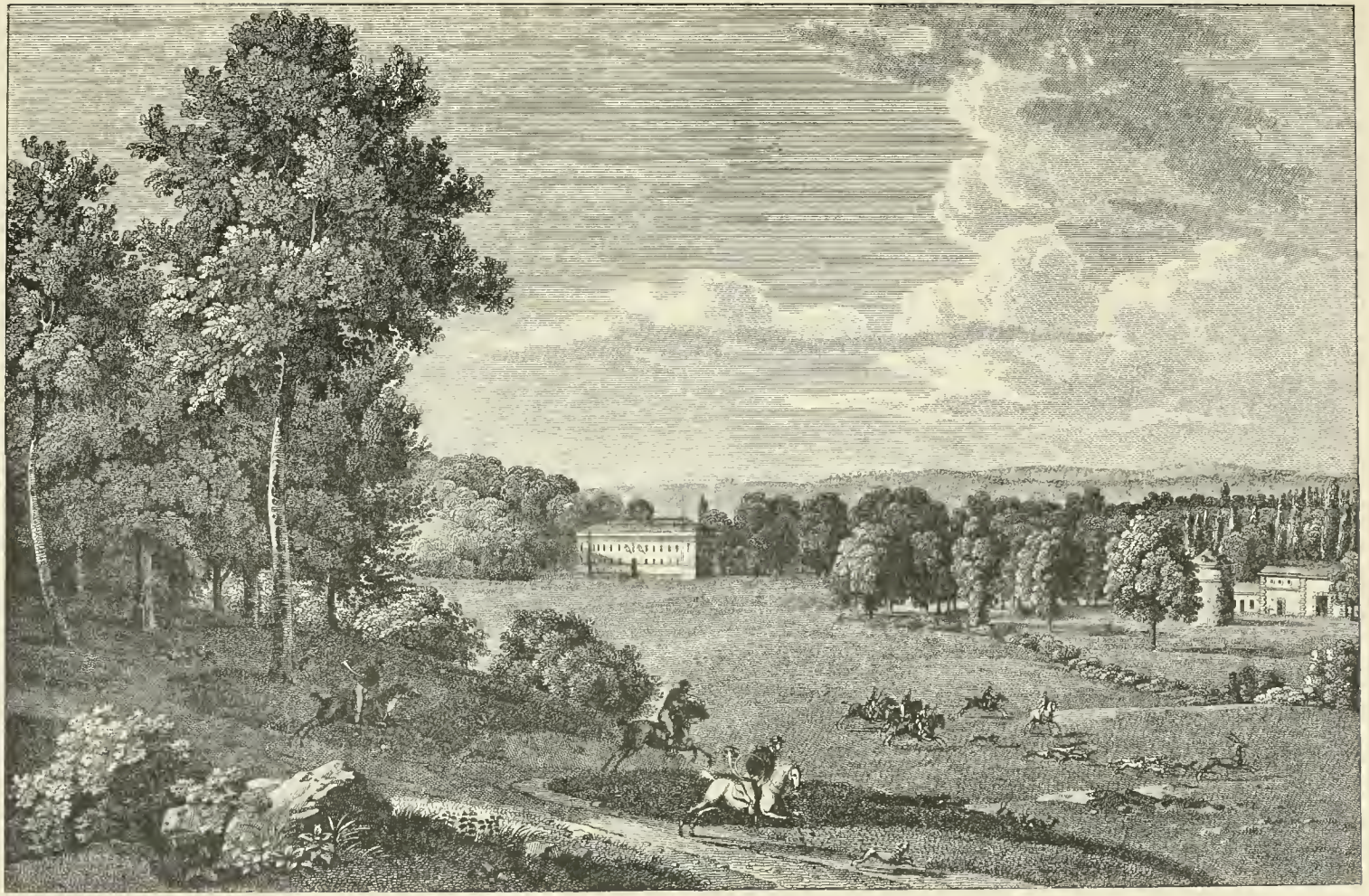
et avait supplié qu'on le mît en terre auprès de Rousseau, son maître.

Ah ! le romantisme naissait, il se dégageait tout à coup très furieusement des littératures, jetant au milieu des jardins ombreux et fleuris, préparés pour le plaisir, ce *memento mori* macabre et impitoyable. A Mérainville, entre tant de gaîtés bien vivantes, tout auprès d'une laiterie en forme de temple grec, à côté de cascades, de grottes, de parterres distillant la vie intense, M. de Laborde avait élevé un souvenir à Cook, le grand navigateur, et à ses propres fils, morts sur les côtes de Californie, en 1786, dans l'expédition de Lapeyrouse. Il semblerait, à chercher la raison de cette mode, que les contemporains de l'Empereur eussent voulu jeter au milieu des rires la note lugubre, à la façon des peintres malicieux de la Danse des morts. Des rires de femmes, et subitement, au détour de l'allée, un signe de la croix imploré par une pauvre âme. C'est au Plessis-Chamand, chez Lucien Bonaparte, que cette tristesse revêt son caractère du plus touchant souvenir. A l'ombre des mélèzes et des pins, au beau milieu des parterres, et si près de la maison, il a souhaité que sa femme reposât encore dans sa vie journalière, et que ses filles, en jouant, fissent à la défunte l'aumône attendue de leurs rires d'enfants. Lui s'asseyait sur le tertre voisin, et disait aux fleurs de ces paroles qu'on réputait le signe d'une folie envahissante et très proche, comme si ceux qui jugent ces choses pouvaient savoir jamais...

La villégiature, l'amour de son chez soi campagnard, la joie de planter, de récolter, de bâtir, qui pourrait mieux que les Davout — les Davout toujours ! — nous en faire pénétrer la poésie sereine et les bonheurs ? Encore que très peu riches, avant le Consulat, Davout et sa femme ont acquis le château de Savigny-sur-Orge. Au temps du roi Henri IV, la gentilhommière avait eu de l'allure, Claude Chastillon le prouve en sa petite gravure naïve ; mais depuis, tant d'histoires avaient couru ! Les fossés en avaient été comblés, les mâchicoulis démantelés, les herses enlevées. Petit à petit les déblais s'étaient élevés contre les fondations et les enserraient ; le jardin à la française était devenu on ne pourrait décrire quel fouillis de broussailles et d'herbes que l'outil ne gênait plus guère. Rien ne demeurait après la Révolution que la

porte à la herse projetée en avant-corps, et les deux ailes de chaque côté avec leurs lézardes anciennes et leur abandon. Ce sont de ravissantes et exquises lettres que celles du général républicain à sa femme Aimée Leclerc, écrites de tous endroits d'Europe, en l'honneur de ce coin de terre qu'il connaît à peine et qui cependant lui sourit de loin. En 1801, il est dans les Flandres, il adore sa femme et il le dit, mais il chérit son parc broussailleux. « Ordonne au garde, mande-t-il, de bien regarder les places qui ont besoin d'être fournies, et de prendre quantité de plants qui seront nécessaires. » Où le voici pour le quart d'heure, il y a les plus beaux oignons de tulipes. Il songe au parterre, aux marcottes d'œillets qu'on lui doit apporter et qui partiront le jour même. Vraiment, avec un peu de persévérance, Savigny sera très coquet et la chasse en pourra être giboyeuse si l'on parvient à dégoûter les paysans, restés sans-culottes et partageux, de tendre des collets aux perdreaux rouges ! Davout tient à ses perdreaux ; il souhaiterait qu'on leur fît des avantages et qu'on leur donnât pour compagnons quelques lièvres « animal ingrat et coureur » cependant, et changeant de gîte presque autant qu'un général de l'armée française.

Tantôt ce sont, au milieu de ces enthousiasmes, les dégoûts venus de la dépense et des gênes passagères : l'envie passe de se défaire de Savigny pour que la pauvre Aimée puisse au moins paraître à la cour et jouir des sommes lourdement englouties par les reconstructions et les aménagements. On a dû remuer les terres, bâtir une orangerie, disposer une glacière où l'on emmagasinera pendant l'hiver les glaces de la rivière d'Orge. Aimée n'a-t-elle pas écrit qu'il y a des taupes ! Voilà le potager et tout le travail d'une année en grande détresse ! Les moustiques rendent, la nuit, le séjour des chambres insupportable. D'autres raisons, et plus sérieuses encore, contribuent à détacher de cette propriété ruineuse ; à la cour de l'Empereur, les jalousies se sont émues de ce faste. Dans le courant de l'an XIII, au lendemain du sacre, la princesse Borghèse est venue à Savigny en l'absence de la maîtresse de maison ; le prince — un pauvre sire ! — a blâmé la folie des Davout ; très sottement il a tenu à mettre beaucoup d'impertinence dans ses



La chasse au Raincy chez les d'Abrantès. D'après Constant Bourgeois.

remarques, en la présence des domestiques. Le général est furieux. Il se déclare prêt à céder Savigny comme il se poursuit et comporte, il n'en aura que plus de liberté ! Mais n'est-ce point une extraordinaire façon que celle de cet Italien mal éduqué et imbécile ? Que Fontaine l'architecte suspende la construction de la basse-cour ; la terminera qui prendra la terre !

Serments de coquette — dans le pays de Davout en Bourgogne, on eût dit serment d'ivrogne ! — En quelques semaines tout est oublié. La générale a fait pêcher des carpes superbes, elle les envoie à son mari par la diligence. Sont-elles embaumées ? demande Davout redevenu gai ; elles ne sont point embaumées, mais la bourriche en arrive en parfait état, et il remercie. Il riposte même par une biche vivante qu'on devra lâcher dans le parc et qui, sous l'œil de la nature, fera nichée de bichons. Et que deviennent donc les perdrix rouges ? Les allées sont-elles débarrassées de leurs ligneuls et de leur chiendent ? Les acacias sont-ils plantés en bas du Panorama ? Les peupliers du Canada ont-ils réussi en boutures ? Le faisan qui maltraite sa faisanne est un monstre, mais qu'y faire si Mme Davout prend sa défense après tout ? Puisque les lapins font l'ivoire, il faudra mobiliser une équipe d'ouvriers qui mettront les terriers sens dessus dessous ; ceci est l'avis de Berthier, qui doit dire le vrai en sa qualité de grand veneur. On approvisionne la cave. Avec 10 000 francs de champagne, de bourgogne et de médoc, elle sera montée, même pour un Bourguignon. « Rassure-toi, écrit Davout à sa femme, rassure-toi, je mets toujours autant d'eau dans mon vin. » Mais il faut le vin très bon pour fondre en été les glaces de l'Orge...

Voilà bien, en dépit des généalogies assurées lointaines, le bourgeois tout franc de la Révolution, le vigneron amasseur d'ouvrées conservé pur sous les plus beaux titres du monde. Davout est d'ailleurs aidé par une ménagère que les succès mondains intéressent moins que la réussite d'une couvée. Tous deux sont de la vieille race française attachée à la terre et que rien n'éblouit et n'entraîne comme un lopin ajouté au lopin. Moins artistes, j'allais dire moins bohèmes que les Junot, ils n'ont aucun souci de ces promenades capricieuses à travers les châ-

teaux, tantôt ici, tantôt là, au Raincy ou à Saint-James, ils s'en tiennent au leur, fût-il moins beau. Mme Junot a 2000 pieds d'héliotrope, elle n'a guère intérêt à connaître leur provenance. Davout possède 500 renoncules, mais il en sait le prix, le lieu d'origine ; il dirait le nom du marchand, pour un peu. Ses chevaux noirs viennent de Bruges ; ils ont coûté 60 louis l'un ; ses étalons ont été acquis à Hall en 1806, ils devront conserver la queue longue afin de ne point singer les courtauds d'outre-Manche. A Hanovre, il a trouvé des alezans très beaux pour Mme Davout — une des rares fantaisies de la future princesse — et il les envoie en France sous la conduite de palefreniers spéciaux qu'on attachera au service de l'écurie. Sa plus belle voiture est de fabrique bruxelloise, elle vaut un gros prix, mais il n'en a aucun regret ; elle servira à la générale pour son voyage à Auxerre, là-bas seulement, dans leurs visites, et on l'y conduira à petites journées. Et cependant, malgré cette administration très sage et les calculs serrés, combien une réception à Savigny ne surpasse-t-elle pas une chasse invitée chez Berthier à Grosbois, où les dames s'empilent à huit ou dix en une chambre sans glaces, sans toilette, à la façon des ouvrières en linge de l'estampe célèbre ! Ce n'est point Berthier qui eût provoqué les réflexions désobligeantes du prince Borghèse, et dans sa visite à Grosbois, l'Empereur n'eût pu se prendre non plus guère pour Louis XIV chez le surintendant Fouquet. Mme d'Abrantès le dit assez qui n'eût point voulu des chambres d'amis pour ses caméristes.

Chez les gens de la société, la villégiature est l'occasion d'une débauche de liberté, mais les élégances s'y astreignent à un ton très select dans le détail de l'ordonnance. Si les valets de chambre ne prennent la livrée qu'aux heures du déjeuner pour la première fois, il serait malséant qu'on les rencontrât ensuite dans leur petite tenue. Même pour les collations ou les goûters apportés sur les pelouses aux invités, ils ont la veste galonnée, la culotte courte et les gants. Au contraire, les amphitryons et leurs hôtes affectent la simplicité et le déshabillé presque, jusqu'au dîner de six heures. Les femmes sont en nymphes légères, blanches et longues comme des follets gracieux, et leur journée

s'occupe à des courses, à des jardinages mignons, à des cueillettes de fleurs ou de fruits, à des promenades en bateau, où, comme à Mortefontaine quelquefois, les généraux prenaient les rames et installaient à la

Jeune fille dans un parc. Gravure de B. Roger, d'après Moreau.

pointe de l'embarcation leurs chapeaux empanachés. En l'honneur des dames, une tente est ménagée à l'arrière, fermée de rideaux sous lesquels la fraîcheur de l'eau s'emprisonne, et qui empêchent la réverbération du soleil. Pour les invités de marque qu'on ne saurait condamner des semaines entières à la partie de canot sur le même ruisseau, des courses aux environs s'improvisent en calèches de saison légères et couvertes d'un parasol, conduites seulement par un jockey, sans

plus de laquais ni de train. Chez la reine Hortense, à Saint-Leu, on organisait de ces impromptus très goûtés, en suite d'une sieste dans le kiosque fermé, et l'on s'en allait au soleil tombé, par voitures de quatre personnes, courir très vite les routes de la forêt de Montmorency, et faire une halte dans une clairière. En d'autres châteaux, c'était le joli jeu du campement qui jetait en plein bois toute une maisonnée, suivie d'un fourgon de victuailles ; et la tente une fois dressée, les tables servies, on passait ainsi les heures chaudes en petites fêtes gastronomiques dont le menu était signé par Mme Chevet.

Les soirées suburbaines ont alors des calmes étranges. Les fenêtres du salon donnent sur une campagne qu'on pourrait croire éloignée de Paris à plus de cent lieues ; les portes ouvrent sur des parterres. Après le dîner, ce sont les causeries jusqu'à neuf heures que, les enfants ayant regagné leurs chambres, on organise des tables de whist, des contredanses ou des comédies interprétées en costume de ville. A Romainville, les jeunes font des quadrilles sur les pelouses dans la rosée, à la lueur des bougies, au milieu d'une nuée de papillons et d'insectes. Au Raincy, lorsque les Junot l'habitent, ce sont des lectures pédantes, des concerts où Steibelt pianote avec la fureur spéciale de ces gens, et endort l'abbé Maury. Le plus souvent, des clans se cherchent un endroit propice et s'y isolent en ronronnant ; les conversations traînent et paressent dans l'air lourd, « enchaîneur de langues et rabaisseur de paupières », pendant que là-bas, si loin de tout, les petits soldats dorment à la fraîche, font de belles prouesses et regardent pour leur fiancée l'étoile qu'on est convenu, et qu'elle aussi va voir à la même heure par derrière les arbres.

En automne, d'autres galas rompent la monotonie ; les chasses s'apprêtent qui amènent au château, pour une ou deux journées, les veneurs parisiens très novices, mais irréprochables, courant le cerf comme ils vont au bal. La classe est très ancienne de ces Alcindors amusés d'un habit galonné, d'une casquette melon à visière longue, et de bottes molles et vernies, pour un besoin de déguisement et seulement de snobisme, mais qui dans une belle assemblée font nombre et

Héliog. Dujardin

Eudes et Chassepot Imp

L'hallali du cerf à l'Eau

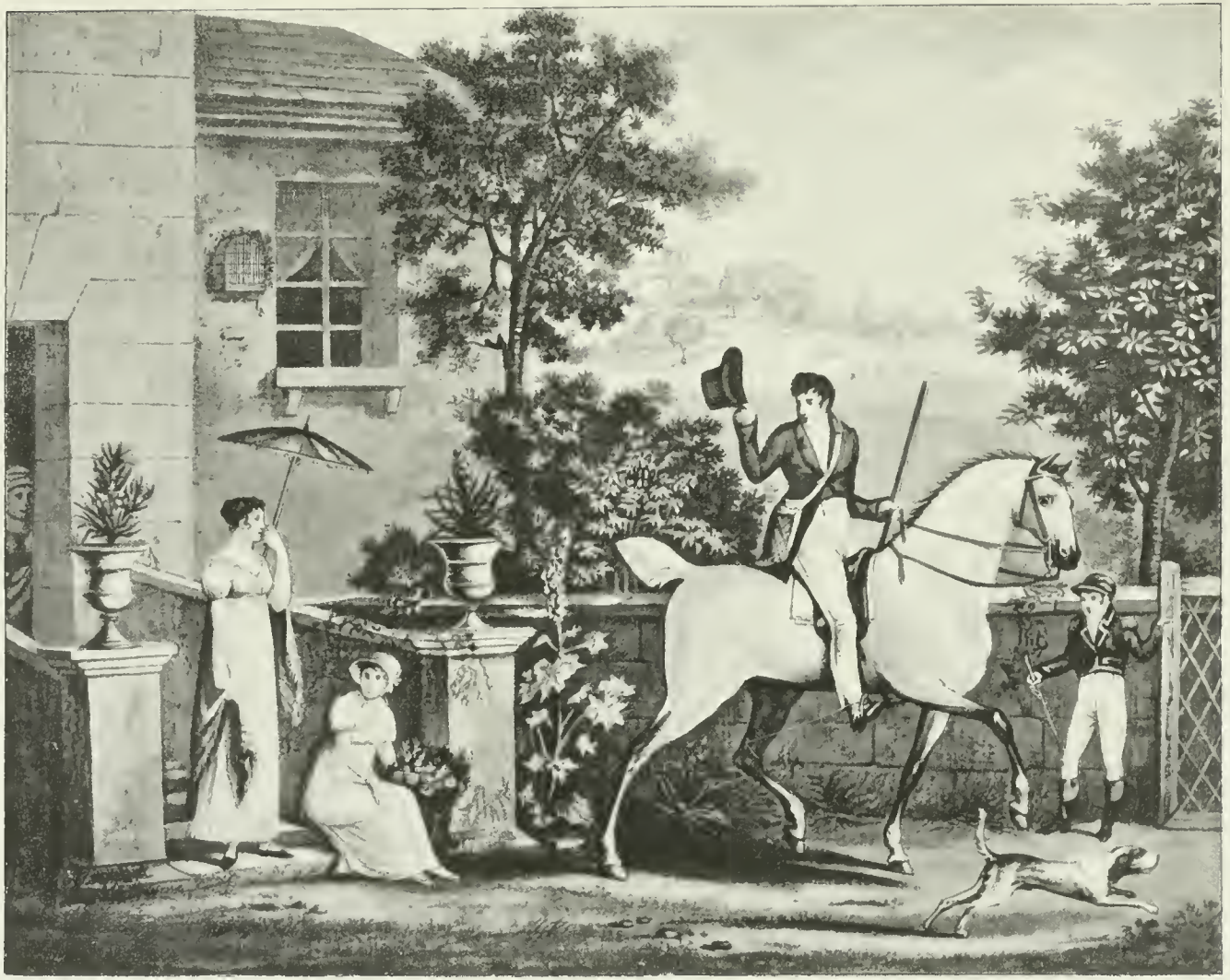
d'après une estampe de Jazet

augmentent le bruit. Il en est, sous l'Empire, de la vénerie française comme de tous les luxes ; ce sont les humbles, les vieux piqueux, les anciens valets de meute qui en ont sauvé le vocabulaire ; c'est d'eux que le monde tout neuf et bien bourgeois en a reçu les traditions séculaires et les usages. Les équipages se sont montés, sur leurs indications, de toutous par malheur un peu démocratisés sous la Terreur et qui ont souffert de mélanges et de croisements malencontreux, mais qui sortent au besoin tout à coup de cent côtés à la fois. Les plus pressés maîtres d'équipage ont même fait en Angleterre, sous le couvert et en cachette, on pense, des achats de stag-hunds aux peaux lâches, aux têtes lourdes, mais admirablement gorgés pour le cerf. Alors c'avait été bientôt dans les châteaux une rivalité sur ce point, sans coquetterie mièvre à la façon moderne ni recherche oiseuse dans l'installation, Vernet le montre assez. Dans les communs, une chambrée pour les quarante ou cinquante chiens, avec seulement une façon de lit de camp couvert de litière ; deux valets surveillent, préparent les soupes et empêchent les gros mots. Tout auprès du chenil l'écurie pour une dizaine de chevaux trois quarts de race, solides, bien musclés, tenant bon et capables de galoper avec une centaine de kilos, même en terres labourées. Pour la direction un maître piqueur, deux aides, un valet de limier, tous sachant les sonneries, connaissant les moindres coulées d'un bois, *gorgés* eux aussi pour les mille compliments à faire aux chiens, les encouragements ou les invectives. Ne sait crier ni : Tayaut ! ni : Oh ! là ! oh ! ni : Tiens là ! tiens ! qui veut, ni tant d'autres belles choses conservées de père en fils chez les piqueux comme le *Pater* et l'*Ave*, depuis le roi Modus au moins...

La veille d'un déplacement, le maître de maison dort peu. A cinq heures, il est debout, va au chenil, secoue les valets, fait séparer les relais d'avec la meute d'attaque. Pendant ce temps, un homme s'assure que le buisson n'est pas creux ; on selle les chevaux, on attèle les calèches pour les dames. Oh ! des carrosses bien particuliers et qui ne sauveront point les jolies toilettes d'une averse ni du grand soleil écrasant de vendémiaire. Alors le maître grimpe aux chambres dare dare, il

frappe aux portes, assure à chaque personne qu'elle seule est en retard et qu'on n'attend plus qu'elle. L'assemblée une fois complète et saluée par le réveil en fanfare, on se rend au bois en cortège, les piqueurs devant portent la veste galonnée aux couleurs, les parements, le couteau de chasse, la trompe de Raoux en sautoir, les valets suivant à pied et tenant la meute sous le fouet. A distance l'amphitryon et ses invités, cavaliers ou amazones, les voitures derrière. Au rapport un *porte-six* qu'on attaque séance tenante dans la rosée levée, au milieu d'une musique sempiternelle, et qui, après trois heures de course folle, les défauts et les débuchés, s'en vient sur ses fins battre l'eau, serré au poil par les plus intrépides ou les plus heureux et servi à la dague.

Carle Vernet est bien près de nous avoir tout dit de ces cavalcades enragées où cependant son exagération méridionale l'emporte ; ce sont dans ses estampes les moindres épisodes surpris, l'ivresse d'un steeple en rase campagne, la misère des mirliflors écrasés entre leur bête et quelque branche, l'ennui des femmes tombées à jambes ribaudaines sur le gazon vert, toutes les marques chez ses contemporains de faire œuvre désapprise et de fausser les galanteries. La société impériale apportait en ces sports aristocratiques la brusquerie jeune et l'intempérance inconsciente mise par elle à d'autres plaisirs ; elle ne doute de rien, mais elle ne sait guère. Sans doute, dans les réunions qu'on pourrait dire, chez Junot au Rainey, chez Berthier à Grosbois — je ne parle même pas de la vénerie impériale où tout était réglé comme pour une représentation théâtrale ; — les expéditions cynégétiques ne souffraient pas de tant d'aléas. Les gens de Vernet sont pour la plupart de ces « aimables », banquiers millionnaires ou récents enrichis, qui eussent fusillé une brehaigne pour si peu, et qui, dans les tirés, n'auraient pu distinguer le coq faisan de sa poule. La chasse n'est pour ceux-là que le prétexte à parade, la raison de jouer au cavalier en présence des très jolies personnes conduites en Daumont. Celles-ci d'ailleurs ont arboré les costumes de chasseresses inventés par Leroy, étoffe turque ou cachemires blancs, broderies d'or ou d'argent, brandebourgs et agrafes, toute une toilette valant un grand habit de cour. Vernet vit dans ce monde,



La vie à la campagne. — Le départ pour la chasse au chien d'arrêt. Gravure de Jazet.

parce que l'invitation d'un artiste tel que lui convenait à ces mascarades innocentes ; on avait plaisir à se retrouver dans ses dessins, faute de cette photographie instantanée aujourd'hui si commode et si en faveur parmi les sportmen.

L'amateur convaincu n'a aucun souci de ces ostentations ; il dit en soldat : « La chasse est l'image de la guerre, » et il met à dépister un lièvre ou un blaireau les toutes pareilles ressources d'imagination qu'à tourner les Russes ou les Autrichiens. Le dilettante apprécie davantage le chien d'arrêt, le tête-à-tête solitaire en plaine avec son épagneul couchant ou son braque à courte queue. Un genre anglais prévaut, mais seulement chez les « aimables », celui du tir à cheval, en équipage particulier, avec costume de ville, chapeau haut de forme, guêtres de feutre, et gibecière. Un jockey suit qui descendra et cherchera le gibier perdu, ou tiendra le cheval à l'occasion. Celui-ci subit un entraînement spécial, on le dresse à la façon des bêtes de selle de l'Empereur, à grand renfort de coups de pistolet tirés à ses oreilles. Le chien a tout ainsi une éducation plus compliquée ; il quête à patron avec un partenaire, il arrête d'aplomb, et rapporte le lièvre même en se haussant jusqu'au cavalier sur ses pattes de derrière.

Le chasseur vrai — on dit le Nemrod dans les proses savantes — coureur de bois ou de champs pour le plaisir seul, dédaigne ensemble ces subtilités et les hécatombes très fastueuses des grands tirés, poursuivies de midi à cinq heures, indigestement, sans mérite ni finesse non plus. Ce sont là des tueries gloutonnes organisées quelquefois pour l'Empereur et les rois ses hôtes, comme une bataille où l'on ferait passer par le travers de canons chargés à mitraille des bandes fauchées sans miséricorde. A de certaines dates, il se passait ceci à Fontainebleau comme en octobre 1808, à Erfurt, entre les souverains, dans une circonstance très solennelle : L'enceinte réservée aux princes avait été fermée de toiles, avec au milieu un pavillon oblong d'où les invités tiraient. A gauche un orchestre annonçait par des fanfares les cerfs dix-cors envoyés par les rabatteurs. Berthier présentait à Napoléon la carabine que Roustan, le mameluck, chargeait de chevrotines ;

les autres souverains étaient servis par leurs officiers respectifs, tous dans leurs costumes de chasse bordés d'or ou de fourrures. Chaque bête tuée était enlevée aussitôt par des servants habillés en sylvains, la tête couronnée de feuillages, et le corps emprisonné dans un maillot couleur chair ; ceux-ci disposaient les pièces en un tableau qui pour la journée de chasse à Weimar compta 56 têtes dont 47 cerfs, 5 chevreuils, 3 lièvres et quelque pauvre renard fourvoyé dans la bagarre.

En bonne justice, on le voit, ce sport peu vulgaire, peu accessible aux personnages ordinaires, ne comptait guère que comme une fantaisie à grand spectacle. Une assistance nombreuse, venue de loin et contenue par des barrières, y assistait, fort intéressée des coups. Entre ces représentations, d'ailleurs, et les courses de chevaux au Champ-de-Mars, ou les luttes plébéiennes contre un taureau à la Barrière-du-Combat, il n'y avait que la différence des acteurs et des bêtes. Le Parisien adorait ces histoires violentes, il faisait des lieues en leur honneur, se condamnait aux gelées ou aux canicules pour elles. Il ne manquait pas, au jour indiqué pour les déplacements de l'équipage impérial, de se camper au bon endroit des carrefours pour surprendre au passage les amazones ou les calèches de la suite. Celles-ci apparaissaient tôt ou tard, au petit trot tranquille de figurants dans une féerie, sûres d'être attendues à l'hallali, et d'y trouver leur place officiellement marquée. Tout au plus les fanfares lointaines et perdues et la musique des chiens de meute laissaient-elles entendre que cette société brillante, engagée sur les routes carrossables, occupée de mille choses étrangères à l'action, se rendait à la mort du cerf, résolue et fixée à tel endroit déterminé.

Il ne faudrait pas supposer que la curiosité populaire pour les sports affichât alors un aussi sot engouement que chez nous dans l'instant. Ce qui amusait les spectateurs au Champ-de-Mars, c'était avant tout le cheval, l'adresse des jockeys, la rapidité des chars, et point encore la parole attirante des bookmakers, ni l'intérêt des paris à la cote. A peine, dans la classe élevée, une considération très inattendue

Héliog Dujardin

Eudes et Chassepot, Imp

Course en chars romains au Champ de Mars,
d après Carle Vernet

se manifestait-elle pour ces êtres difformes, étriqués et malsains à qui leurs membres noués et leurs performances ridicules permettaient le métier de jockey. Celui-ci n'avait sur la masse que la faveur réservée aux comédiens, à cause de sa casaque bariolée et voyante ; et puis le ring n'avait point à beaucoup près la solennité cupide de nos hippodromes. Une corde maintenait la foule à distance ; la piste s'indiquait par des poteaux reliés entre eux ; deux pavillons étaient réservés aux amateurs sérieux, et formaient le pesage ; un troisième mieux décoré servait de tribune officielle pour le ministre de l'intérieur, le jury et les inspecteurs des haras. Tout est embryonnaire encore : les chevaux n'ont pas leur uniforme obligé, ils sont harnachés, tantôt à la française, tantôt à l'anglaise, de selles légères avec un chasse-mouches. On croit naïvement à l'amélioration de la race chevaline, et c'est, pour les propriétaires d'écurie et pour les spectateurs, une manifestation de patriotisme que ces cabrioles de bêtes et de gens sur l'herbe du Champ-de-Mars, à l'endroit précis où, moins de quinze ans auparavant, la nation réunie en ses comices s'était débarrassée de la tyrannie.

La passion du cheval, très démocratisée, explique les extraordinaires succès de Franconi dans son cirque de la rue des Capucines. Celui-ci, de même que l'opéra, avait ses jours, les après-dînées du dimanche dans lesquelles la fille du vieil écuyer aveugle jouait la *Fille de l'air* en costume léger et joliment écourté, sous l'œil émerillonné des beaux jeunes hommes. Nous voici moins loin qu'on n'imagine de nos hippodromes et de leurs vendredis, sur le chemin presque de ces cirques particuliers qui sont la gloire de notre société élégante. Et l'on avait si bien, du haut en bas de l'échelle sociale, adopté les représentations sportives, que très ordinairement, en des villégiatures proches, les amphitryons régalaient leurs hôtes de la troupe Franconi mandée à grands frais et installée sur un coin de pelouse. Comme l'équitation était le seul exercice que les femmes reconnussent et qu'elles eussent adopté, rien ne les instruisait mieux que les périlleuses amusettes imaginées par de jolies écuyères, joliment tournées et savantes à profiter des réactions. Toute la coquetterie des mondaines s'ingéniait à

paraphraser les attitudes de ces femmes, de la pareille recherche qu'elles mettaient à imiter la démarche des acteurs et leur parole roulante. Elles ne voulaient plus déjà que la selle anglaise, repoussée au petit fer, à la façon d'une reliure chère, avec une corne historiée du côté montoir, un étrier à pantoufle de cuivre doré, et la bride très fine. Lorsque Elisa Bonaparte fait sa promenade quotidienne, elle revêt la jupe longue en cachemire rouge, le corsage garni de trois rangs de boutons et doublé en florence ponceau. L'usage établit sur ce fait entre les amazones et les cavaliers une parité d'uniforme, la culotte courte, les bottes mignonnes d'Asthley, les coquets éperons d'argent, le spencer enserrant la taille, et le chapeau de soie à forme haute enfoncé sur la nuque et découvrant le front, pour les villégiatures surtout et les chasses à courre. Le cheval est dressé à une allure particulière ; pour le bon ton, il doit s'allonger en couleuvre, battre la terre en mesure, danser la haute école, ce qui imprime au cavalier des inflexions de corps et des souplesses fort réputées, et lui paraît en ces exercices la note supérieure de l'originalité gracieuse. L'anglomanie triomphe : elle prohibe les harnais à la française, le filet allant des oreilles à la queue, la selle-plate en velours frappé, bonne pour le mameluck de l'Empereur ou pour quelques ancêtres rencontrés dans les promenades et dont on fait des gorges chaudes. Tenez pour certain que, ni Lafosse, ni Bourgelat, les deux professeurs, ne toléreraient un cheval de leur manège affublé de ces babioles insipides et dangereuses. La preuve en est que Carle Vernet n'ose plus dessiner de harnachements français, pour la note gothique dont on les taxe. Autant vaudrait oublier Chifney dans les galops de fond, et garder la vieille mode de se suspendre au mors, hérésie reconnue et détestée des écuyers de la nouvelle école.

N'est-ce point misère un peu que ce monde empruntant aux Romains leurs maisons, aux Anglais leurs parcs et leurs chevaux, aux Orientaux leurs cachemires, à l'antiquité tout son art, copiant sans cesse et toujours quand tant de talents s'abêtissaient, tant de luxes niaisaient qui eussent pris un rang prépondérant pour un soupçon d'inspiration

Nichos Dujardin

Eudes et Chassepot Imp

L'Ecuyere de Cirque en costume antique, et son jockey,
d'apres Carle Vernet

personnelle ? Tout eût d'ailleurs été au mieux, si l'importation britannique s'en fût tenue aux sports. Malheureusement, l'amour du pittoresque, l'influence romantique de la littérature anglaise, le besoin très sot de s'inspirer des autres et de mépriser son chez soi, causa une effroyable hécatombe des vieux jardins français. La régularité ancienne des parterres, la droitesse des allées ou des boulingrins, la solennité tout entière des parcs dessinés par Lenôtre disparurent et furent remplacées par des courbes, des accidents cherchés et mesquins, des grottes factices ou des prairies de l'Essex ; on vit cette folie revêtir la forme de traités scientifiques destinés aux amateurs. Des figures ingénieuses montraient à la fois la disposition primitive d'une terre ou d'un château et la manière d'en tirer parti pour une adaptation moderne. Imaginez la grande pièce d'eau de Versailles changée en rivière, les arbres arrangés en bouquets de bois, les ifs proscrits, les statues déplacées, les allées serpentant à travers les prés, le palais aussi couronné d'un toit ou flanqué de tourelles aimables... Mieux valait encore que les jockeys tinssent le pas, que les chevaux portassent des selles achetées à Londres, et que les galants réputassent du meilleur ton l'imitation grotesque des palefreniers.

CHAPITRE VIII

LES GRANDS VOYAGES

CHAPITRE VIII

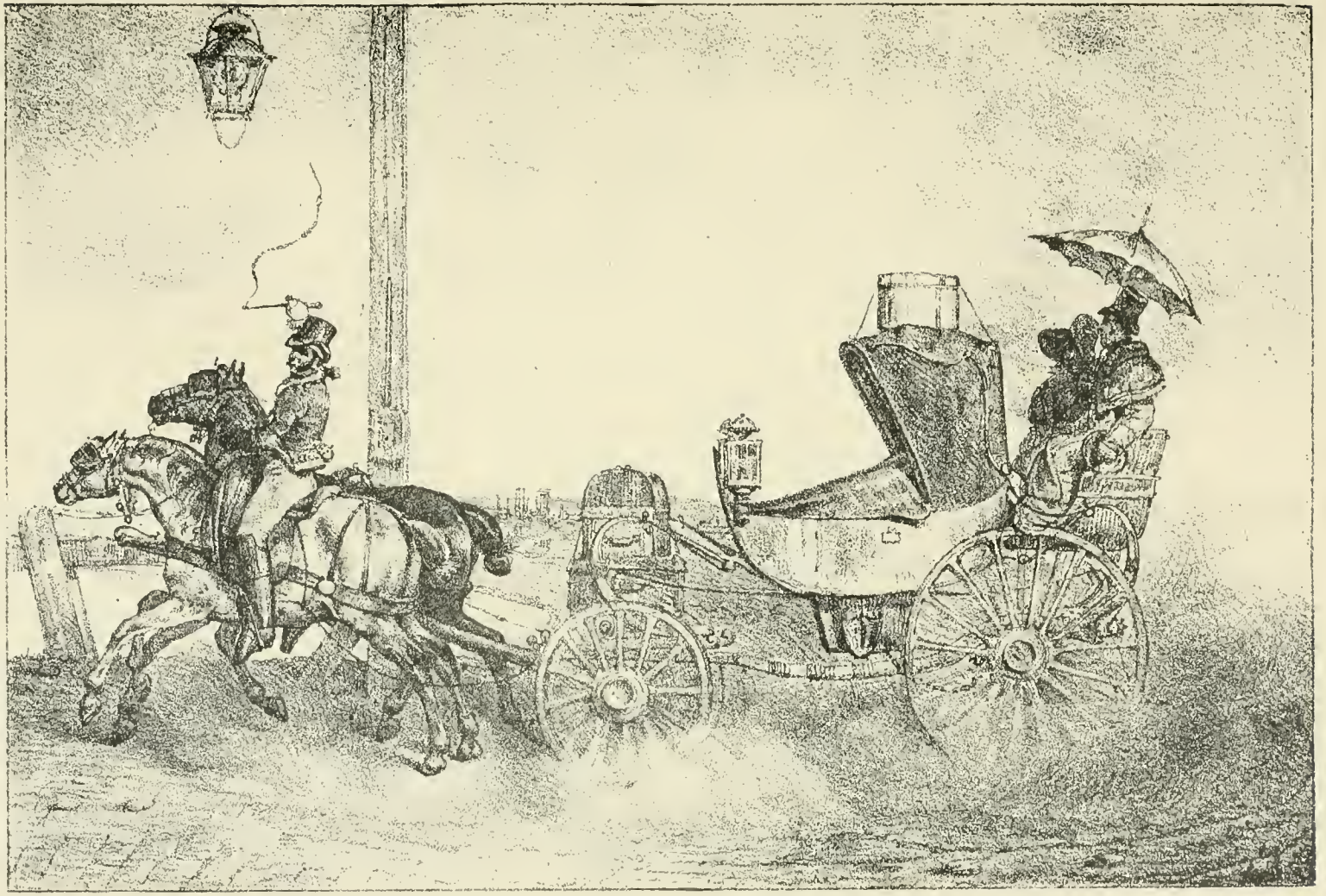
LES GRANDS VOYAGES

Lorsque j'étais tout petit, j'avais un oncle très vieux lequel me faisait de ces récits :

Pour venir de Besançon à Paris, dans le coche, il fallait traverser la forêt de Chaux, un bois désert où passait la route nationale. Après la Terreur on avait une peur effroyable des brigands — on ne savait au juste quels brigands — mais on se plaisait à répandre que la forêt, avec ses grottes, ses refuges et ses profondes cépées, en recélait des quantités effrayantes. Les conducteurs des voitures publiques l'assuraient gravement; alors, pour stimuler leur vitesse, on se laissait aller à des générosités inattendues. Les plus avisés ne se risquaient au voyage qu'après avoir mis ordre à leurs affaires, un méchant coup est si vite reçu ! Et c'étaient, au départ de la diligence, des bénédictions ou des embrassades prolongées telles qu'aujourd'hui en l'honneur d'un émigrant partant pour le Tonkin. Après quatre jours pleins, tout entiers passés dans un intérieur cruel, très peu suspendu, en des routes défoncées, avec tout au plus le loisir de se dégourdir les jambes à la montée des côtes, on arrivait cahin-caha, vers le matin, aux barrières de Paris. On roulait une bonne heure encore sur le pavé rude, entre deux lignes de maisons basses et qui désenchantaient un peu, jusqu'à la cour des messageries, le débarca-

dère central. Là, tout à coup, un sentiment de vide et de délaissement vous prenait, au milieu de la joie de certains voyageurs. Séance tenante il était urgent de reconnaître sa valise, il se fallait abandonner à un portefaix obséquieux, et se mettre en quête d'un gîte, n'importe où, au plus près, sans autres renseignements que les conseils un peu vagues recueillis là-bas dans sa province, ou les suggestions intéressées du commissionnaire. Alors, pour la mieux maudire et détester, on jetait un dernier regard de frayeur sur la patache inhumaine qui vous avait broyé les os et meurtri les chairs durant de longs jours, sorte de maison couverte de bâches, encombrée de paquets, lourde et revêche sur ses roues de chariot, et si brutale en chacune de ses parties. Aux alentours d'elle, partout sur les murs, de ces indications ahurissantes pour les nouveaux venus, et qui n'ont de signification claire qu'après un stage : heures de départ ou d'arrivée, affiches d'hôtelleries recommandées, et tant d'avis singuliers et troublants placardés aux bonnes places. Telle était pourtant la fièvre du voyage, qu'après un quart d'heure à peine donné à sa toilette, après la lettre écrite au pays et l'habit neuf endossé, on se lançait au hasard dans le dédale embrouillé des ruelles jusqu'au Palais ci-devant Royal, qui pour les provinciaux comptait pour le meilleur lieu et le centre élégant de la capitale.

Ainsi voyageaient les modestes bourgeois, ceux que leurs affaires appelaient à Paris pour deux ou trois semaines et qui, n'ayant point de chaise à eux, se condamnaient aux désagréments de la diligence. Avant l'Empire, des personnages même se résignaient aux fauteuils du coupé, places de luxe, prétendait-on, mais qui souffraient en première ligne de tous les inconvénients, de la poussière, de la pluie ou de l'air filtré par les vitres disjointes des portières. Ensuite petit à petit le besoin de confortable et de luxe ramena les riches à l'ancienne façon de courir les chemins; on eut sa voiture, on se procura des chevaux de poste, et de proche en proche, de main en main, « à la manière du furet du bois-joli », on s'en fut d'un lieu à un autre. Certes il se fallait astreindre à nombre de tracasseries, aux surtaxes des postes, aux péages, aux octrois; on n'avait guère loisir de reposer ni de s'abstraire. Si l'on



Voiture de voyage. D'après E. Lami. (L'arrivée à Paris.)

n'avait pris soin de prévenir les relais d'avance, on se condamnait au méchant vouloir du postillon, qu'on parvenait à décider, vous pensez comment. Pour l'étranger de conséquence, l'arrivée à Paris inaugurait tout un système de petits ennuis : la recherche d'un hôtel, le logement de la voiture, le déchargement des bagages. Si l'appartement de l'hôtel ne satisfait pas, il se faudra procurer un gîte en quelque maison meublée, dont les Petites-Affiches fournissent chaque semaine une liste complète. On trouvera des domestiques de passage dans les bureaux spéciaux, et le restaurant proche consentira à porter les repas à domicile, moyennant un prix au moins doublé. Ah ! les factures se majorent très habilement au prorata des ignorances ! Un carrosse de ville avec cocher et valets se fût payé plusieurs fois avec la somme demandée au client pour quelques heures dans le jour. Paris est cher en vérité, mais il est Paris ; il vaut qu'on n'y lésine point.

Avec nos idées modernes sur les courses rapides, à cause surtout de nos facilités dernières, nous ne soupçonnons ni les charmes, ni les tracas non plus de ce train personnel, en chaise parfois ou en dormeuse, avec ses perpétuels changements d'attelages et ces bêtes, les unes lentes, les autres trop vites, tantôt en crainte de n'arriver jamais, tantôt en peine de se rompre le col. Si bien qu'il faut l'engourdissement des cahots, la puissante somnolence des côtes grimpées au pas, pour que le voyageur y puisse tenir bon. C'étaient souvent par les chaudes journées d'été, au milieu des poussières aveuglantes, à la portière entr'ouverte d'une berline, des visages méconnaissables, ceux des belles et des fêtées jeunes femmes de la cour, emmitouflées de voilettes, engoncées dans leurs redingotes de route, incapables, on eût pensé, de parler ou de sourire seulement. Tant de choses fatiguent et oppressent : les ornières, les rencontres, les essieux cassés, forcent à descendre et à patienter des temps fous ; un orage de grêle arrête brusquement l'équipage en champ perdu, laissant en panne le carrosse dans lequel la pluie finit par entrer en cascades, noyant les malles au dehors et trempant les laquais jusqu'aux os. Puis à toute minute, pour un rien, la visite aux octrois, d'autres arrêts motivés par une

charrette renversée en pleine ornière, tant de mécomptes répétés, inexorables, qui transformaient le moindre déplacement de cent lieues, on ne pourrait dire en quel purgatoire, même pour les mieux préparés, pour ces grands seigneurs ou ces aimables princesses que précédait un courrier à cheval, chargé de pourvoir aux relais et aux repas dans les hôtelleries.

En revanche, quel enthousiasme pour les amateurs de pittoresque et de romantique, allant à petites traites reposées, paressant à leur gré et commandant des haltes nombreuses ! Ils ne perdent, ces fortunés, ni un point de vue, ni un paysage, ni une ruine célèbre ; ils ont loisir de se détourner du chemin pour une pointe amusante à droite ou à gauche. Ainsi vont les amoureux d'ordinaire, les lunes de miel envolées vers l'Italie à travers les sites du Bugey ou les montagnes de Suisse. La mode ne s'est point démocratisée encore de ces fugues jolies ensuite d'un mariage ; les riches seuls peuvent le faire qui dans leur dormeuse capitonnée, ni banale, ni profanée auparavant, ont par grâce un chez eux pimpant, avec tous loisirs de se mieux apprendre et de se mieux connaître. Ceux-là ne brûlent point la poussière, à peine la soulèvent-ils. Ils vont dans leur extatique tranquillité et ne comptent pas les heures. « Nous sommes à Genève, déjà ! » écrit ingénument une jeune mariée à sa mère. Déjà à Genève, quand on se croyait à mi-route tout au plus ! A Genève sûrement, puisque voici le grand lac, les pointes neigeuses du fond, un ciel très bleu, et des femmes autrement habillées qu'en France !

L'économie de ces voyages a de telles particularités : d'abord les précautions méticuleuses, la mise en état des calèches, la préparation des malles, le choix des domestiques, la nécessité de n'oublier rien et de tout enfermer dans le plus petit espace. Les palefreniers inondent la voiture d'eau pour s'assurer de son imperméabilité. Elle est (si le déplacement n'a point un caractère officiel, comportant un fourgon de bagages, et une charrette suspendue pour les gens) une voiture-coupé par-devant, où les maîtres prendront place. Sur le siège se tiendront le valet de chambre chargé des règlements, et la camé-

riste de madame. En arrière la *ruche*, malle énorme attachée au coffre par des traits de cuir fermant à cadenas. Chaque poste coûtera cinq chevaux, un par personne, plus le porteur et deux postillons. A dix francs par poste l'un dans l'autre, ce sera pour le voyage à Aix-les-Bains, comptant quatre-vingt-dix-neuf postes de Paris, une somme de neuf cents francs déboursée, sans faire nombre des aléas, des couchers aux auberges, ni des frais du courrier précédant l'équipage à une demi-journée. Si quelque grand dignitaire tient les routes, sa suite de quatre voitures au moins, et de seize personnes, entraîne un roulement de fonds considérable variant entre quatre et cinq cents francs par jour ; un voyage, en Allemagne ou en Italie, de ce personnage ferait la fortune d'un simple.

On juge de là ce que vaut en frais variés et indispensables le transport rapide d'une maison princière, toutes voiles dehors, quand les moindres officiers ont à tout le moins leur chaise à deux roues, et que vingt ou trente serviteurs suivent dans les fourgons. Par un matin de printemps, Pauline Borghèse, alors à Nice, s'avise tout à coup que la dormeuse construite par Braidy lui sera de grande utilité dans ses promenades. On mande à M. de Montbreton, son officier secrétaire, l'ordre de conduire cette voiture en vitesse de Paris à Nice, toutes choses cessantes. La suite se composera de deux calèches seulement; la dormeuse attelée à quatre, où deux personnes prendront place; la berline attelée à six, ou s'installeront quatre autres voyageurs. En avant d'eux, courant à franc étrier, le fourrier à la livrée impériale ira préparer les relais et retenir les gîtes d'étapes. On est au 7 avril, le temps est au froid encore, lorsque le cortège quitte l'hôtel Choiseul pour gagner Fontainebleau ; on y arrive à quatre heures un quart. Deux jours après, on est à Lyon de fort bonne heure, et ces messieurs descendent à l'hôtel de l'Europe pour prendre quelque repos. Ici, le courrier de l'Empereur a donné une élasticité cavalière aux additions. Pour un bain, le coucher, le souper et le déjeuner du lendemain, les six officiers payent trois cents francs. On les traite en princes. M. de Montbreton en sa qualité de roi du voyage fit bien un peu la moue; son

budget de course pour les six ou sept journées présumées nécessaires allait à dix mille francs à peine. Mais il se consola de ces accrocs parce que d'abord on l'eût blâmé de se conduire en bourgeois, et qu'ensuite au fur et à mesure de la marche, la bise aigre du début se transformait en une température très douce, susceptible de dérider les plus moroses. A Montélimar, c'est déjà l'été un peu, et la poussière et les fleurs. La traversée d'Avignon se fait sous un ciel orageux : d'instants en instants le soleil se montre plus impertinent, forçant aux vêtements clairs, obligeant à tenir les portières ouvertes même la nuit. Et toujours roulant, émoustillés par ce thermidor inattendu succédant au ventôse du nord, accentuant leur allure, messieurs les secrétaires conduisant la dormeuse touchent barre à Nice le 13 avril, en six jours à peine. Il en avait coûté cinq cents louis à S. A. le prince Borghèse.

Le passage en Italie par le mont Cenis ravit les chercheurs d'étrangetés, mais ce sont encore là des folies, comme on peut juger. Il y a, devant que de tenter l'escalade, la nécessité de démonter laborieusement les calèches, de fréter des mules pour en porter les parties, de semondre le ban et l'arrière-ban des guides pour diriger la marche et transporter les valises précieuses. Lors du voyage de l'impératrice Joséphine là-bas, Mlle Avrillon, qui a la garde des bijoux, traverse toute la montagne sur le dos d'un montagnard solide, tandis que les plus frileuses se pressent dans les chaises à porteurs. Dans le nombre de ces belles, il y a les personnes accommodantes, mais toutes ne le sont pas. Le froid très vif mord cruellement tant de jolis minois, tout à l'heure brûlés par la poussière ; en quelques heures, on est passé du printemps aux gelées sibériennes. Et puis cette promiscuité de bêtes et de gens, en dépit de l'étiquette conservée solennelle, apporte un désarroi bien peu digne de la majesté souhaitable à une cour impériale et royale. La queue leu leu du cortège se poursuit comme une procession d'êtres gelés escortant un enterrement, avec tout au plus la distance réglementaire entre la chaise de la souveraine et les autres. Peu de paroles et peu de rires, même chez les hommes grimpés sur

Un accident de voiture. Gravure de P.-J. Debucourt.

des mulets et qui mettent à chevaucher ainsi la conviction drôle d'une bande d'Anglais tentant l'ascension d'un pic. Avec toute sa puissance, l'Empereur et Roi n'avait rien imaginé de mieux encore que cette caravane piteuse, renouvelée d'Annibal, grelottant sous ses pelisses. Enfin au bout du chemin, aussi rude à descendre sur un versant qu'il avait été dur à escalader sur l'autre, après les verglas, dans une tiédeur revenue, ç'avait été le reboulonnement des voitures, la remise en place de chacun, à la vue de grandes plaines chauffées par le soleil où l'on se devra engager tout à l'heure.

Tout n'était pas d'aises ni de plaisirs à suivre l'Empereur dans ses pointes rageuses, décidées en un instant comme il voulait tout. Il lui arrivait souvent de commander un voyage de deux cents lieues sans avoir fait tenir les relais, ni pour lui, ni pour sa suite, ni pour les fourgons. Ce devenait alors une bizarre chevauchée, un steeple de carrosses et de chariots d'abord partis ensemble au même signal, lesquels bientôt s'égrenaient et se semaient d'étape en étape. Napoléon prenait son parti tout seul, ce qui l'obligeait à coucher aux pires endroits, l'Impératrice sans linge, prenant pour camériste de passage les filles d'auberge, dormant en des lits durs, aux draps rudes comme des étrilles. Mlle Avrillon nous décrit ce fantastique retour d'Italie, où l'on vit de pareils mécomptes, jusqu'à l'arrivée inopinée à Fontainebleau, sans escorte, Leurs Majestés contraintes de manger la cuisine du concierge, et Napoléon si naïvement joyeux de son escapade, d'avoir gagné un jour sur les autres, et d'être aux portes de Paris sans que la police même en pût être avisée.

Les « très belles » gâtées par leur séjour à la ville, leur indolence et le matelassé soyeux de leur coupé, ont horreur des voyages, horreur au point d'en pleurer. En vérité, ce sont là des embarras, et la fatigue en subsiste de longs mois sur les visages. On vante cependant les dormeuses, qui permettent de s'étendre sur des coussins, de sommeiller, qui sont fournies de toilettes, de petits lavabos pimpants et de glaces, et qui font un boudoir très parfumé dans les boues même ou les routes mauvaises. Malheureusement on n'a point trouvé le secret encore de

les rendre très chaudes en hiver, non plus que supportables pendant la canicule. Les portières les plus hermétiques laissent le passage aux poudres imperceptibles soulevées par les chevaux, et la mieux protégée du monde en est tantôt accommodée à frimas comme une marquise d'autrefois. Dans sa calèche de Braidy, Pauline Borghèse se couche, au départ, à la façon d'une odalisque sur des peluches ou des soies, on croirait enchantée de changer de place et de courir les Alpes. Mais voilà qu'il fait subitement là-haut une étouffante chaleur, et Pauline s'énerve, sursaute, souhaite de tantôt descendre et de s'asseoir dans sa chaise à porteurs moins rembourrée. Puis, le soleil tombé, les fraîcheurs viennent, la princesse grelotte, réclame sa dormeuse, s'y plonge dans les édredons, maudissant le froid comme le chaud tout à l'heure, obligeant indécemment Mme de Champbaudoin à lui réchauffer les pieds sous ses jupes. Toutes se deulent sur le mode mineur de ces misères, « infligées aux humains par les dieux cruels ». Mme de Rémusat s'en va à Aix-la-Chapelle, ce qui n'est pas au bout du monde, somme toute, mais elle compte les cailloux, décrit les ornières profondes comme des gaves. On a versé sur un talus, on est clouée en ras pays par des roues qui ont fait le *chapelet ;* on se heurte à des prétentions inimaginables de logeurs, surtout lorsqu'ils soupçonnent une excellence sous l'incognito. A Roye, Mme de Rémusat rencontre une hôtesse à la langue bien pendue, et qui ne tarit pas un soir durant sur le carnage apporté chez elle par l'Impératrice et sa suite. Et ce sabbat, ce désastre, pour vingt-cinq malheureux louis tous ronds, quand le comte d'Artois à Aix-la-Chapelle payait mille francs pour bien moins d'exigences !

Est-on jamais sûre d'arriver, grand Dieu ! ni de coucher où l'on arrive, ni de dîner où l'on est arrivée ? En dépit de son train, le comte Potocki abandonne sa femme aux portes même de Paris, à Bondy, dans une gargotte de rouliers, parce qu'il ne veut point la soumettre aux ennuis des recherches aventureuses. Il part devant pour se quérir un hôtel convenable, et lorsqu'il a découvert rue de la Loi une maison de premier ordre (la deuxième dans la rue en quittant l'

boulevard, hôtel des Etrangers) il mande en hâte un courrier à la comtesse pour la prévenir. Pourtant le comte n'omet ni n'épargne rien dans ses déplacements. Sa femme et lui ont chacun leur calèche ; un fourrier précède et des chaises suivent où sont l'intendant, le médecin et les quatre secrétaires. Voyez qu'il n'a su malgré tout se retenir d'avance un appartement parce qu'une lettre partie de Pologne pour Paris eût mis plus de temps que lui-même.

Tant de tyrannies en outre auxquelles les plus grands n'échappent guère plus que les moindres ; le postillon qui change vingt fois le jour, qui s'arrange au mieux de ses intérêts, et ne considère rien au monde que ses aises, sa commodité, son besoin d'aller vite, ou son envie de faire durer le plaisir. En France, ce sont de curieux drilles sous leur veste courte garnie de boutons, leur chapeau marin en cuir bouilli (marin à la mode d'alors, c'est-à-dire haut de forme et cocardé) et leurs grosses bottes. Impitoyablement et sans nul respect de quiconque, le postillon jure, rit, parle, fait claquer son fouet, se plaint et gourmande ses bêtes. S'il trouve un ami, il s'arrête et s'intéresse aux histoires de la contrée ; par la pluie, il grogne ; par le soleil, il peste à cause des mouches. Il descend, remonte, interpelle les paysans, et visite les *bouchons* pour se donner du cœur. Il a inventé un cheval lui aussi, et c'est là sa plus noble conquête, le cheval *moral*, supposé, virtuel, c'est-à-dire la bête idéale dont il réclame le prix en sus des chevaux employés, si les routes sont défoncées, pour compenser la déperdition de ceux attelés réellement. Quand par malheur la voiture verse, le postillon s'occupe d'abord de lui, de ses bidets et de ses effets ; le reste importe moins. Il explique d'ailleurs qu'une calèche ainsi conditionnée verse infailliblement ; le malheur, c'est que cela soit tombé sur lui précisément.

Au contraire de celui-ci, le postillon allemand ne cause pas, il fume. De l'avis toujours de celui qui le paye, il acquiesce, sourit, mais n'en fait qu'à sa tête. Son rôle est de conduire une chaise et son contenu d'une poste à l'autre, cela est bien ! il ne s'en laisse détourner pour rien au monde. Il est lourd et ses haridelles trottent à peine,

cependant il arrive toujours et le plus ordinairement sans encombre. L'Italien niaise et muse ; il reste lazzarone même sur son porteur, et sourit aux reproches. Voilà qu'un de ceux-là a failli semer la zizanie entre les officiers-écuyers de l'Empereur et un évêque, parce qu'il traîne en longueur à un relai et incite l'écuyer à dire de gros mots. L'évêque tout scandalisé prit à partie l'écuyer, tant que, la querelle s'envenimant, il se mit à user des mots qu'il avait tant reproché à l'autre. Et on eut d'autant plus raison d'en rire et de s'en gausser, que le postillon n'en fit ni un mouvement plus vite, ni un geste plus rapide, car il n'avait pas compris un traître mot aux injures.

Le bon ton faufilé partout et si despotique s'est venu glisser jusque dans les voyages. Il ordonne la simplicité extérieure, les caisses sombres, les roues tenues dans les rechampis foncés. Les ressorts sont en manière d'ares énormes, très flexibles, très réactionnés à parer aux cahots. L'intérieur de deux places est tendu de drap blanc, piqué de boutons, ayant en tous recoins des poches fermées, des coffres clos, des peaux d'ours ou de tigre pour les pieds. Avec quatre places en vis-à-vis, le siège des laquais en arrière, beaucoup de coffres sous les sièges, plus de largeur et d'ampleur, la voiture devient une diligence et sert aux familles de quatre ou de six personnes parties pour une destination peu lointaine ; elle vaut huit chevaux de poste et fait sur les chemins un volume énorme. Les dames voyagent en diligence qui ne veulent point se séparer de leurs enfants, et tiennent à en avoir les nourrices ou les gouvernantes sous les yeux. Quant aux chaises à deux roues, la chaise rapide, troussée de court, infiniment légère, elle est la voiture des courriers de cabinet, des gens pressés, contraints à la vitesse et mettant les parts doubles. C'est comme un tilbury ou un cab, qu'on sert à trois chevaux, l'un dans la limonnière, choisi de trot doux, un autre à droite hors brancard, et sur la gauche, mais dépassant les deux premiers de trois têtes, le porteur, monté par le postillon et servant à activer la course. Jamais une élégante ne prend une chaise, cela n'est point de genre ; il faut pour l'y contraindre quelque catastrophe réclamant une intervention précipitée. Durant les campagnes d'Allemagne,

L'arrivée des voyageurs au château. D'après Constant Bourgeois.

après Wagram ou Eylau, on voyait par instants sur les routes de France des chaises louées pour la circonstance, conduites à franc étrier, secouées furieusement dans le galop ; et par les portières souvent une tête affolée, celle d'une heureuse d'hier, d'une épousée de quelques mois, dont le mari, là-bas mourant loin de tout, réclamait sa femme depuis plus de quinze jours !

Ces marches forcées sont d'exception ; lorsque Mme la Parisienne, ni contrainte, ni obligée, décide un déplacement de conséquence, c'est au plus loin dans une ville d'eaux ordonnée par le médecin, ou pour gagner béatement la villégiature d'amis en une province reculée. A dire vrai, ni l'une ni l'autre de ces attractions n'ont alors le succès mondain d'à présent ; on s'y résigne plutôt qu'on ne les veut. Encore, les stations thermales n'ont-elles de distractions que si la cour s'y est de hasard transportée. Que serait Plombières, je vous prie, sans l'Impératrice, en l'absence de bals, de théâtre, d'excursions, dans le tête-à-tête des camériste, avec l'ennui très puissant d'un régime sévère ? Au contraire, à peine mesdames de la cour sont-elles débarquées, qu'on s'amuse de bon cœur, qu'on trouve tout bien, les bons provinciaux chez qui on loge, la cuisine étroite et primitive, le service restreint. On adore son ermitage parce que, la soirée venue, ce seront chez l'Impératrice de gentilles réunions sans trop d'étiquette, où l'on entendra des paroles humaines, fussent-elles de Mme Haingnerlot, la dixième muse, récitant ses filandreuses poésies ! Plombières est si distant de Paris, hélas ! si hors du monde, en bonne conscience ! Aix-la-Chapelle est sans doute d'un mélange extrême, on n'y voit guère de rejouissances ; mais on a la probabilité pourtant d'y faire figure, d'y attirer l'attention et d'y étaler ses coquetteries. Faute de mieux, on s'y rencontre à la préfecture où pérore M. de Lameth ; là, de temps en temps, un quadrille se peut danser qui n'est pas toujours si gothique. Par exemple, il ne faudrait point louer de livres en ce pays ; ceux qu'on y trouve ont été salis par plusieurs générations de baigneurs, et leurs pages d'ailleurs ennuyeuses, tombent en loques. Le bal de la Redoute ? Au fait pourquoi n'irait-on point au bal de la Redoute ? A Paris, ceci

serait d'un pitoyable genre, mais à Aix, vous concevez ! A Aix, Mme de Rémusat se laisse bien visiter par une dame quelconque dont toute la vie — la dame l'assure — s'est passée dans le monde artistique, et qui en a conservé les manières. Baste ! on est à cent lieues de la Chaussée-d'Antin ou des Tuileries, il faut bien rire. Et puis la Faculté prescrit les distractions ; elle ordonnerait l'appétit à ceux qui n'ont rien à manger, cette héroïne de Molière !

Les villes d'eaux pour malades bien portants ne manquent guère ; la nature les a par bonheur mises assez à portée des Parisiennes ennuyées. Spa prend de la considération, voilà qu'on en choisit volontiers la route, pour la liberté probablement, et l'incognito qu'on y peut garder sans le chercher trop. Vous croiriez à peine la confusion des espèces qu'on y découvre mêlées ; vieux maréchaux, femmes de la société vraie, personnes équivoques chaque année venues avec un cousin nouveau ; joueurs se disant banquiers à Hambourg ; de très vieux hommes et de très jeunes, naïfs et aigrefins amalgamés, vivant en admirable intelligence, comme aujourd'hui, avec en moins peut-être les hôtels continentaux, et en plus la sincérité splendide des crédules et des dupes. A Bade c'est le tout pareil jeu cosmopolite, les semblables attractions, sauf que d'instant à autre une tête couronnée s'y montre et contrarie les allures. Un peu plus tard, Aix-en-Savoie aura sa part, surtout après le divorce de Joséphine, lorsque celle-ci y transférera sa petite cour restée fidèle, et que les maisons particulières se verront du jour au lendemain envahies, non pas en son honneur seulement, mais pour la princesse de Suède, la reine d'Espagne, ou Talma. Ici les fêtes ont plus de tranquillité et une meilleure guise. Pauline Borghèse, toujours singulière, invite un matin toutes les dames à un déjeuner dans l'abbaye de Hautecombe ; elle-même s'y rend en palanquin comme une Validé. On excursionne follement sur les monts, on canote sur les lacs, on s'égrenne en troupes audacieuses à travers les forêts et l'on s'égare, on se perd à la nuit tombée, si parfaitement, avec tant de bon goût ! la reine Hortense mettait plus de discrétion dans ses ébats ; elle était installée à Aix, en fort modeste équipage, à peu

près seule, et y prenait ses bains assidument avant d'aller croquer des points de vue. Là, dans sa compagnie, en voulant traverser le pont d'un torrent, la plus aimable beauté de sa suite roula dans un gouffre et se noya. C'était Mme de Broc, une *jeunesse* toute fraîche dans ses vingt-cinq ans, et qui fut pleurée par la pauvre reine comme on pleure lorsqu'une nouvelle calamité vous vient ensuite d'autres bien cruelles. Dieu sait qu'Hortense ne marchandait point ses larmes depuis ces dix années écoulées!

Des cas graves cependant au milieu de ces purs désœuvrements de coquettes; on pourrait bien dire la cause du rhumatisme méchant dont souffre telle ou telle fringante et qui l'oblige à tenir les routes de Cauterets ou de Bagnères. Huit jours de dormeuse forcée, au grand trot, avec des douleurs, pour s'être, on le sait, dévêtue extrêmement pendant l'hiver et s'être trop intéressée aux contredanses. Ce sont encore les médecins qui parlent, et cette fois ont-ils si grand tort? En honneur, ces eaux des Pyrénées sont uniques, elles ressusciteraient les morts! Elles font de la pauvrette d'avant et tout à coup une personne capable de recommencer, et qui recommence, parce que la société est en réalité très nombreuse à Bagnères et que les sauteries n'y chôment point. Cauterets a plus la physionomie triste, en dépit de son paysage; les gens venus pour y traiter leur pilore, comme la duchesse d'Abrantès, ont plutôt les idées noires et tournées à l'élégie. On s'y promène en cacolet, à deux voyageurs sur le même mulet de-ci de-là, en grand danger de perdre l'équilibre, ce qui fouette les sangs. Ceci les avait même fouettés si bien au prince Pignatelli, qu'ayant voulu lutiner sa compagne de panier, une montagnarde robuste et jolie, celle-ci sauta et le prince fut lancé en l'air. Il s'écrasa, en retombant, le nez qu'il avait par malheur fort long. Dont une joie parmi les baigneurs, comme on suppose, et des histoires enjolivées, et des brocards sans fin, jusqu'à Mme d'Abrantès qui rit aux larmes en rapportant l'aventure.

Les bains de mer aussi comptent pour le sérieux, on n'y va qu'à bon escient, sans nulle envie d'y quérir ni les casinos ni les jeux. Ce sont alors des installations rudimentaires, en estacades plantées sur les

plages et qui servent seulement lorsque la mer est pleine. A peine des cabines, parfois montées sur des roues comme au Havre, et qui permettent d'aller à la rencontre du flot et d'éviter les galets. C'est une traite que de Paris au Havre ; en poste un peu moins de quarante-huit heures, mais dans la Normandie, sur de jolies routes, avec de bons chevaux et du pittoresque à chaque relai. Pour Dieppe il en est tout ainsi, mieux peut-être à cause de la traversée dans la vallée de Bray, les pâtures, les forêts, et dans la ville la ressource d'un port moins banal pour la distraction. Mais les baigneurs de Dieppe ont la main rude, ils saisissent les jolies personnes sans souci, les jettent à la lame, et les plongent dans le flot. Au temps du séjour de la reine Hortense là-bas, on avait aménagé un petit château pour la recevoir, et sur la plage M. de Girardin avait fait établir un bijou de baraque, avec salon et chambre superbement décorée où elle se dévêtait et mettait son costume de bain. Une parure très simple, faite d'une blouse couleur chocolat, avec une ceinture, un pantalon large, et sur la tête un bonnet de taffetas noir. Hortense enrageait sous cet accoutrement qui lui rappelait la livrée des hôpitaux. Alors tout en riant et en se moquant d'elle-même, elle descendait sur le sable dans la partie réservée, où deux matelots habillés de laine sombre, gantés de blanc, la prenaient et l'emportaient à la lame. Un spectacle pour les désœuvrés, un jeu pour les lorgnettes qui s'allaient braquer discrètement à de petites embrasures et contemplaient dans ses charmes une pauvre reinette mouillée qui riait de si bon cœur.

Bientôt les décences de la Restauration sépareront les hommes des femmes ; sous l'Empire il ne paraît pas qu'on eût songé à ces distinctions canoniques. D'ailleurs les amateurs étrangers étaient rares, et ceux de la ville ne comptaient pas. Il faut dire que, pour les gens moins gâtés que la reine Hortense, le séjour de Dieppe n'avait chose qui pût amuser. De distractions bien peu, sauf le départ des barques, ou d'intervalle à autre un bal pâlot et mêlé en un lieu officiel, des excursions en mer, des chevauchées à terre, et pour logis un arrangement précaire chez quelque pêcheur, sans meubles, sans domestiques, sans même

Hélog. Dujardin

Eudes et Chassepot Imp

Bains de mer de Dieppe au commencement du XIX.e Siecle

d'après L. Garnerey

une cuisine supportable. Loin n'est-ce pas de Trouville, de Deauville et de toutes nos plages où ce qu'on cherche le moins est bien la mer elle-même ! Un plaisir candide, c'est d'aller s'asseoir face à l'Océan sur de vieux canons oubliés traînant dans l'herbe tout près du pavillon des bains. A gauche ce sont les falaises, et sur le versant le vieux château démantelé, percluS, au fond la mer et le ciel. Aux heures de la marée, le spectacle se corse d'une curiosité impayable : ce sont les baigneurs assermentés, coiffés de leur haut de forme en cuir bouilli, et qui soumettent les patients à un supplice d'autant plus rude qu'on le disait nécessaire. « Imaginez, disait un voyageur, une compagnie de cochers de fiacres jetant leurs clients à l'eau, ce qui n'aurait rien d'invraisemblable en soi, mais ce qui tout de même intéresserait le Parisien badaud, et lui ferait passer le temps... »

CHAPITRE IX

ARTS ET ARTISTES

CHAPITRE IX

ARTS ET ARTISTES

Nous allons le redire : on avait si bien ri auparavant de toutes choses, en littérature, en beaux-arts, dans les modes, dans les moindres histoires, on avait pris la vie si gaiment par tous les bouts, que la révolution artistique précédant l'autre, à court intervalle, parut une renaissance à la fois et une rénovation. Au rebours d'à présent l'intrusion de l'antiquité valut pour une distinction gracieuse et fut louée de chacun par la comparaison qu'on en fit avec les miévreries coutumières, les olympes poudrées ou les bergerades en paniers de l'ancienne observance. Il n'était pas question encore de démolir la Bastille ni de bouleverser la monarchie, ni de liberté, ni de rien que déjà le besoin de s'inspirer des Etrusques se devinait, intéressait les dilettanti et d'année en année prenait une place meilleure. Depuis, les engouements ont plus de vingt fois changé d'objet ; ils sont cause de la philosophie un peu dédaigneuse avec laquelle les gens de bon sens accueillent les prétendues formules définitives et les coteries intransigeantes de nos modernes rénovateurs. Le retour à l'antique, préconisé sous la Révo-

lution, le Directoire et l'Empire, eut une majestueuse envolée, telle que la Renaissance du XVIe siècle même ne sut la faire plus grande. En l'honneur de ce mouvement, on en vint à mépriser les hommes très rares qui, mal désabusés encore et restés fidèles aux vieux errements, vivaient sur la petite scène de mœurs naïves. Ce fut, vous le croiriez à peine, une infériorité marquée de peindre un portrait, à cause des ajustements ou des parures contemporaines, une sottise presque de retracer ce qu'on voyait, et assurément la pire fantaisie, de se condamner aux tableaux de la vie journalière. Le *Jeu de Paume* de David, avec ses costumes bourgeois, ses perruques et ses culottes, avait causé à l'artiste un ennui particulier ; à son sens, une pareille scène eût mérité la nudité sublime et « vertueuse » des Grecs. Même pour le *Sacre*, et, révérence gardée aux augustes personnages, David eût souhaité moins de colifichets ; l'Impératrice en tunique romaine, l'Empereur en Jules César et le pape en flamine. Des convictions aussi fortes s'imposent, elles créent une opinion et tyrannisent les dissidents, nous le voyons bien de nos jours encore. Le corollaire naturel fut que les idées du grand maître prévalurent, terrorisèrent les ci-devant dessinateurs de genre et groupèrent autour d'une loi unique les divers tempéraments de l'école. « La liberté ou la mort ! » s'écriaient les devises révolutionnaires, lesquelles par hasard s'arrêtaient à la peinture.

Et n'est-ce point une étrange obéissance à cette souveraineté outrecuidante que subitement Moreau le jeune, — on sait, le Moreau pimpant et musqué des *Chansons* de Laborde, le sautillant Moreau, — envolé dans la caravane, transformé d'un coup en amoureux de sublimités par besoin ; que Gérard, que Girodet, que Gros aussi, que Prudhon même — un peu malgré lui et fort hésitant, — que nombre d'autres, forcés à la soumission, contraints de suivre la route tracée, non par crainte, mais parce que la mode de l'antiquaille s'est orientée et assise, et qu'elle ordonne despotiquement ? Des habitudes se sont établies peu à peu, nuisibles sans doute à l'originalité et à la franchise, mais qui, dans l'esthétique alors reçue, comptaient pour une grâce : les corps

ronds, féminisés, très jaunes, très misérables, les gestes pompeux au contraire de la vérité, les bras tendus pour le moindre sentiment à traduire, et le nu triomphant, imbécile, fade horriblement, les yeux en l'air, les fronts plissés, cent et un moyens de fausser la nature, de rendre gauche et ridicule un héros, de détruire ce qui est l'essence même de l'œuvre artistique, la vie, la vraisemblance et la simplicité.

La saute est surtout prodigieuse chez les secondaires, chez ceux comme Moreau ou Debucourt, dont nous avons loisir de connaître les deux manières, avant et après les bouleversements. Avant, ce sont de la main de ces artistes vraiment très doués et singuliers, pour Debucourt surtout, une coquette impression des foules, la tendresse jolie des tons, de petits aperçus spirituels et rieurs sur la société, une finesse grande et sincère. Après, le voudriez-vous croire le même homme quand le voici désintéressé de la couleur, enclin à l'exagération caricaturale suggérée par les types admis, aux trois quarts fou de n'y plus rien comprendre? Ce qu'il invente et ce qu'il grave ensuite dans cette manière noire si dextre et si congruante dont il s'est gardé le représentant, procède de l'art officiel en dépit de sa volonté. On le sent mordu d'une envie nouvelle, par malheur venue à l'âge de raison, ce qui le gêne. Voilà presque des Romains — comprenons-nous bien, des Romains suivant la formule davidienne — qu'il nous montre à travers mille fantaisies, grotesques dans leur élancement, caricaturés aussi, parce qu'il se trouve détourné de son gentil abandon et que le monde révolutionné le trompe. Il rit plus gros, il compose plus gros aussi, inconsciemment. Chez tous ceux de son espèce, le Directoire a marqué en folie; Boilly a peut-être tenu le mieux son sérieux, mais non toujours; Bosio fait la trivialité grasse, impudente et indécente; Carle Vernet la farce énorme, avec Isabey son compère, lesquels d'ailleurs se reprendront vite et se relèveront à bon escient. Mais de ces pantalonnades autorisées et reçues dans un temps, il reste aux uns et aux autres, après l'Empire venu, un irrésistible besoin de continuer, si bien que sous leurs prétentions sérieuses ils gardent l'accent malin dont il faut tenir compte, si on les interroge sur leurs contemporains. Et plus

leur rire éclate au milieu des solennités ambiantes, plus il est irrésistible, plus on le devine éloigné de la note juste. Ils ont mis David en mascarades.

Ils nous plaisent ainsi, ils nous intéressent de leur sans-gêne, ils font prime aujourd'hui, mais sous l'Empire on les jugeait de mauvais ton, et on les dédaignait assez. Regardés, certes ils l'étaient par les passants lorsque Rittner suspendait leurs estampes bariolées à son étalage du boulevard, ou que les marchands du Carrousel les accrochaient à leurs ficelles. Swinburne l'Anglais avait acquis les *Merveilleuses* de Vernet, mais comme un délicat prend à un colporteur une image populaire, du bout des doigts et en se cachant. La société eût rougi de s'arrêter à ces fadaises, menteuses effrontément, et l'on eût sous l'Empire compté pour sottise et faute impardonnable de favoriser de pareilles horreurs. Tout est chez les gens du monde à l'art officiel et patronné, aux Sabins, aux magnifiques conceptions imitées d'un vase ou pillées dans un bas-relief du musée Napoléon. Comparée à ces imitations héroïques, la vie terre à terre ne vaut pas l'aumône d'un regard, si quelque artiste s'avise d'en composer une toile ou une image. Aux salons ouverts dans les salles du Louvre, les belles promeneuses viennent avec leur opinion toute faite : elles vont toutes s'extasier aux mêmes lieux, heureuses de mettre un mépris sur les tableautins de la vie journalière, et seulement guidées dans leurs ravissements par les compositions sereines empruntées à l'*Iliade* ou à l'*Enéide*. Non pas toutes, car il y a la reine Hortense qui se singularise, qui s'amuse des petits intérieurs de Mlle Gérard, des portraits de genre ; les princesses ont de ces façons ! mais l'exception n'en est point comptée. Les foules sont en pâmoisons très sincères et finement étudiées devant le dieu David, encore que par malheur il verse dans le portrait, devant « l'admirable » Girodet, devant « l'unique » Lethière, devant Guérin, oh ! Guérin surtout montreur d'androgynes, malsains et potelés, frisés comme des filles, suant les stupres antiques. Et les exclamations volent de ces bouches que vous pensez, les mêmes en chaque époque qui dans l'instant gardent leurs enthousiasmes pour

Hehog. Dujardin

Eudes et Chassepot, Imp.

Un salon public sous l'Empire (Frascati)

d'après l'estampe de Debucourt

Millet ou Ribot, la gamme des emphases admiratives croît, pour le moindre esclave jouant du chalumeau à l'ombre d'un hêtre. Le bon genre ordonne, nul ne voudrait manquer à cette expression de « délicatesse et de sensibilité », les plus distingués souhaitent s'y laisser prendre.

En vérité, pourquoi ? Oh ! pour de banales raisons et qui n'ont en soi rien de relevé ni d'artistique. Par ce motif seul que l'antiquité s'est peinte aux murs, s'est appliquée aux meubles et logée jusque dans les *somno* des chambres. Parce qu'on a des guerriers du Péloponèse sur des pendules et des têtes de Minerve au bois de son lit, des Cupidons ou des Nymphes sur les frises. L'instruction s'est ainsi faite et le goût s'est façonné de cette manière ; n'y cherchez point plus loin. C'est le superficiel toujours et le bagout mondain, rien d'autre. Entre un salon de l'an XV ou celui de 1892 l'art seul a varié, le public select persiste en un snobisme identique, convaincu de posséder un secret, et extasié de confiance sans autrement juger les choses.

Le monde de l'Empire impose un ton à ces exhibitions ; à l'ouverture, les coiues sont moindres que maintenant, mais tout de même la cour du Louvre est encombrée d'équipages rangés aux murs. Les jockeys accompagnent leurs maîtres et suivent à distance. Dès l'entrée des salles du rez-de-chaussée, ce sont les sculptures d'importance, puis tout de suite, l'escalier magnifique conduisant au premier étage, orné à sa partie supérieure de colonnes d'un beau marbre, mais dont la voûte n'est point terminée en 1811. Au faîte, formant vestibule, la rotonde en stuc, et derrière, la galerie d'Apollon remplie de toiles des deux côtés, avec les miniatures accrochées dans l'embrasure des fenêtres, et les bustes rangés sur une table dans toute la longueur de la salle.

Assemblée très docte, vous croiriez, et d'un pédantisme gai, que cette réunion de jolies femmes et de mirliflors oisifs, mis au dernier mot, tenant leur face-à-main et faisant des moues ; les cavaliers restés couverts, raillant par contenance, estimant ou pesant les talents du haut de leur col très raide. Quelquefois parmi les groupes le passage,

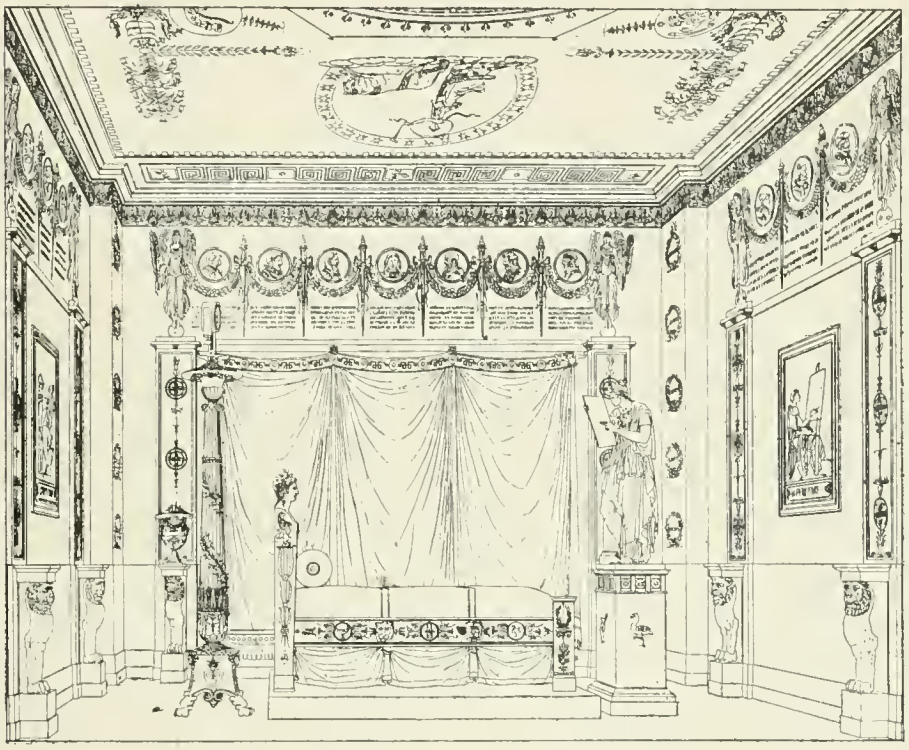
d'une Altesse conduite par Vivant Denon, saluée bas, menée aux bons endroits et forçant le succès. Les emballements naissent, les gloires se confirment sur l'acquiescement d'un prince ou d'un maître. Si les *Pestiférés de Jaffa* ravissent tant Mme de Rémusat en 1804, n'est-ce point que David les a sacrés chef-d'œuvre? A peine au milieu de l'intérêt croissant et des exaltations, s'aperçoit-on du jour brumeux de novembre, du froid et des insuffisances d'éclairage ; on n'a cure de grelotter puisque le genre est admis de se montrer là en toilettes printanières, en châle tout au plus. L'art et la mode sont deux tyrannies rivales contre lesquelles on n'oserait lutter, et qui vont de pair dans leurs exigences ; elles n'admettent guère qu'on les discute.

Là, comme dans toutes les réunions choisies, la conversation a beau jeu de se pourvoir d'anecdotes par hasard surprises au vol et qu'on se répète en les augmentant de jolis petits riens malicieux. Le peintre est un peu un comédien, il occupe et passionne la galerie comme tous ceux qui font métier d'amuser. — Il est dommage que M. David ait cette joue ! — N'importe ! il a bien répondu aux gens du pape qui voulaient obtenir de lui une perruque pour le cardinal Caprara. « Le cardinal est bien heureux que je ne lui aie ôté que cela ! » — En honneur l'eût-il désiré nu ? Au fait, le cardinal eût été plus à l'aise le jour du sacre, car il manquait d'air à Notre-Dame. — Remarquez d'ailleurs que David n'en a pas mis dans son tableau, il pousse la recherche du vrai historique un peu loin. — Ah ! l'Impératrice a une robe bien seyante, ne pensez-vous pas ? et son geste est bien de noblesse... — Certes, mais Sa Majesté eût été bien gênée si le cardinal se fût dévêtu pour la circonstance, et vous aussi ma bonne amie. — Oh ! moi non, un cardinal n'est pas un homme... et puis il est très laid, Monseigneur Caprara.

D'autres choses se disent, plus terre à terre. L'artiste a reçu 100,000 francs de l'Empereur pour le *Sacre*, et il en fait une copie pour l'Amérique. Regnault a touché 20,000 francs pour son tableau du *Mariage de la princesse Stéphanie*. Ce sont des prix, vous avouerez, quand le musée paie 3,780 francs le portrait d'Arnaud d'Andilly, par

Philippe de Champagne, et 1,800 francs le *Peseur d'or* de Quentin Matsys[1].

Jugez de l'excellence du métier de peintre par le citoyen I... — diable de citoyen dont les architectes ont omis le nom, mais qui n'est point Isabey, je présume! — Un citoyen artiste d'avant le sacre, un arrivé du Directoire, lequel s'est fait construire un hôtel par Percier,



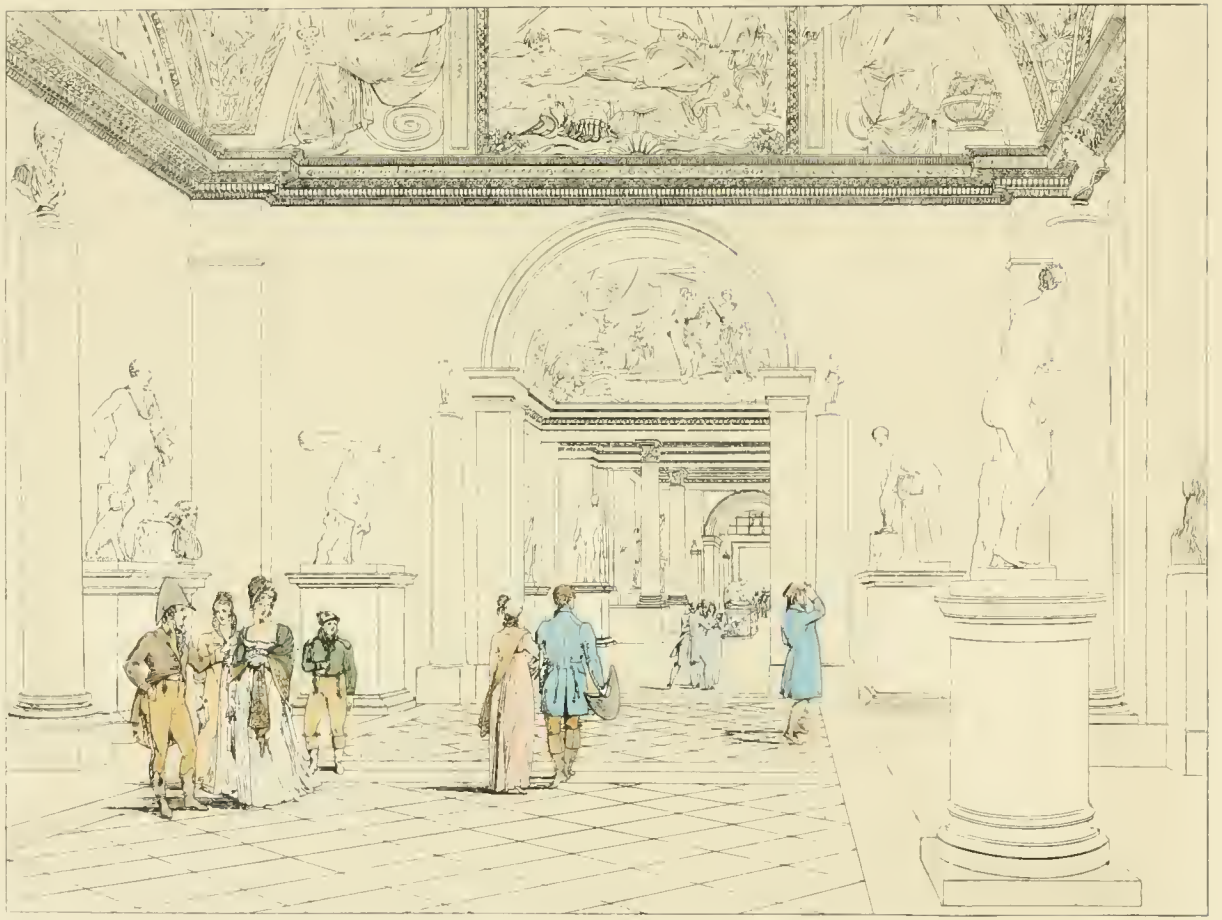
La chambre du citoyen I..., artiste peintre. D'après Krafft.

presque un palazzo, avec une chambre — atelier miritique et précieux. Toute de polychromie riche, de décorations brillantes, cette pièce exquise, avec ses draperies, ses frises, ses figures allégoriques et ses panneaux pompéiens. Au milieu, un poêle dans un piédestal de terre cuite supportant la statue de Minerve, déesse des sages et des thésauriseurs. Et I... possède le mobilier le plus délicieux qui s'imagine; un lit de fond semblable à un cubile, un trépied, un lampadaire énorme,

[1] Bibliothèque Nationale, ms. fr. 6586. fol. 100.

des consoles à têtes de lions, tant et tant de richesses encore, qui mettent le citoyen L... en rivalité des plus fortunées coquettes du monde. Que nous voici donc loin des pauvretés d'auparavant, quand Moreau travaillait dans un galetas mal éclairé et Cochin sur un bout de table chargée d'assiettes pour le repas! Loin de Watteau, loin de Boucher, du mauvais temps où l'on eût bien ri de pareilles fantaisies. L'artiste est à présent de la société, on le voit bien lorsque Carle Vernet donne en 1808 un ambigu, en l'honneur des récompenses distribuées par l'Empereur à ses confrères et à lui. Sa femme, fille de Moreau le jeune, eût fait honte à certaines élégantes du bel air. Elle porte ce soir-là un costume de la plus parfaite distinction, redingote de velours sombre et toquette à plumes blanches tombant sur l'épaule droite. Mme Vernet est très décolletée, décolletée au moins autant qu'une duchesse. Les invités sont venus pour danser et rire, mais ils ne sont plus des rapins, et les charges d'atelier eussent été mal acceptées ; ils sont une aristocratie spéciale, collet-monté plutôt, et dont on aurait peine à démêler les origines plébéiennes. Là-bas est assis Vivant Denon, lequel n'a garde de se prodiguer en lieux médiocres, et qui jouit chez les artistes un peu du renom de Mécène et d'homme de la société, très éclairé ensemble et joliment éclectique. L'avoir chez soi vaut à peu de chose près la visite d'un prince ; il est le Talleyrand des Beaux-Arts, spirituel quasi autant que l'autre, comme lui pourvu des grâces traditionnelles que les nouveaux souhaitaient de connaître et de mettre à profit. Il sait et il peut tout ! ce fin petit homme au masque voltairien qu'on s'étonne de ne pas nommer « Monsieur le marquis » et qui possède à lui tout seul plus d'histoires exquises et friandes que la cour impériale entière, souverains et dignitaires compris. M. Denon a connu à Naples Emma Lyonna, il n'a guère souci d'en cacher son admiration ; il crée la légende de cette belle et froide statue, dans une conversation murmurée à voix basse, notant ses incomparables beautés et ses vices en surplus, au milieu d'un cercle formé autour de lui, qui n'est pas toujours de femmes de peintres ni de bourgeoises...

Sinon propriétaires tous, possédant écurie et domestique, lancés



Les visiteurs au Musée du Louvre. Dessin de Percier et Fontaine.

dans la grande vie à la façon des artistes modernes, les peintres du *high-life* impérial ont prodigieusement enchéri sur leurs prédécesseurs; ceux de la dernière distinction ont du moins leur petit hôtel, leur

L'atelier d'un peintre. Gravure de B. Roger, d'après Desenne.

grand atelier accommodé à la Pompéienne, des armes en panoplie, de coquets mannequins habillés suivant la récente création du modiste Leroy. Le citoyen L... n'est point un enfant perdu, comme on dit, il a des rivaux et du meilleur genre. Ceux qui se spécialisent dans le portrait des « charmantes » mettent des luxes raffinés partout, le meuble riche digne d'elles et dont elles n'auront point à rougir si on en égaie

les fonds, les tentures destinées à éclairer le visage ou les chairs d'une note claire et seyante. Car le maître ne se déplace guère ; s'il le fait, c'est au plus en l'honneur des impératrices ou des reines. Le plus ordinairement la coquette pimpante arrive à l'atelier dans sa calèche, escalade l'escalier en un frou-frou joyeux de soie, s'assied à la bonne place, se met à désirer tant de choses, ceci et cela, un portrait en pied à moins qu'il soit en buste, une pose poétique, un entourage galant ; elle veut faire une surprise, et ne peut dès maintenant fixer les heures pour ne pas éveiller les soupçons... Elle reste ainsi, les yeux baissés sans en oser plus dire, adorable de candeur, pareille à la Psyché de Gérard sous le baiser de l'Amour. Et le portrait achevé, elle très contente et joyeuse, après beaucoup de réticences et de mines. « Monsieur l'artiste est prié — s'il lui plaît — de vouloir bien exécuter une copie aussi distinguée, pour... oh ! mon Dieu ! pour une amie, une ancienne amie, tout simplement, qui habite loin, qu'on voit très rarement, et qui aura beaucoup de joie... »

« Moi, dit une précieuse, je voudrais parvenir à exécuter ce projet un peu baroque. On raconte d'un peintre de l'antiquité qu'il prit à plusieurs beautés une partie impeccable de leur personne pour en composer une Vénus. Comme je suis jolie, je souhaiterais que Girodet me mît en pose, que David me dessinât, que Robert Lefèvre me fît le visage, Gros, mon châle, et que Gérard me mît au point. » Ah ! la terrible attente, et combien de décevances ! Un seul artiste ne peut jamais tout dire excellemment, on le voit hélas ! chaque année, en ces salons où se montrent tant d'agréables personnes, raides les unes, gauches les autres, enlaidies ou incomprises, mal habillées souvent, et qui en vérité sont si différentes d'elles-mêmes ! Sur ce fait Gérard a le pas, le cas n'est point niable, non pour le définitif absolu — ses chairs sont bien métalliques — mais pour le charme dont il anime son modèle, le goût supérieur des ajustements ou des milieux. Sa Mme Récamier est divine en son abandon langoureux, sa Mme Tallien, superbe de majesté et de hauteur en sa pose imprévue, debout sur les marches d'une rampe qu'elle escalade. Gérard a peint une comtesse Starinska élé-

giaque parmi des roches, très blonde en ses atours sombres, avec à la main la harpe des muses de Fingal. Il a dit Mme Zamoiska, adorablement grande dame et si bien maman, tenant ses fils près de soi ; Joséphine

Portrait de Mlle Levert de la Comédie-Française. Gravure de Monsaldi, d'après Isabey.

sur son trône d'Impératrice ; la femme du roi Joseph et ses deux filles ; Mme de Talleyrand, mieux que le vrai, dans son chez elle ; la duchesse de Bassano aussi dans son milieu, une fois simplement, parmi les intimités d'un boudoir, une autre fois en robe de soirée, appuyée à une console chargée de fleurs. Et puis il varie ses dessins à l'infini ; après

la maison, les salons ou les bonbonnières riches; tout à coup les parcs anglais : Mme de Laborde courant dans les allées d'un parterre; la délicieuse Waleska accoudée à un fût de colonne sous des arbres; de mignonnes et de hautaines campées de cent façons, assises au premier plan de portiques grecs et laissant en arrière d'elles une envolée joyeuse d'arbres, de rivières ou de prairies. Même s'il ne les représente qu'à la moitié de leur corps, il sait arranger leur entourage et leur ciel sans jamais leur nuire. Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely est étrangement troublante, vêtue de noir comme la nuit, et si désirable! Mme Martinetti est la gloire innée, et si parfaitement le bon ton idéalisé et provoquant. Mieux que nul autre, Gérard a pénétré les imperceptibles et fugitives nuances de leur coquetterie; il n'a ni les brutalités de David, ni les fadeurs de Robert Lefèvre. Il a su fixer beaucoup l'allure de leur corps, mais pour le moins autant leur âme. A travers leurs sourires et leurs attitudes, sous leurs falbalas, c'est une psychologie intéressante à déduire si l'on veut bien, les douceurs, les folies, les entêtements ou les bassesses; leur histoire est vraie ainsi, autrement sincère que dans les mémoires, et d'une perfection si ingénieuse et si futée !

On sait en parcourant les salons de peinture combien elles tiennent à être vues et à être admirées; leurs bustes sont rangés en bataille sur une ligne où les voici très Romaines, coiffées à la Titus ou à la grecque, réfléchies ou souriantes, alternant avec les héros de l'armée impériale. Aux murs sont leurs effigies accrochées, du haut desquelles, vêtues ou déshabillées, terre à terre ou romanesques, elles sollicitent les regards. Les plus intransigeants artistes ont au moins une fois abandonné la scène d'histoire pour l'une d'elles, sans rien omettre dans le détail des soieries, des bijoux ou des cachemires. C'est là ce qu'elles désirent, ce qu'elles estiment, et plutôt leur physionomie fût-elle manquée que la garniture de leur tunique ! Si Prudhon n'est pas compris, ceci tient à son insouciance mondaine, à son dédain marqué pour les couturiers à la mode; il dissimule trop, il lâche, il ne termine point, il omet de tout dire.

Heliog. Dujardin

Eudes et Chassepot, Imp.

Madame Lamoiska et ses enfants dans un appartement meublé à la romaine
d après la peinture de François Gerard.

On les voit jusque dans l'embrasure des fenêtres, où se réfugient par cadres de dix ou douze, les miniatures inspirées d'elles : art mignon et dameret ressuscité d'avant, qui permet aux peintres modestes de paraître là et d'être regardés. Isabey trône en ces endroits sacrifiés, recherché pour les modèles dont il dispose et qu'il arrange uniformément dans une nuée de mousseline. En tout petit, en plus mesquin, il dit les mêmes minois que Gérard ou David en grand ; et sous la conformité de la toilette, précise les physionomies, amusé, vous diriez, de ces choses aériennes dont le succès ira croissant jusqu'à la Restauration. Auprès de lui, c'est Augustin plus sévère et moins doué ; Daniel Saint ; Singry, élève d'Isabey ; Point, élève de Vincent ; Bertrand, élève de Regnault, lequel peint sur vélin et fait aussi le portrait aérien ; Quaglia, le florentin attaché à la maison de Joséphine ; Leguay, peintre de la Manufacture de Sèvres, plus habile sur porcelaine ; Moneret, sûr d'être regardé avec ses médaillons d'actrices ; Mme Romagnesi ; Lagrenée le fils, Lecourt ou Lami, une infinité d'autres dont les œuvres aujourd'hui dispersées, oubliées longtemps, réapparaissent et enchantent. Nulle part au monde la femme ne fut à ce point vantée, offerte aux yeux, mise au premier rang. Il semble que, même en opposition des sublimités antiques, elle soit le seul intérêt, et que pour son exclusive glorification on ouvre les portes du musée. « Etudiez les peuples guerriers, la femme y domine toujours ! » N'est-ce point un mot d'une absolue justesse que celui-ci, et si bien déduit de toute notre histoire nationale ?

Des sommets de l'art à ses infériorités, mesdames de l'Empire acceptaient tous les moyens de multiplier leurs traits, de s'imposer, encore que par malheur la photographie leur fît bien faute. C'est œuvre splendide qu'une toile de Gérard, une pièce capitale à installer dans son hôtel, à suspendre comme une relique au meilleur coin de son boudoir ; une miniature encore se trouve de petites chapelles au long des glaces, s'enchâsse en des boîtes, sur des bijoux, se peut à la rigueur multiplier en trois ou quatre copies. Mais ce sont des unités, somme toute, et après l'exposition close, l'idée s'en perd. Alors on a quelquefois

recours à Quenedey ou à Chrétien (ma foi ! sans trop de honte), à ces deux fabricants de miniatures à la machine, lesquelles tout compte fait en valent d'autres, et se peuvent décupler à satiété. Il est vrai qu'on ne sera jamais représentée de face, l'instrument ne comportant qu'une silhouette profilée, maigre, fluide, dont à force de ruses et de tâtonnements le graveur parvient à construire un visage présentable, traité en manière noire et qui se peut tirer à grand nombre. Imaginez la lumière intense d'une lampe inscrivant l'ombre d'un visage sur un écran, et cette ombre surprise par un outil, reportée sur le cuivre, incisée et ensuite travaillée d'après le modèle, voilà en deux mots toute l'économie du « physionotrace ». Sous l'Empire le moyen n'est déjà plus guère neuf ; il a beaucoup servi aux bourgeoises de l'ancien régime, puis aux révolutionnaires et aux merveilleuses du Directoire aussi ; mais il a de la sincérité, il flatte, il fait agréable. Enluminé au pinceau, il singe la peinture sur ivoire, légère de ton, il égare facilement les simples. Quenedey a sa clientèle attachée, plutôt bourgeoise, quelquefois mondaine, ou mieux aristocratique, la clientèle de ces noblesses ruinées et qui, venues de l'étranger à Paris, ont pris en bonne note l'adresse rue des Petits-Champs « de ce faiseur de figures lequel travaille assez bien ». Ici comme en chaque métier la concurrence règne. Quenedey a dans Chrétien un rival sérieux, installé rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'Oratoire, autrement agencé, plus luxueusement logé où vont de préférence les personnes du bon ton. Chrétien ne suffit plus aux commandes, il le dit et il l'en faut croire. A la façon du dentiste ou du médecin couru, il distribue des numéros d'ordre, fixe l'heure des poses et exige des arrhes. On a de lui le dessin, la gravure et douze épreuves en noir de son portrait, douze jours après la séance. Les gens pressés paient double et sont servis en quarante-huit heures. Toutes les épreuves en surplus de la douzaine, ou coloriées, ou tirées sur ivoire en imitation de miniature se comptent à part, et sont tarifées. Il en coûte trois napoléons de faire le petit jeu ; le grand peut aller jusqu'à 20 ou 25 louis.

Ce sont bien là des supercheries, car le sieur Chrétien a attaché à

son atelier un nommé Fouquet, miniaturiste de profession, retoucheur, colorieur et tricheur un tantinet. Augustin fils, qui s'est mis également aux silhouettes, a emprunté à son père certains procédés pour la « mise au goût » des vignettes. En dépit de leur réclame, de leur publicité, et à cause surtout de leurs clients habituels, ces gens n'ont point su détourner l'attention définitive de la société ; on va chez eux faute de mieux, mais on abandonne le plus ordinairement aux Américains ces profils uniformes, pareils à l'effigie des monnaies ; on revient à la

Madame Debrcourt, par Quenedey.

miniature après, on la souhaite même plus écrite, traitée en sujet ; les femmes représentées en grand costume, assises ou debout, ayant autour d'elles leurs bibelots, et comme fond la décoration vive de leur boudoir ou de leur chambre ; en un mot les particularités capables de noter la différence entre un physionotrace mécanique et l'œuvre unique. Les femmes de la cour eurent bientôt une moue supérieurement dédaigneuse pour la silhouette, le ton l'exigeait, et si de hasard quelqu'une s'y laissait aller encore, on savait l'en persifler gentiment, et on l'en raillait d'autant mieux que l'*artiste* ne manquait pas d'en tirer vanité à ses étalages. Feuilletons les albums de Quenedey, nous y voyons peu de très grandes, mais par contre de vieux officiers, des hommes de loi, des bourgeois, des législateurs, des étrangers, des familles au

complet débarquées de toutes les parties du monde, ce que nous appellerions pour le quart d'heure des Yankees, des femmes d'artistes comme Mme Debucourt, ou des enfants incapables de tenir la pose nécessaire à une peinture.

Le portrait est donc en faveur partout, on dirait, pour le sentiment puéril des sociétés neuves, le besoin de s'affirmer, la joie de parader. Une classe de dessinateurs, tels Leguay ou Demarne, vont jusqu'à peindre sur des porcelaines de Sèvres la figure des beautés célèbres. Depuis les Valois et la mode curieuse des *crayons*, on n'avait point idée d'une tendance plus naïve à la popularité. L'imagerie s'en mêla, et sous le prétexte de personnages antiques, ce furent les contemporains qui parlèrent. Mme Regnault fut montrée en Sapho, contre son gré apparemment, puisque l'estampe en fut saisie et détruite. La planche en était ravissante, gravée au pointillé d'après Gérard avec, seulement, dans les cheveux, un cercle grec et sur la gorge un accoutrement antique. Les arts avaient leur manière d'être cruels ; Mme Regnault n'était point aimée, elle en porta la peine [1].

Des sublimités inaccessibles, ce même art descendait, se faisait petit, se transformait et allait comme nous l'avons vu ci-devant, s'éparpiller en mille petites œuvres décoratives. Le *Sacre* de David devait être transcrit aux Gobelins, Vivant Denon s'en était entretenu avec le directeur d'alors, M. Belle. Seulement il le fallait réduire dans une copie et attendre que le double exécuté par le maître au compte des Américains fût terminé [2]. On imagina mieux encore ; l'Empereur souhaita que l'Histoire universelle fût peinte sur des assiettes de Sèvres destinées au roi de Rome, et qu'on en prît les sujets dans l'œuvre des artistes contemporains [3]. Pour une toilette destinée à Marie-Louise, Prudhon a travaillé de longs mois et a évoqué tout un monde gracieux d'allégories ensuite livrées à un mouleur et à un

[1] La seule estampe connue représentant Mme Regnault en Sapho est à la Bibliothèque Nationale, département des Estampes, N. 4. Regnault.

[2] Bibl. Nat. Manuscrits. Ms. fr. 6586, fol. 131.

[3] Ibidem, fol. 167.

Les sports. — L'arrivée au poteau. Gravure de Carle Vernet.

orfèvre. Percier et Fontaine ont dessiné un surtout de table, que les ouvriers de Sèvres transcrivent d'après leurs indications. Isabey a dû esquisser les cérémonies du sacre en quelques heures, et s'est servi de figurines de carton découpé qui ont plu énormément à l'Empereur. Toute une journée on s'amusa à établir l'étiquette entre ces poupées, dont l'une était le Pape, l'autre l'Empereur, une autre l'Impératrice. Lui encore fut employé à la transcription des motifs orientaux brodés sur les cachemires, à l'invention de points bourrés pour la bordure des jupes. Et David qui avait bâti des costumes de tous éléments, qui amalgamait les éruditions diverses, qui délaissait les épopées pour un métier de couturier, qui se pliait à vêtir quand il eût désiré la nature toute simple ! D'eux, les maîtres, les souverains ordonnateurs, l'idée passait aux secondaires, à Thomire le ciseleur, à Ravrio, à Jacob, à Odiot l'orfèvre, à Leroy le modiste, traduite par des praticiens, interprétée par des artistes moindres, Auguste Garnerey par exemple, dessinateur de l'Opéra et des fêtes de la reine Hortense, ami et conseiller de Leroy, sous la direction duquel le goût pénétrait chez les femmes du monde, s'y éduquait et formait l'opinion.

Chacun de ces hommes distingués nous initie aux choses de l'Empire. David écrit les grandes chroniques ; Isabey, les mémoires anecdotiques ; Gros, les annales militaires ; Gérard est « le commentateur des Grâces » ; Prudhon, gardien des coquetteries du XVIIIe siècle, apparaît comme un Théocrite païen joliment ; Girodet est le barde ossianesque précurseur du romantisme et des tétralogies obscures et nuageuses ; Percier et Fontaine expliquent les palais et les intérieurs ; Carle Vernet, les sports ; Horace, son fils, les coquetteries ; Debucourt, les mœurs sociales ; Bosio, les excentricités ; Bourgeois, les villégiatures ; Bacler d'Albe, les promenades ; La Mésangère, les meubles rares... de pacotille. Peut-être les jugera-t-on moins gais et moins amusants que leurs immédiats prédécesseurs, mais leurs traducteurs les trahissent souvent. La gravure elle aussi s'est rendue sublime et s'est à l'excès simplifiée et débarrassée des parures. Elle n'admet alors que le trait brutal, l'aqua-tinte lourde ou le pointillé pénible. La science des inter-

prêtes avait sauvé les petits maîtres du siècle passé ; elle les avait montés, agrandis et anoblis. Au contraire, l'art de l'Empire souffre de leur rudesse et de leur pauvreté volontaire. Ce qui fait que nous avons peine en vérité de retrouver les uns après avoir tant admiré les autres.

Portrait de dame, par Quenedey.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Madame Visconti dans un parc. D'après le tableau de Gérard (*hors texte*). Frontispice

Napoléon et ses neveux dans un parc. D'après le tableau de Ducis (*hors texte*). . 5

Les émigrés revenus. D'après Moreau le jeune. 7

Fête donnée par Bertiher en 1801. D'après l'eau-forte de Piranesi (Fragment). . 9

L'élégante du Consulat allant au bal. Gravure anonyme 11

La grande salle des appartements aux Tuileries. D'après Percier et Fontaine . . 13

Le plafond de la chambre de l'Empereur aux Tuileries. D'après Percier et Fontaine. 15

Le cabinet de la Malmaison, construit en deux semaines. D'après Percier et Fontaine 19

L'Imperatrice Joséphine en grande parure. D'après le tableau de Gérard (*hors texte*). 21

Le grand couvert dans la salle de spectacle des Tuileries. D'après Percier et Fontaine 23

L'Empereur rentrant aux Tuileries après la cérémonie du sacre. D'après Percier et Fontaine (*hors texte*). 25

L'Impératrice Joséphine. Gravure de Monsaldi, d'après la miniature d'Isabey. . . 27

L'Impératrice Marie-Louise en parure de cour portant le diadème exécuté en 1810. D'après Prot. 29

L'Empereur et Marie-Louise au balcon des Tuileries. D'après Percier et Fontaine. 31

L'Éducation maternelle. D'après la gravure de Bovinet. 37

Une grande dame chez elle. D'après le tableau de Mlle Gérard (1813) 39

Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, en négligé. D'après le tableau de Robert Le Fèvre (*hors texte*). 41

Allégorie sur les enfants et les fleurs. Gravure de Barthélemy Roger. 43

Une dame et ses enfants a la campagne. D'après la gravure de Jazet (*hors texte*). . 45

Jeune fille au clavecin et sa mère. (Mme Morel de Vindé et sa fille.) D'après Gérard 47

Corbeille de mariage et sultans. D'après La Mésangère (*hors texte*). 49

La reine Hortense. Gravure de Monsaldi, d'après Isabey 49

Petite fille et sa poupée. D'après Mécou 51

Garniture de cheminée appartenant à monsieur Paul Marmottan (*hors texte*). . . 57
Coupe d'une maison bourgeoise. D'après Krafft 59
Le jour de l'an (cabinet de travail de 1807). D'après une estampe de Debucourt (*hors texte*) 61
La chambre de madame Récamier. D'après Krafft 63
La baignoire d'une mondaine. D'après Mallet (*hors texte*). 65
Fauteuil riche. D'après Percier. 66
Lustre. Par Percier et Fontaine 67
Madame de Talleyrand, princesse de Bénévent, dans son boudoir (1808). D'après la peinture de Gérard (*hors texte*) 69
Lit drapé. D'après Percier et Fontaine; bronzes de Thomire 71
Les quémandeurs et les artistes a la porte d'un riche. D'après l'estampe de Debucourt intitulée : « Les visites du matin » (*hors texte*). 73
Les élégants du Premier Empire. D'après une gravure anonyme 79
Les coquettes du Directoire. Gravure de J.-F. Bolt 80
La mode du Consulat. D'après H. Vernet 81
Les merveilleux de l'Empire : homme en spencer, femme en capote invisible, femme en toque-bonnet, homme en redingote. D'après La Mésangère et Horace Vernet (*hors texte*) 85
Les merveilleux en 1812. D'après H. Vernet 87
Modes de femmes pour la campagne 1805-1813. D'après La Mésangère (costumes de Leroy) (*hors texte*). 89
Madame Walewska. D'après Gérard 91
Costumes de Leroy : Tenue de promenade, redingote de ville, habit de mariée, peignoir et bonnet d'intérieur (*hors texte*). 93
Portrait de madame Martinetti. D'après Gérard 95
Peignes, aigrette sultane et collier façon camée. D'après La Mésangère (*hors texte*). 97
La femme chez elle. Gravure de B. Roger, d'après Desenne. 97
Caroline Murat en grande parure. D'après Gérard 99
Le professeur de coiffure dans son atelier. D'après l'estampe de Debucourt (*hors texte*) 101
Dame en bonnet négligé. Par Quenedey 101
Les visites. Gravure anonyme 107
Un jockey de grand seigneur dans la cuisine d'une auberge. D'après la gravure de Jazet (*hors texte*). 109
Vaisselle plate et objets de table réunis en trophée. Par Normand. 111
Les travestissements : dame en Fanchon la vielleuse et enfant en amour Pierrot. D'après la gravure de Mécou (*hors texte*). 113
Costumes de soirée et de bal : femme entrant dans un salon, femmes dansant, femme en grand habit de cour. D'après La Mésangère (*hors texte*). 117

Un bal en présence de l'Empereur. Dessin de Zix. 119

Jeux de société : le colin-maillard assis. D'après l'estampe de Scheuker dans : « Le bon genre » (*hors texte*). 121

Adresse d'un parfumeur fournisseur de masques. Gravure de B. Roger, d'après Naigeon 121

Le jockey portant une invitation. Gravure de Barthélemy Roger, d'après Desenne. 123

Le château de Jouy. Calèche de promenade. D'après Constant Bourgeois (*hors texte*). 129

Détails de calèches de luxe. D'après Roccheggiani 131

L'arbre franchi (amazone au bois). D'après une peinture de Carle Vernet, gravée par Coqueret (*hors texte*). 133

Équipage, cavalier, jockeys de 1804 environ. Dessin de Wilhelm Kobel, gravure de Adam Bartsch (*hors texte*). 135

Le traîneau d'hiver. D'après l'estampe de Debucourt (*hors texte*). 137

La boutique de Basan, marchand d'estampes en 1806. D'après Choffard 138

Une dame en boghey. D'après Carle Vernet (*hors texte*). 141

Madame de Saint-Aubin dans le rôle de Cendrillon. D'après H. Vernet 141

Madame Belmont dans son rôle du retour de Zéphire. D'après H. Vernet . . . 143

Voiture coupé pour la ville. D'après Duchesne. Siège drapé, portière ouvrant à droite, marche-pied pour les laquais (*hors texte*). 145

Scène de comédie, arrangement de décor, accessoires et costumes contemporains. D'après le recueil de Martinet 145

Intérieur d'une salle de spectacle. Les loges et la scène. D'après une vignette anonyme 146

Fanchon la vielleuse. D'après H. Vernet 147

Madame Belmont dans son rôle de Fanchon. D'après H. Vernet 148

Une représentation de gala aux Tuileries. Dessin de Percier et Fontaine . . . 149

Volière du parc de Mortefontaine. D'après Constant Bourgeois 155

Maison de campagne sur les bords de la Seine a Bougival (daumont de promenade). D'après une peinture du cabinet de M. Paul Marmottan (*hors texte*). 157

Le tombeau du Plessis-Chamand. D'après Constant Bourgeois (*hors texte*). 159

La chasse au Raincy chez les d'Abrantès. D'après Constant Bourgeois (*hors texte*). . 161

Jeune fille dans un parc. Gravure de B. Roger, d'après Moreau 163

L'hallali du cerf (l'eau). D'après une estampe de Jazet (*hors texte*). 165

La vie a la campagne. le départ pour la chasse au chien d'arrêt. Gravure de Jazet (*hors texte*). 167

Course de chars au champ de mars. D'après Carle Vernet (*hors texte*). 169

L'écuyère du cirque en costume antique, et son jockey. D'après Carle Vernet (*hors texte*). 171

Voiture de voyage (l'arrivée a Paris). D'après Eugène Lami (*hors texte*). . . . 177

Un accident de voiture. D'après une estampe de Debucourt (*hors texte*). 181
L'arrivée des voyageurs au château. D'après Constant Bourgeois (*hors texte*). . . 185
Bains de mer de Dieppe au commencement du XIXe siècle. D'après Garnerey (*hors texte*). 189
Un salon public sous l'Empire (Frascati). D'après l'estampe de Debucourt (*hors texte*) 197
La chambre du citoyen L..., artiste peintre. D'après Krafft. 199
Les visiteurs au musée du Louvre. D'après Percier et Fontaine (*hors texte*). . . 201
L'atelier d'un peintre. Gravure de B. Roger, d'après Desenne 201
Portrait de mademoiselle Levert, de la Comédie-Française. Gravure de Monsoldi, d'après Isabey 203
Madame Zomoisca et ses enfants dans un appartement meublé a la romaine. D'après un tableau de Gérard (*hors texte*). 205
Madame Debucourt, par Quenedey 207
Les sports. L'arrivée au poteau. D'après Carle Vernet (*hors texte*). 209

TABLE DES MATIÈRES

Avant tout. 1

CHAPITRE PREMIER

Les Idées de l'Empereur 1

CHAPITRE II

Du ton de la Société 33

CHAPITRE III

Le chez soi. 53

CHAPITRE IV

La mode 75

CHAPITRE V

Les réceptions 103

CHAPITRE VI

Les sorties 125

CHAPITRE VII

Villégiatures et sports 151

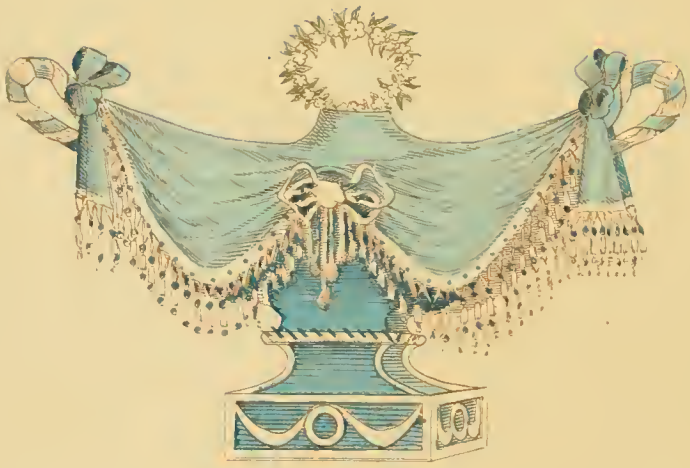
CHAPITRE VIII

Les grands voyages 173

CHAPITRE IX

Arts et Artistes. 191

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

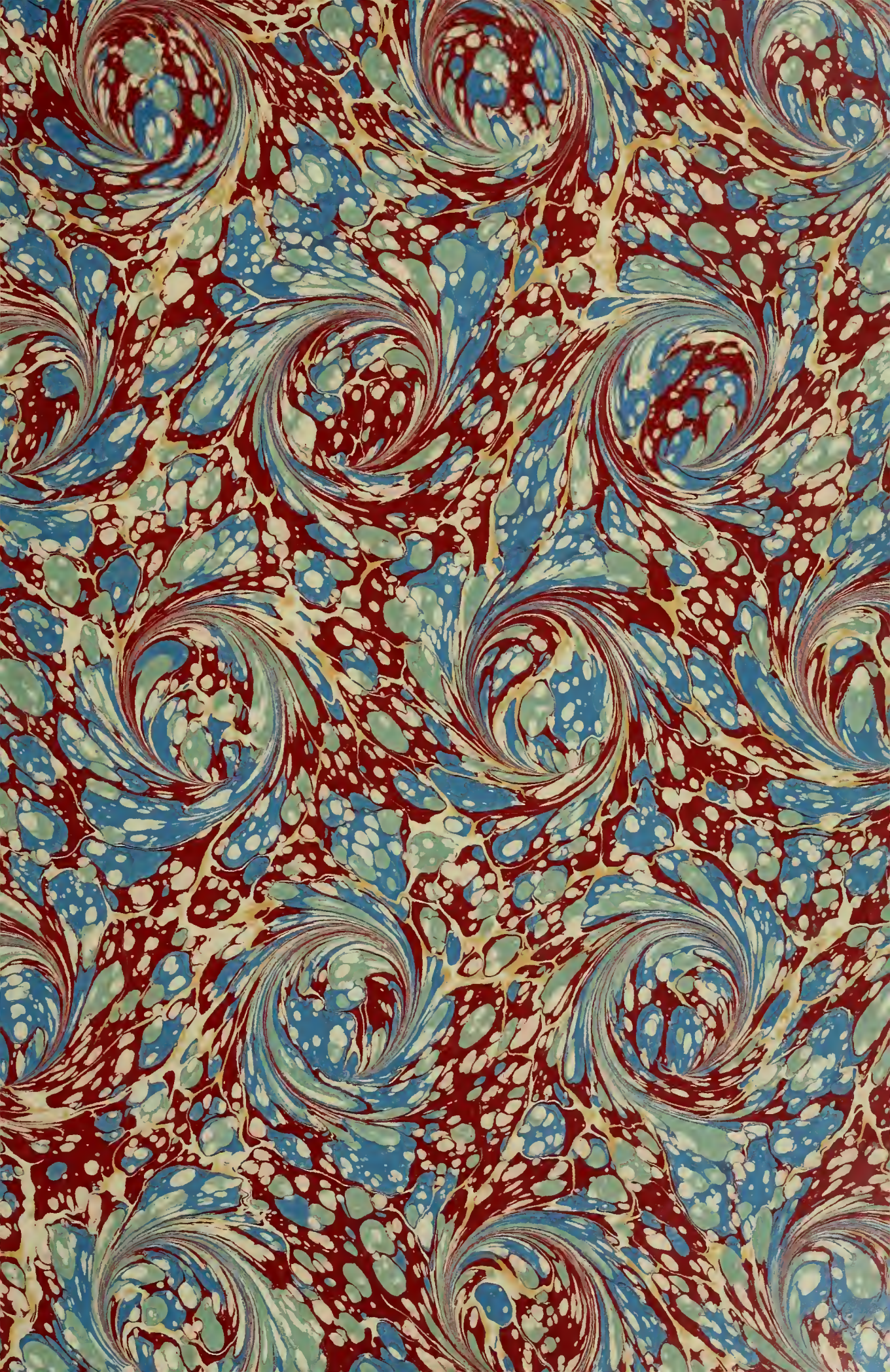
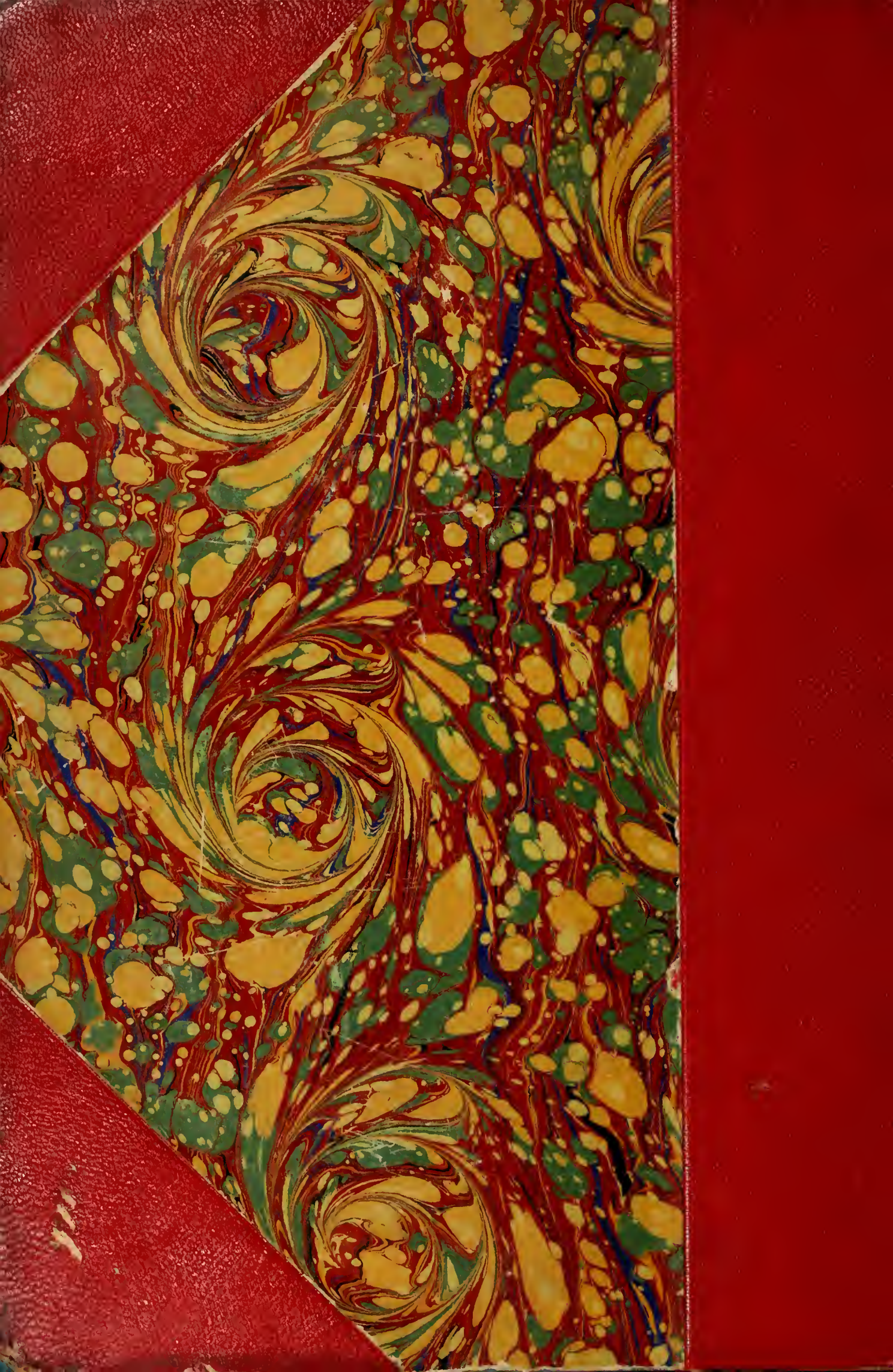


Imp. Draeger & Lesieur, Paris

Henri
BOUCHOT

Le Luxe Français

L'EMPIRE

PARIS.
Librairie
Illustrée.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01058 5467